★ Collection 2F Stella ★

Les bons journaux pour la jeunesse :

LISETTE

Journal des fillettes

Hebdomadaire de 16 pages
dont 4 en couleurs.

Romans - Films en couleurs
Nouvelles - Petite mode
Ouvrages - Jeux - Courrier
et Causerie de Marraine, etc.

PIERROT

Journal des garçons.

Hebdomadaire de 8 pages
gd format dont 4 en couleurs.

Romans - Films en couleurs
Nouvelles - Bricolage - Sport
Aviation - Construction de
petits avions - Courrier, etc.

Demandez 5 spécimens gratuits assortis de chaque journal, en vous recommandant de la **Collection Stella.**

Lisette-Pierrot, I, rue Gazan, Paris-14e.

C92825

LISTE DES DERNIERS VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

381. **Le paradis retrouvé,** par Edouard Adenis.
382. **Personne ne m'aime!** par Chantal.
383. **Evangéline,** par A.-M. Hullet.
384. **D'une fenêtre,** par Marie Thiéry.
385. **La sacrifiée,** par H.-A. Dourliac.
386. **Un étrange voisin,** par José Myre.
387. **Isa, ma cousine,** par Jean Jégo.
388. **L'île des sept sommeils,** par Alice Marin.
389. **Aime-moi...,** par Marie de Wailly.
390. **Gladys... et le porc-épic,** par Léon Lambry.
391. **J'ai deux amours,** par M. de Crisenoy.
392. **Au pays du soleil,** par Pierre Claude.
393. **La fiancée perdue,** par Guy de Novel.
394. **La chance,** par René Daumière.
395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
396. **La petite fille au fantôme,** par Isabelle Sandy.
397. **Mission secrète,** par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
398. **Le bien-marié,** par Georges Beaume.
399. **Droit son chemin,** par Jean de Lapeyrière.
400. **Noémi bon-cœur,** par Antony Dreyer.
401. **Au gré du destin,** par Y. de Saint-Céré.
402. **La femme au miroir,** par Paul Cervières.
403. **En face de la vie,** par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître,** par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu,** par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroît,** par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées,** par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).
408. **Le mobile secret,** par H. Lauvernière.
409. **Davia,** par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renaît,** par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint...,** par H. de Marcillet.

(Suite au verso.)

Derniers volumes parus dans la Collection *(suite)*.

412. **Moute et les deux cousins,** par Guy de Téramond.
413. **En plein mystère,** par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie,** par Jean Marclay.
415. **Prise au piège,** par Brada.
416. **Deux visages, un amour,** par Paul Bergh.
417. **Fleurs exotiques,** par L. de Maureilhac.
418. **La 35-45 R.J.,** par M.-A.-E. Séouzia.
419. **Le mal que fit une femme,** par L. Gestelys.
420. **Quand l'amour parle,** par M. de Crisenoy.
421. **Gilbert et l'ombre,** par Lita Guérin.
422. **Cœur fermé,** par M.-A. Dourliac.
423. **Dramatique amour,** par Louis Candray.
424. **Dolly Dollar,** par M.-M. d'Armagnac.
425. **Le manoir menacé,** par Jean de Lapeyrière.
426. **La revanche du passé,** par A. de Beaufranchet.
427. **L'Eternelle Chanson,** par Claude Chauvière.
428. **Le Roman de Jo,** par Lise de Cère.
429. **L'Etrangère,** par Claude Renaudy.
430. **La gamme de « Do »,** par Marie Barrère-Affre.
431. **Beautés Rivales,** par Louis d'Arvers.
432. **L'Aventure de M. Mellac,** par Dominique.
433. **Gisèle Reporter,** par Edouard de Keyser.
434. **Les deux Mariages,** par A. Cantegrive.
435. **Immortelle Jeunesse,** par Marie de Wailly.
436. **Vers l'Oasis,** par Lucienne Chantal.
437. **Sa Fiancée,** par H.-A. Dourliac.
438. **La Maison du mensonge,** par R. Dombre et C. Péronnet.
439. **Ame de femme,** par Victor Féli.
440. **Le Témoignage imprévu,** par Jean Jégo.
441. **Au Petit Paris,** par Georges Baume.
442. **Pour ne pas mourir,** par R. M. Pierazzi.

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : **2 francs;** franco : **2 fr. 25.**

Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

C92825

M. MARYAN

Marquise de Maulgrand

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e^)

Marquise de Maulgrand

I

A l'entrée de l'avenue — de la longue, irrégulière avenue de chênes trapus et de pins centenaires, — il y avait un logis rustique, revêtu de lierre, et, au bruit d'une auto sur la route, la femme du garde parut sur le seuil de sa porte, un poupon joufflu sur le bras.

Elle complétait l'aspect pittoresque et à demi sauvage de l'allée ombreuse, avec sa jupe de bure, son fichu à dessins bizarres, noir et blanc, et sa jolie coiffe aux barbes relevées, laissant voir un chignon châtain, soigneusement lissé.

De l'autre côté de la barrière massive, qu'encadraient de lourds piliers de pierre, une petite voiture gris ardoise s'était arrêtée, et le chauffeur se penchait, curieux, cherchant à voir, à travers les méandres de l'avenue, la demeure qui se trouvait certainement au bout.

— N'est-ce pas ici le château de la Pinnelaye?

— Oui, Monsieur.

Le chauffeur prit son guide, qu'il feuilleta rapidement.

— La Pinnelaye... Une partie du XIV^e^, une autre Renaissance... Peut-on visiter?

La femme hésita.

— Ordinairement oui, Monsieur. Mais aujourd'hui, Madame est occupée... Il y a une grande fête demain...

Le touriste tira son carnet.

— Voulez-vous porter ma carte à votre maîtresse? Je ne fais que passer, et je regretterais de ne pas voir le château.

La paysanne prit la carte et rentra chez elle pour

replacer le poupon dans son antique petit berceau de chêne.

Mais, au même instant, une jeune fille, dont le visage disparaissait à demi sous une capeline de mousseline à fleurs, sortit d'un des fourrés bordant l'avenue.

— Conduis Monsieur au château, Yvonne, dit-elle d'un ton mélangé d'autorité et de douceur. Les ouvriers sont dans l'orangerie, et il pourra voir tout ce qui est curieux.

Le voyageur descendit promptement, franchit la barrière qu'Yvonne se hâtait d'ouvrir et s'inclina profondément devant la jeune fille.

— Marquis de Maulgrand-Cypriac, murmura-t-il de sa voix agréable, essayant de voir le visage qui s'abritait sous la capeline.

Espérait-il que la jeune fille allait suivre avec lui l'allée touffue ? Mais elle s'inclina légèrement et rentra sous l'abri du bois. Alors il fit entrer l'auto et accompagna à pied la paysanne.

Elle était ravissante, l'avenue de la Pinnelaye. Le feuillage encore très vert des chênes tardifs se mêlait harmonieusement aux aiguilles bleuâtres des pins que le vent d'ouest avait couchés. De chaque côté il y avait des taillis pleins de fraîcheur, et, sur les lisières, des fleurs sauvages mettaient des notes douces, tandis que des ronces étoilées s'enguirlandaient aux vieux troncs et retombaient de toutes parts, échevelées et élégantes.

De temps à autre, le château apparaissait, ou du moins une partie du château : une tourelle, un toit aigu. Mais, au bout de dix minutes, il se montra soudainement dans son ensemble, si pittoresque que le touriste ne put retenir un cri d'admiration.

Les bâtiments n'étaient pas très considérables. Une grille en fer ouvragé fermait la cour, qu'ils entouraient de trois côtés. A gauche, c'étaient les écuries, très anciennes, surmontées d'un clocheton avec un vieux cadran solaire. La partie centrale était de style Renaissance, un peu fruste, parce que la pierre du pays était dure, mais élégante, cependant, et très noble. Et à droite, une tour massive s'accotait à la façade, prolongée par un bâtiment gris, percé de fenêtres à meneaux. Les toits étaient hauts, aigus. Des bordures de géraniums rouges soulignaient les soubassements ; le lierre revêtait la tour et des rosiers jaunes brodaient les murailles. Et par derrière, de vieux arbres se massaient, s'échelonnant sur une colline et formant au château un abri majestueux.

La concierge s'apprêtait à montrer au touriste les parties que sa maîtresse laissait visiter, et elle commença le boniment qui lui rapportait chaque été un confortable petit revenu, lorsqu'une femme parut sur

le perron orné de pélargoniums et d'hortensias bleus. Elle était grande, forte, encore belle, et, malgré la simplicité de sa robe noire, Damien de Maulgrand devina immédiatement qu'il avait devant lui la maîtresse du logis. Il s'avança vers elle et se présenta en s'excusant de son intrusion.

— Maulgrand? Mais il y a une alliance entre nos maisons, dit la dame d'un ton décidé. N'avez-vous pas entendu parler des Plogartz?

Malgré son aisance ordinaire, Damien resta un peu interdit, ne trouvant pas tout de suite le petit mensonge qui répondrait à cette avance aimable. Mais la dame sourit.

— Il n'y a rien d'étonnant, dit-elle, à ce que les solitaires comme moi aient meilleure mémoire et connaissent mieux le passé qu'un jeune homme comme vous. Je me présente à mon tour... Mon mari s'appelait Bégard, mais je suis une Plogartz, et il y a... deux cents ans, une Maulgrand a épousé un Plogartz qui occupait une charge à la cour... Je vous montrerai son portrait... Vous allez me permettre de remplacer Yvonne comme cicerone... Peut-être n'y perdrez-vous pas.

Celle qui croyait y perdre, c'était Yvonne. Elle se retira à regret tandis que Damien, lui aussi, regrettait de ne pouvoir visiter le château à son aise et craignait d'être retenu trop longtemps par cette maîtresse de maison éprise des vieilles chroniques.

Mais Mme Bégard était, elle aussi, une femme du monde, en dépit de sa robe un peu démodée et du léger accent breton qui soulignait ses paroles. La tenue d'automobiliste de Damien lui faisait comprendre qu'il devait être pressé.

— Ce sera vite vu, dit-elle. Voici, d'abord, ce qui reste de l'ancien château. Il y avait quatre tours et un donjon. A demi détruit par un siège, lors des guerres de Blois-Monfort, ses restes furent reliés à la construction élevée par Alain de Plogartz, à la fin du XVIIe siècle. Ce sont des artistes italiens, des nomades, grands restaurateurs d'églises et de castels, qui bâtirent la façade...

A sa suite, Damien visita les deux parties très tranchées du château. Il vit une salle des gardes ogivale, monta un bel escalier en spirale, renfermé dans la tour, puis un autre plus moderne, à double rampe, donnant accès à des chambres ornées de peintures médiocres, mais bien restaurées. Il s'étonna du goût avec lequel étaient rassemblés des meubles authentiques et groupées des plantes et des fleurs. Mme Bégard lui fit traverser les appartements de la famille, où ne pénétraient pas d'ordinaire les visiteurs, et lui montra la miniature assez jolie de son aïeule. Enfin, elle

le fit sortir dans le jardin — un jardin français qui ne manquait pas de grandeur, — avec des murs tapissés d'espaliers, des arbres taillés, des parterres et des jets d'eau, et qui s'étendait jusqu'au parc remontant sur la colline.

Communiquant avec la maison, et bâtie sur ce jardin, il y avait une orangerie très ancienne, monumentale, d'où s'échappaient des bruits de marteau.

Mme Bégard la désigna en souriant :

— On transforme cette vieille chose en salle de spectacle, dit-elle. Demain on y joue une comédie — un petit acte d'un de nos amis, qui sera suivi de tableaux vivants. Si vous vous trouviez dans nos environs, je serais très aise de vous voir, bien que nos fêtes soient naturellement très rustiques et n'aient qu'un intérêt médiocre pour un Parisien...

Elle avait découvert en une demi-heure toutes sortes de choses que, d'ailleurs, Damien ne cherchait pas à cacher. Il était orphelin, sans famille proche, et vivait de ses rentes à Paris. Ils s'étaient trouvé des amis communs en dehors de l'alliance vieille de deux siècles. Et il était parent d'un sénateur de l'ouest, le duc de Cypriac, très populaire dans la région.

— Vous êtes mille fois aimable, Madame, et je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance... Je ne doute pas que la matinée de demain n'offre un plaisir des plus vifs... Si je puis arranger mes affaires... Mais j'ai des rendez-vous... Et en ce moment je m'attarde, et surtout j'abuse de votre temps, ajouta-t-il, tirant sa montre. Malgré l'intérêt de votre délicieuse demeure et le désir que j'aurais d'être admis à puiser dans les trésors de vos archives familiales, je suis obligé de prendre congé de vous... Un de mes amis de collège, M. de Kerlimon, m'attend à cinq heures...

— Guy de Kerlimon! Votre ami? Encore un fil entre nous... Alors, je suis sûre que vous serez encore ici demain... Les Kerlimon ne laissent pas si facilement aller leurs hôtes... Et je compte qu'ils vous amèneront, et que vous reverrez la Pinnelaye en liesse...

A ce moment, une voix un peu lointaine, inexpérimentée, mais pure et vibrante, chanta dans un coin du jardin.

Sans savoir pourquoi, Damien fut certain que celle qui chantait était la jeune fille dont la capeline à fleurs lui avait à peine laissé entrevoir le teint nacré et les cheveux blonds. C'était un impulsif, et dans sa vie dénuée de devoirs et d'obligations il avait pris l'habitude de céder à tous ses caprices et de se laisser guider par son imagination un peu folle.

Il était tellement maître de son temps! Pourquoi ne pas suivre cette toute petite aventure? Il avait un

smoking dans sa valise et pouvait assister à cette fête provinciale.

Il se confondit en remerciements, et s'attarda jusqu'à la dernière limite, dans l'espoir de voir la chanteuse. Mais la voix s'était tue, et, l'heure pressant, il dut prendre congé, promettant de revenir le lendemain avec son ami de Kerlimon.

Mme Bégard le suivit des yeux comme il traversait la cour d'un pas souple. Tout à coup elle tressaillit. Derrière elle, sans bruit, sa fille s'était approchée, et des lèvres fraîches se posaient sur sa joue.

— Ma chère maman a pris la peine de montrer elle-même la Pinnelaye au touriste que je lui ai envoyé? dit-elle d'une voix à la fois tendre et railleuse.

— Comment! c'est toi qui l'as fait rentrer? Où l'as-tu rencontré?

La jeune fille se mit à rire.

— Oh! je rentrais de Lanneran lorsque, à l'entrée de l'avenue, j'ai surpris Yvonne jouant le rôle de Cerbère vis-à-vis d'un automobiliste. Elle lui refusait carrément l'entrée du château, sous le prétexte ridicule qu'on y préparait une fête!

Damien avait eu raison en supposant que Pascale Bégard était jolie. Son type était d'une finesse extrême, ses traits d'une régularité rare. Mais ce qui dominait en elle, c'était la grâce. Elle n'avait rien de la beauté majestueuse dont sa mère gardait les traces, mais elle était plus délicate. Sa taille était moyenne, mince et souple, sa tête petite, merveilleusement attachée, son nez droit, sa bouche fine, et ses yeux bleus, à la fois fiers et tendres. Peut-être manquait-elle d'éclat; son teint était plutôt nacré, et dans son milieu de campagne, tout en la trouvant jolie, on n'appréciait pas assez la rare pureté de son type.

Sa mère l'enveloppa d'un regard de complaisance.

— Eh bien! je suis contente d'avoir reçu ce monsieur... Sa famille a été alliée à la nôtre il y a deux cents ans. C'est un marquis de Maulgrand-Cypriac, parent du sénateur, — un nom historique... Les Croisades, Pavie, Fontenoy, puis une aberration que je puis qualifier d'heureuse pour leur gloire, les jetant dans les guerres de l'Empire, et enfin le retour aux traditions, l'Algérie, et, pour finir, la guerre de 70...

Pascale regarda sa mère avec l'expression tendre et inconsciemment railleuse qui la rendait irrésistible.

— Comment, il a pu, en une demi-heure, non seulement écouter l'histoire de la Pinnelaye, mais développer les traditions guerrières de sa race!

— Ce n'eût pas été nécessaire; je me tiens au courant de l'histoire des familles alliées à la nôtre; celle des Cypriac est d'ailleurs tissée dans nos fastes nationaux. Il porte un nom célèbre.

— Ah ! tant mieux pour lui, dit légèrement Pascale, étouffant un léger bâillement. Mais soyons pratiques, maman... J'ai fait vos commissions... Le pâtissier n'a rien oublié, et il sera ici demain matin avec un chargement de glace... Il est très fier de votre confiance... L'andrinople est enfin arrivée, et j'ai dit à Yvonne d'envoyer son mari prendre tous les paquets centralisés chez Le Casin... C'est égal, maman, dit-elle, revenant à une autre préoccupation, j'aurais voulu une dernière répétition aujourd'hui.

— Cela vous aurait fatigués; tout allait bien hier.

— Et puis, après tout, on sera indulgent ! Nous sommes entre amis...

Mme Bégard sourit.

— J'ai invité M. de Maulgrand, Pascale.

— Cet étranger !... qui a l'air moqueur !... Oh ! maman, je vais avoir une peur horrible ! Pourquoi avez-vous fait cela ?

Sa mère la regarda avec un orgueil non dissimulé.

— Tu n'as aucune raison d'avoir peur, Pascale... Tu sais comme je tiens aux traditions de famille.

— Oh ! celles-là sont si vieilles ! Vous le dites vous-même. Vous n'allez pas le traiter en cousin ?

— Pourquoi pas ? Dans notre pays, on perpétue la parenté ; il suffit qu'une goutte du même sang coule dans nos veines.

— Même diluée par deux cents ans d'alliances étrangères ? Et je vous le répète, il doit être horriblement moqueur !

— Lui ! admirable de déférence, au contraire, et s'intéressant sincèrement à nos vieilles chroniques.

— Après tout, ça m'est égal. J'essaierai d'oublier qu'il est là, et après, je ne le reverrai probablement jamais !

II

L'auto de Damien franchit en une demi-heure le trajet qui le menait chez son ami.

Celui-ci habitait aussi un très vieux manoir, mais dépourvu de toute beauté architecturale : une lourde masse de pierres de taille, dorée çà et là par les lichens, surmontée de cheminées gigantesques et entourée de vieux arbres. Mais il y avait dans l'ensemble une note de grandeur, et Damien résuma son impression en disant :

— C'est beau, après tout, la solidité.

Il n'avait pas revu Guy de Kerlimon depuis le collège, mais avait entretenu une vague correspondance avec celui que ses camarades appelaient le « Celte », et l'une des raisons de son voyage en Bretagne était de revoir l'ami un peu taciturne, fidèle, solide comme sa maison, qui lui inspirait un curieux sentiment, mélangé de respect et de raillerie.

Il le retrouva le même — avec sept ans de plus, — un peu moins maigre, un peu plus hâlé, pas beaucoup plus causeur, mais cordial, sincère, et disposé, comme ceux dont la vie s'écoule sans incidents, à reprendre leur amitié au point où ils s'étaient quittés.

Près de lui, dans la cour, sa femme était sortie au bruit de l'auto...

« Un type intéressant », pensa Damien, très différent, d'ailleurs, des Parisiennes de sa connaissance.

C'était une petite personne alerte, dont l'activité se devinait, même lorsque, par hasard, elle était immobile et silencieuse.

Damien se montra reconnaissant des paroles de bienvenue laconiques, mais chaudes, de Guy et de l'accueil aimable et franc de sa femme. Il les suivit dans le grand salon au plafond bas qui ouvrait directement sur la cour.

Bien que ce salon ne ressemblât à rien de ce qu'il était habitué à voir, il ressentit une impression agréable. Les lourdes poutres apparentes donnaient la même impression de solidité que l'extérieur de la maison, aussi bien que le revêtement de châtaignier sur lequel des portraits de famille mettaient une note traditionnelle. De vieux meubles, dont quelques-uns assez beaux, des fleurs, des livres, des journaux communiquaient à la chambre une impression de vie.

— Nous soupons à huit heures, il en est six et demie, dit Guy, secouant de nouveau la main de son camarade. Nous allons te conduire dans ta chambre, et si ma femme, qui est encore une maîtresse de maison toute neuve, n'avait pas tout prévu, tu le dirais très simplement, comme chez toi...

— Je suis certain d'avance que je me trouverai à merveille ; surtout après l'expérience que je viens de faire de vos auberges de campagne, je serai dans un paradis... Mais, Madame, je serais confus si vous vous dérangiez ! Guy me montrera la chambre que vous voulez bien m'offrir.

— Oh ! nous avons encore en Bretagne des traditions d'hospitalité très spéciales, dit Mme de Kerlimon en souriant, et je ne me fie qu'à moi-même pour installer mon hôte...

Et elle ouvrit une porte intérieure qui donnait sur l'escalier.

Au premier instant, Damien l'avait trouvée laide ;

mais elle avait de beaux yeux rieurs, de jolies dents et des manières aisées, bien qu'un peu frustes, qui éveillaient la sympathie.

Ils montèrent l'escalier de pierre, sans tapis, qui menait au premier étage, et Mme de Kerlimon ouvrit une immense chambre dont l'alcôve eût constitué, à elle seule, un petit réduit parisien. Le plancher était lavé, avec un carré de tapis au milieu; les meubles, dépareillés, étaient anciens et assez confortables, et par les grandes fenêtres on apercevait la mer à travers une éclaircie dans les arbres.

— Quelle belle chambre! dit-il, sincère.

Mme de Kerlimon, secrètement satisfaite, s'approcha de la toilette, vérifia pour la forme le nombre des serviettes de fine toile à liteaux, ouvrit les armoires, qui fleuraient les roses sèches et qui eussent suffi à un séjour très prolongé.

— Madame, je ne puis assez vous exprimer mon admiration pour ce confort presque inconnu à notre époque : l'espace est devenu inestimable.

— Alors, si vous êtes bien ici, vous ne ferez pas à Guy le chagrin de le quitter demain, comme vous nous en avez menacés, dit-elle, souriant.

— Non, je ne partirai pas demain si vous voulez bien me garder : j'ai accepté une invitation chez une de vos voisines.

Sidonie regarda son mari et frappa gaiement des mains.

— La matinée de Mme Bégard! Quoi! vous la connaissez?... Guy et moi avions comploté de vous y amener... Vous savez, en Bretagne, l'hospitalité s'étend aux amis des amis.

— En Bretagne, je m'en aperçois, l'hospitalité est une vertu des plus raffinées... J'ai visité le château de la Pinnelaye, selon l'indication de mon guide, et l'aimable châtelaine, en apprenant mon nom, a découvert entre nous une parenté remontant seulement à deux cents ans.

Sidonie éclata de rire.

— Oh! cela aussi, c'est très breton! Si nous en avions le temps, je me ferais fort de constater que vous êtes aussi notre parent, puisqu'un fil, si ténu soit-il, vous relie aux Plogartz... Mais nous vous laissons, on va vous apporter votre eau chaude... Et, je vous en prie, demandez tout ce qui pourrait vous manquer!

Une cloche, tintant vigoureusement, annonça le souper. Elle avait un son un peu fêlé, comme si elle était fatiguée d'avoir appelé de nombreuses générations...

Damien sortit de sa chambre pour regagner le salon. La topographie de la maison était des plus

simples : deux larges couloirs s'étendaient de chaque côté de l'escalier. Ses hôtes l'attendaient à la porte de la salle à manger, une autre très vaste chambre, meublée de dressoirs un peu frustes, sur lesquels il y avait des pièces d'argenterie anciennes et massives.

Le repas était exquis, non pas recherché, mais savoureux et soigné, en harmonie avec la vieille salle à manger, comme avec la riche argenterie, un peu usée, qui servait tous les jours ; il convenait aussi à l'appétit féroce d'un voyageur.

Guy ne parlait pas beaucoup plus qu'autrefois, mais il respirait le bonheur, un bonheur contenu, tranquille, sincère. La joie brillait dans ses yeux quand il regardait l'ami qu'une sympathie assez inexpliquée avait rapproché de lui jadis et amenait aujourd'hui sous son toit, et surtout quand il écoutait l'aimable bavardage de sa femme qui avait de l'esprit et qui amusait évidemment Damien.

Après le dîner, ils prirent le café sur une terrasse d'où l'on découvrait une large étendue de pays, avec la mer au fond. Il faisait presque nuit, mais quelques lueurs rouges brillaient encore au ciel et se reflétaient dans les flots. L'air était très doux, et une paix indicible — le repos de la terre endormie — les enveloppait.

Damien questionna son hôtesse sur le château de la Pinnelaye.

— Mme Bégard a une fille, n'est-ce pas? Une aimable personne cachée sous une capeline à fleurs m'a autorisé à entrer au château ; mais je ne l'ai pas revue, et je n'ai fait que soupçonner son charme.

— Oh! oui, Pascale est très jolie, dit Mme de Kerlimon. Elle est adorée de ses amies... Quand elle se mariera, elle laissera un vide impossible à combler.

— Surtout à sa mère, dit Damien.

— Naturellement... Mais Mme Bégard trouvera une grande consolation à replacer sa fille à ce qu'elle appelle son niveau, répondit Sidonie en riant. Elle-même a tant souffert de son mariage, qu'elle a, pour Pascale, des ambitions d'ailleurs très justifiées.

— Mme Bégard a été malheureuse? demanda Damien, s'étonnant lui-même de s'intéresser à des inconnues et d'être curieux de commérages de campagne. Elle ne donne pas l'impression d'une femme supportant d'être mal traitée ou méconnue.

Guy se mit à rire.

— Ah! Sidonie! sous un air léger, Damien est un psychologue! dit-il.

— Mais je n'ai pas voulu dire que M. Bégard ait rendu sa femme malheureuse! s'écria Sidonie, souriant aussi. Le pauvre homme! il était la bonté même... Mais elle a tant regretté sa mésalliance!

— Pourquoi, alors, s'était-elle mésalliée?

— Oh! le mot est trop gros! M. Bégard appartenait à une bonne famille, sa mère était une de Saint-Vouzay. Mais enfin, il n'avait, lui, qu'un nom ordinaire, et sa femme n'en est pas encore consolée.

— Elle l'aimait, alors, pour avoir consenti à ce qu'elle regardait comme un sacrifice?

— Qui sait? On dit qu'il était très beau... Il était très riche aussi, et il avait pour elle un sentiment profond. Elle n'était plus toute jeune, elle était pauvre, et la Pinnelaye tombait en ruines. Je crois qu'elle a épousé M. Bégard pour restaurer la Pinnelaye, qui était son plus grand amour... Guy m'accusera d'être une mauvaise langue, ajouta-t-elle malicieusement, si je vous répète ce que tout le pays sait bien, cependant... Mme Bégard est très autoritaire; elle a de grandes qualités; mais pour être heureux près d'elle il faut absolument lui céder.

— Et son mari a pratiqué cette politique désespérée?

— Il l'a aimée jusqu'au bout et a donné, dit-on, des centaines de mille francs pour rendre au château l'aspect que vous avez admiré aujourd'hui... M. Bégard a-t-il senti la blessure, le regret que chacun constatait chez sa femme? En a-t-il souffert? C'était un homme effacé, moins intelligent qu'il n'était beau, mais qui avait su inspirer un culte à Pascale. Il est mort depuis cinq ou six ans, et elle ne peut encore parler de lui sans pleurer.

— Et elle, Mlle Pascale, s'arrange-t-elle de l'humeur dominante de sa mère?

— Naturellement. Une fille qui est douce, qui a été dressée à l'obéissance, ne peut qu'être heureuse près de Mme Bégard. Elle restera l'idole de sa mère tant qu'il n'y aura pas de conflit entre elles. Et encore, en cas de conflit, Pascale céderait... Je ne sais pas pourquoi je dis cela... Sa mère est inflexible en un sens, mais elle est très tendre et ne veut que le bonheur de sa fille.

III

Dès trois heures, le lendemain, l'avenue de la Pinnelaye fut sillonnée par des files d'autos, de voitures, de bicyclettes. Une centaine d'invités arrivaient à l'heure précise, le plaisir peint dans leurs yeux et évidemment disposés à s'amuser énormément.

Damien, qui conduisait ses amis, s'intéressait d'avance, lui, à la foule très variée et un peu hétéroclite des gens qu'il dépassait. Il y avait des châtelains hâlés, bronzés, dont les mains noueuses, en contact habituel avec la terre, ne connaissaient pas les gants, et leurs femmes qui avaient exhibé des armoires parfumées de lavande des robes à la mode d'il y a dix ans. Il y avait quelques dames trop élégantes pour une garden-party, mais surtout des jeunes femmes et des jeunes filles agréables, vraiment distinguées, et des hommes jeunes, pleins d'entrain.

Damien et ses amis arrivèrent des premiers dans le beau grand salon de la Pinnelaye... Mme Bégard était vraiment superbe dans sa robe d'épaisse soie noire.

Damien, accueilli gracieusement par la maîtresse de la maison, fut présenté à tous les arrivants et entendit à trente ou quarante reprises rappeler l'alliance qui avait uni à sa noble famille une branche des Plogartz. Il était naturellement aimable, et en ce moment plus disposé à la bienveillance qu'il ne l'était d'ordinaire avec son humeur un peu caustique. Avec l'aisance et la souplesse d'un homme du monde, il se mit à l'unisson des gens auxquels on le présentait, parlant théâtre avec ceux qui évoquaient leurs rares séjours à Paris, questionnant sur l'agriculture ceux qui faisaient valoir leurs terres, discutant la mode avec les jeunes filles et surtout les captivant tous en admirant sincèrement leur cher pays.

Mme de Kerlimon, qui ne manquait pas de finesse, constata, non sans plaisir, l'impression que produisait son milieu sur ce très élégant Parisien.

— Nous sommes très différents de votre monde habituel, lui dit-elle, comme il venait de lui adresser une question. Non pas que nous valions moins, ajouta-t-elle avec une pointe d'orgueil, mais nous sommes autrement et, je le reconnais, moins raffinés.

— Si j'osais employer une comparaison que je vous supplierais de ne pas trouver vulgaire, répliqua-t-il en riant, je dirais qu'ici je crois manger du bon pain de ménage, sans ce mélange suspect d'amidon et de talc qui, dit-on, rend trop blanc et trop peu nourrissant le pain de Paris.

Elle se mit à rire.

— J'aime votre comparaison. Aussi bien le pain n'est pas vulgaire, et nous sommes des terriens... Mais j'ai idée que nous vous lasserions assez vite... Le citadin qui dévore le bon pain bis, au cours d'une promenade, revient vite au mélange douteux, mais délicat, de son cher Paris.

A ce moment, on se dirigeait vers l'orangerie. Il y eut un peu de confusion dans le placement des spectateurs, mais le calme et le silence se firent

lorsque résonnèrent les trois coups réglementaires, annonçant le lever du rideau.

Un décor agréable apparut : meubles Empire authentiques et bibelots du temps.

Le petit acte, œuvre d'un amateur du pays, n'avait pas une grande valeur littéraire, mais ne manquait pas d'esprit. Bien qu'interprété de façon assez médiocre, il amusa prodigieusement le public, d'abord parce que les acteurs étaient des amis, puis parce qu'il y avait évidemment des allusions et une couleur locale qui échappaient souvent à un étranger, mais qui provoquaient des rires francs et joyeux.

Damien fut déçu de ne pas y voir figurer Pascale.

— Vous la verrez dans un des tableaux vivants, dit Mme de Kerlimon.

— Qui a organisé les tableaux ?

— Oh ! c'est un jeune peintre qui villégiature aux environs. Il fait des quantités de croquis, comme s'il composait un véritable tableau, et la répétition, à laquelle j'ai assisté avant-hier, m'a émerveillée. Il est vrai que je suis une provinciale ; mais vous-même, qui êtes habitué à ces choses-là, vous serez content.

— Je n'ai jamais vu de tableaux vivants, dit Damien en souriant. Les plus jolies choses passent de mode. Jadis, ç'a été une des distractions très prisées de la vie de château, surtout en Angleterre. Mais il me semble que cela exige une très grande perfection, car il n'y a pas, comme dans une pièce de théâtre, le mouvement et la parole qui entretiennent l'intérêt et font passer sur des défectuosités d'organisation.

— Vous allez en juger, répliqua Sidonie, secouant la tête.

La pièce s'était terminée au milieu des applaudissements ; il y avait eu des rappels, puis les acteurs, en costume, étaient revenus recevoir les félicitations de leurs amis. Ils étaient naïvement contents d'eux, ne pouvant douter de la sincérité de l'auditoire ni du plaisir qu'ils avaient causé.

Mais la scène avait été rapidement débarrassée, et, les trois coups ayant été de nouveau frappés, la toile se leva lentement. Un fond et des portants largement brossés représentaient le palais persan d'Assuérus qui, par une fantaisie d'ailleurs innocente, rappela à Damien les antiquités assyriennes du Louvre. Le roi, vêtu avec richesse, étincelant de pierres de couleurs vives, gardait évidemment avec peine l'expression de surprise de son rôle. Il tenait son sceptre au-dessus de la reine, une jolie personne brune, dont les cheveux, nattés en quantité de tresses, étaient ornés de pierreries, et dont le manteau d'un vieux brocart, trouvé dans les ajustements des aïeules, était porté par d'agréables suivantes.

Les costumes avaient été composés aussi bien que possible par le jeune peintre. Les greniers des châtelains avaient été dévalisés, de même que leurs écrins.

Les spectateurs étaient indulgents, et ils applaudirent sincèrement les femmes, les cousines, les amis dont ils étaient fiers, et auxquels les ornements archaïques et les coiffures étranges prêtaient une beauté ou un charme inconnus dans la vie de tous les jours.

Quand le rideau eut été baissé, puis relevé pour faire une ovation aux acteurs, il y eut un intervalle pendant lequel on entendit des coups de marteau, des voix étouffées, des rires très gais, et, le palais d'Assuérus ayant disparu, la toile se leva sur une scène plus reculée.

C'était, cette fois, un joli tableau d'enfants : une scène de Watteau. Un fond de bergerie Louis XV, des arbustes disposés en bosquets, des fleurs, des épis jonchant le sol, formaient un cadre charmant à une douzaine de marmots, que leurs costumes rendaient uniformément jolis. Les filles, en retroussis de taffetas ou de mousseline, et en corsets de velours, portaient de mignonnes coiffes nouées de rubans et piquées de roses. Les garçons, en chemisettes ou en vestes à fleurs, tenaient, d'un geste délicieusement gauche, des fourches en carton doré.

Ce fut du délire. La scène était vraiment jolie ; la joie silencieuse des petits, leur grâce, leur fraîcheur, tout concourait à une complète réussite. D'ailleurs, eussent-ils été laids et grotesques, les parents les eussent encore passionnément admirés. Les grand'mères tiraient leurs mouchoirs, les mamans faisaient les modestes, les pères murmuraient d'une voix étranglée que c'étaient des petits êtres diablement débrouillés.

On les regarda aussi longtemps que les petits purent rester immobiles. Mme Bégard demanda grâce pour eux, et le rideau fut définitivement abaissé au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Il restait encore à voir un tableau que Damien attendait avec impatience, car Pascale, qui ne s'était pas montrée dans les autres, devait certainement y figurer.

Les trois coups frappés, un grand silence se fit, et le rideau se leva sur une scène extraordinairement impressionnante.

Il n'y avait que deux personnages. Le vieil Œdipe, courbé, levant ses yeux sans regard, s'appuyait au bras d'Antigone.

Quelle part avait l'artifice dans l'arrangement de ce visage pâle et ridé, de cette barbe blanche, de cette démarche lasse et hésitante ? Le personnage était

remarquable ; mais Damien le regarda à peine : il était saisi de surprise et d'admiration devant la figure d'Antigone.

Une robe blanche, flottante, retenue largement à la taille par une ceinture d'or, enveloppait de plis harmonieux la taille souple de Pascale et laissait voir ses pieds nus, chaussés de sandales. Ses cheveux, serrés par des bandelettes, reproduisaient exactement la coiffure d'une jeune Grecque, à peine cachés par un voile rejeté en arrière, dont une de ses mains retenait un pan. Le cou, mince et flexible, était dégagé par l'échancrure de la tunique. Des bracelets ornaient les bras nus. Cette petite tête fine, ces traits réguliers étaient charmants ; mais ce qui était vraiment merveilleux, c'était l'attitude pleine de tendresse, c'était le regard bleu si doux, si tendre, si triste, si fidèle, attaché sur le tragique vieillard.

Damien, violemment impressionné, eut l'intuition qu'à l'insu de la jeune fille ce regard livrait quelque chose d'elle. C'était comme la révélation d'une nature exquise, d'une âme haute, douce et fidèle.

Il y eut d'abord un silence impressionnant, puis un délire d'enthousiasme.

— Encore ! Encore ! Ne baissez pas le rideau !

Cependant, les yeux du vieil Œdipe se lassaient dans leur effort, et Antigone pâlissait de fatigue. D'autorité, Mme Bégard fit baisser le rideau.

Alors ce fut un bruit confus de voix joyeuses, un rappel des impressions éprouvées.

— Aviez-vous jamais remarqué que Pascale fût si belle ? Une statue du Louvre !

— Une Muse du Vatican !

— Et M. d'Arthole ! Etait-il assez réel, assez vieux, assez aveugle !

— Et ces bijoux d'enfants ! Lili était fière d'avoir prêté son mouton... Les garçons tenaient-ils assez fièrement leurs fourches !

— Et Yvon, ce polisson, qui soufflait dans sa flûte !

— J'ai cru qu'Esther allait s'évanouir tout de bon de timidité.

Et l'on revenait encore à Antigone, déclarant le troisième tableau le plus parfait des trois.

Maintenant, le salon et la bibliothèque donnent l'idée d'une ruche en ébullition. Les acteurs sont là, en costume, les enfants, las d'être restés si longtemps immobiles, crient, courent, se font embrasser ici, gronder là pour la forme. Le peintre reçoit d'un air modeste des compliments enthousiastes.

Mme Bégard est ravie du succès de sa matinée, et particulièrement satisfaite de l'impression de son hôte parisien. Elle est fière de sa fille, bien que, peut-être,

elle ne comprenne pas bien à quel point son type est rare et délicat. Les acteurs, qui ont gardé leur costume, mettent une note pittoresque dans l'assemblée. Les Persans détonnent un peu : ils sont trop hiératiques pour une réunion de campagne. Les enfants sont ravissants ; eux s'adaptent à ravir à leur gracieuse mascarade et au cadre champêtre de la Pinnelaye.

Mais que dire d'Antigone ! Elle constitue naturellement un anachronisme dans cette nature et cette architecture occidentales. Il lui faudrait de blancs portiques, des frontons classiques, les colonnes élancées d'un Parthénon, la verdure pâle des oliviers et des platanes. Très distante de ceux qui l'entourent de par son type et son costume, elle l'est aussi, pense Damien, par une note plus raffinée, plus idéale.

Un repas est servi, vers six heures, sous une tente fleurie, dans une large et ombreuse allée qu'on appelle le Mail. Chacun se place à sa guise, avec la liberté de la campagne, et Damien réussit à s'asseoir près de Pascale, peut-être, sans qu'il s'en doute, avec la complicité de sa mère.

Il se trouve alors initié aux magnificences provinciales d'un repas qui réunit le faste culinaire au luxe d'un service antique et précieux. Il apprécie les mets qui ont, pense-t-il, dans leur recherche, une note de sincérité, et les très vieux vins qui circulent avec abondance. Il admire les plats d'argent lourds et ciselés, la vieille porcelaine de Chine de la Compagnie des Indes, aux armes des Plogartz, et surtout — oh ! surtout — il est ravi de voir Pascale adapter son costume d'un jour à son cadre familial. Il la fait causer. Elle n'est pas, évidemment, au courant de la vie parisienne, du mouvement moderne. Une sévérité scrupuleuse l'enlace d'une sorte de réseau qui ne laisse les choses arriver à elle que triées, tamisées, épurées. En fait de littérature et de musique, elle vit beaucoup dans le passé. Très intelligente, elle ne se déplaît pas, cependant, aux puérilités de la vie provinciale. Elle est idéaliste, d'ailleurs ; elle voit le monde dans un prestige, elle a le sens de la beauté ; c'est pourquoi elle est tellement à l'aise dans sa tunique et son voile de jeune vierge.

Et, après deux heures qui n'ont pas semblé longues à Damien, il y a une demi-heure de danses sur la pelouse. Puis la nuit tombe, les véhicules de tous genres s'alignent devant la grille et reçoivent leur chargement. Des mercis chaleureux, des compliments encore...

— Aurons-nous le plaisir de vous revoir ? demande Mme Bégard, avec une certaine amabilité.

— M. de Maulgrand nous menaçait de partir demain, dit vivement Mme de Kerlimon. Mais s'il vou-

lait rester, je vous demanderais de venir déjeuner avec nous.

— Comment refuser! dit Damien, secrètement ravi.

Il a ressenti tout à coup le plus vif désir de revoir Pascale dans la vie ordinaire, dans son costume de tous les jours.

Le rendez-vous est pris. L'auto se glisse maintenant à travers les voitures, dévorant les routes bordées de talus et berçant les rêves de Damien qui manque plusieurs fois d'accrocher, malgré sa réputation bien établie de chauffeur.

IV

Le lendemain, une victoria très bien tenue amène Mme Bégard et sa fille. Quelques voisins ont été invités hâtivement pour éviter les apparences d'une affaire matrimoniale, que la petite Mme de Kerlimon flaire cependant avec délices et dont elle n'a cessé d'entretenir son placide mari.

— Il est si charmant, si distingué, si spirituel! répète-t-elle sur tous les tons.

— Je ne le nie aucunement. Mais pourquoi t'imagines-tu que son admiration pour Mlle Bégard va si loin?

— Il n'y a qu'à le regarder... Je le sens profondément épris... Le coup de foudre...

— Oh! le coup de foudre! Cela n'arrive guère à notre époque, tu sais!

— Je sais?

Et Sidonie le regarda de travers.

— Oh! il y a des gens lents à s'émouvoir, en effet, et d'habitudes tranquilles... Toi, par exemple, tu as mis deux ans à t'apercevoir que tu pourrais bien m'aimer.

M. de Kerlimon rit.

— Eh bien! la base de notre bonheur n'en est que plus solide. Pas de surprises à redouter : nous nous connaissions bien.

Il appliqua un baiser sonore sur les joues de sa petite femme qui le lui rendit.

— Est-ce que j'ai jamais dit que nous ne sommes pas heureux en ménage? Mais Pascale, elle, est un peu une héroïne de roman. Cela lui irait si bien d'être aimée à première vue, de voir tomber sur sa jolie tête une couronne de marquise et de mener à Paris

une vie brillante, dans laquelle elle remporterait tous les succès !

— Serait-elle plus heureuse que toi ?

— Oh ! moi, j'ai mon lot, qui me convient... Je n'en changerais pas... Mais, voyons, si nous poussions un peu à la roue de ce beau char de rêve ?

— Moi, m'occuper de mariage ! Jamais ! dit Guy, tirant placidement sa pipe de sa poche et commençant à la bourrer.

— Tu dis cela comme un homme qui aurait à se plaindre de son sort ! riposta Sidonie, piquée.

Mais elle ne tint pas devant le regard souriant de son mari et se mit à rire aussi.

— Soyons sérieux, Guy.. Pourquoi n'aiderions-nous pas au bonheur des autres ? Tu aimes bien M. de Maulgrand, et moi, je suis sûre de Pascale.

— C'est justement cela... Moi, je ne suis pas sûr de Damien. C'est un garçon charmant, bien né, spirituel, généreux, pour qui je conserve une véritable sympathie ; mais enfin, je l'ai perdu de vue depuis quelques années, et je ne sais pas quelles folies il a pu faire, livré à lui-même, avec de l'argent et l'entraînement d'un milieu riche.

— Si tu lui faisais passer un petit examen, comme qui dirait un examen de conscience ?

— Ça n'est pas dans mes cordes, et puis, ça ne me regarde pas.

— Mais enfin, il ne faudrait pas être égoïste, Guy !

— Egoïste ! Est-ce que, pour ne pas l'être, j'aurais la tâche de marier tous les célibataires ?

— Quelle folie ! Non, mais ce serait mal de mijoter dans son petit bonheur tranquille, quand on a un ami exposé, comme tu le dis toi-même, à faire des folies et qu'on pourrait conduire tout doucement à un port... splendide. Pascale est jolie, intelligente, riche ; il l'aimera, il sera un bon mari... Et nous les verrons chaque année à la Pinnelaye, et tu pourras exercer sur lui ton influence d'ami sérieux.

— Je ne me mêlerai jamais de mariage, répéta Guy, obstiné.

Et sa femme, qui était vive, s'en alla en frappant la porte.

Mais il y a des choses qui vont toutes seules, sans qu'on s'en mêle, comme une voiture roule sur une pente douce, dépourvue d'obstacles.

Sidonie avait invité des gens quelconques et des jeunes filles mûres, destinées, dans son plan machiavélique, à servir de repoussoir à sa petite amie. Dans un salon parisien, Damien eût peut-être trouvé Pascale simplement jolie et agréable. Au fond de la Bretagne, dans cette réunion composée à dessein

d'éléments assez ternes, il éprouva un véritable enthousiasme.

Mme Bégard, naturellement, s'en aperçut. Pascale n'eut pas même l'idée qu'elle plaisait à ce point, habituée qu'elle était d'ailleurs à la sympathie universelle. Le déjeuner fut animé, Damien prodiguant des trésors d'esprit et d'entrain et les jeunes filles se montrant franchement gaies. Puis on organisa une promenade aux environs : une ruine à visiter. Des groupes se formèrent. Damien arriva sans peine à s'isoler un peu aux côtés de Pascale, tandis que Mme de Kerlimon se rapprochait de Mme Bégard.

Elle avait pensé que celle-ci lui parlerait de Damien ; mais, la conversation se maintenant sur des questions dénuées d'intérêt, elle se décida à aborder le sujet auquel elle rêvait depuis la veille, ce dont, évidemment, Mme Bégard voulait lui laisser l'initiative.

— Pascale a fait une conquête, dit-elle avec un petit rire affecté.

— Vraiment ? fit légèrement Mme Bégard. Parlez-vous de M. de Maulgrand, par hasard ? Bah ! il a vu bien d'autres beautés, et, dans son milieu brillant, il oubliera vite notre matinée d'hier.

— Il devait partir... et il reste.

Un silence.

— Sidonie, vous aurait-il dit quelque chose ? demanda tout à coup Mme Bégard.

Sidonie regarda son interlocutrice en souriant.

— M. de Maulgrand ne m'a rien dit de formel, non. Mais depuis hier nous n'avons parlé que de Pascale. Il connaît maintenant tout ce qui la concerne, je vous assure...

— Vraiment ! dit Mme Bégard, vraiment ! Vous l'avez ennuyé de tout cela !

Et avec un sourire, elle ajouta :

— Vous aimez trop Pascale, vous la voyez trop en beau... Vous avez dû fatiguer votre ami en lui parlant ainsi de ma chère fille !

— Croyez-vous ?...

Et, quittant son petit air malicieux, Sidonie s'arrêta au milieu du chemin, en proie à une émotion soudaine et sincère.

— Oh ! chère Madame, cela semble invraisemblable, les coups de foudre ! Et cependant, c'en est un, je vous assure, qui a frappé M. de Maulgrand ! Quoi de surprenant, d'ailleurs ? Il rencontre une jeune fille délicieuse ; il la voit dans ce cadre sans pareil de la Pinnelaye ; il connaît son origine ; il voit... sa mère, ajouta-t-elle finement, et enfin, ayant pu causer avec elle, il constate, avec la rapidité de perception d'un homme du monde, que l'esprit et la culture répondent à l'extérieur ravissant... Enfin, des amis enthousiastes,

mais pas du tout aveuglés, lui assurent que le niveau moral répond au reste... Pourquoi vous étonner de ce qui est arrivé?... Car c'est sûrement arrivé, il est tout à fait épris de Pascale!

Mme Bégard resta un instant silencieuse, puis reprit:

— Ne ferait-il pas d'objection au nom plébéien de ma fille?

— Oh! Madame!... Vous êtes une Plogartz, et M. Bégard était de très bonne famille!

— Pascale aura une très belle dot, et cela compte à notre époque... Après moi, il y aura une sérieuse fortune, dit Mme Bégard. Je puis vous l'avouer, Sidonie, nous avons fait jadis des folies pour la Pinnelaye; mais la vie retirée que nous menons pendant les trois quarts de l'année m'a permis de faire des économies. L'apport de Pascale compensera ce malheureux nom...

Sidonie ne répondit rien. Ces paroles la choquaient.

La mère de Pascale reprit d'un ton décidé :

— Vous êtes très jeune, ma chère, et cependant, je vous donne en ce moment une preuve de confiance dont je suis habituellement avare... Eh bien! oui, ce mariage me conviendrait. Il faudrait cependant, si les choses se dessinent, être assuré que votre ami offre toutes les garanties nécessaires... C'est déjà une bonne note d'être l'ami de Guy... Votre mari répond de lui, n'est-ce pas?

Mme de Kerlimon ressentit un peu d'embarras.

— Guy est si original, Madame! Il a un principe qu'il défend avec obstination : c'est de ne jamais se mêler d'aucun mariage. Il ne connaît pas dans ses détails la vie de son camarade. Il a conservé de lui d'affectueux et favorables souvenirs... M. de Maulgrand était foncièrement bon et généreux, autant qu'aimable... Je l'ai entendu causer avec Guy : il a de très bonnes et très belles idées.

— Bien pensant, alors? Religieux?

Un scrupule de véracité troubla Sidonie. Presque malgré elle, elle répondit :

— J'ai peur qu'il ne soit pas resté très... dévot. Mais il a dit hier qu'il a gardé toutes ses croyances, et certainement, s'il se mariait, il renouerait les fils coupés.

— Beaucoup de jeunes gens sont ainsi... Cela suffit pour le moment; Pascale ferait de lui ce qu'elle voudrait, je pense. Si cela s'arrange, je ne doute pas que je ne puisse me procurer des renseignements sûrs... Merci de votre sympathie, chère petite.

— Je le désire tant! Et cependant, dit gentiment Sidonie, ce serait un grand, un affreux vide pour vous. Vous auriez pu la marier tout près...

— Je n'ai pas élevé ma fille pour moi. J'ai toujours

prétendu faire d'elle, d'abord, cela va sans dire, une femme sérieuse, attachée à ses devoirs, mais aussi une femme brillante, pouvant s'adapter à toutes les situations.

Et, tandis qu'elles pressaient le pas pour rejoindre les autres groupes, Sidonie demanda :

— Vous croyez qu'il plaira à Pascale ?

— Il a tout pour plaire, répondit délibérément Mme Bégard, et si ma fille ne reçoit pas, elle, le coup de foudre, elle ne peut, du moins, éprouver aucun éloignement pour lui. Elle se confiera pleinement à moi en cette occasion, comme dans toutes les circonstances de sa vie... Je n'ai pas besoin de vous demander la plus stricte discrétion... Et surtout, pas un mot, pas une allusion devant ma fille !

Et elles rejoignirent les promeneurs qui se turent en les voyant, car ils parlaient déjà de l'attitude de M. de Maulgrand vis-à-vis d'Antigone, qu'il entraînait en avant, sans souci des regards et des commentaires.

V

De quoi causaient Pascale et Damien ? Il essayait surtout de la faire parler. Elle était naturellement réservée, mais il trouva vite les cordes aisées à faire vibrer : le souvenir de son père et sa province natale.

On visita les ruines, on les admira. Damien en prit des photographies, prenant soin d'y grouper des personnages, avec Pascale au premier plan. Et comme il parla d'un retour prochain, elle conclut que ce beau pays l'avait conquis.

Il était tard lorsqu'on se sépara. Pendant le trajet du retour, Mme Bégard parla nonchalamment de Damien.

— Il semble la cristallisation de sa race, dit-elle. On dit que les Cypriac étaient tous beaux et pleins d'esprit.

— Je crois que notre Bretagne l'a séduit, dit Pascale, sincère.

Sa mère la regarda avec complaisance. Elle se rendait compte, elle, que ce type affiné de jeune fille était bien fait pour plaire à un délicat. Evidemment, Pascale n'avait pas compris l'admiration dont elle était l'objet, et Mme Bégard était trop prudente pour lui ouvrir les yeux avant d'être sûre que le sentiment de Damien n'était pas éphémère, et surtout avant

d'avoir obtenu les renseignements indispensables. Elle dit seulement, comme pour lire en sa fille, que Damien avait un esprit charmant et était essentiellement Parisien.

— Aussi est-ce une vie délicieuse que celle de Paris, ajouta-t-elle. Si de très grands intérêts ne me retenaient à la Pinnelaye, il me serait agréable d'y passer les hivers... Et toi?

— Moi, j'aime ardemment mon pays, je le préfère à tous les autres.

— Naturellement, dit Mme Bégard, avec un peu d'impatience. Mais enfin, ajouta-t-elle, manquant, presque sans s'en douter, à sa résolution de prudence, il n'est pas probable que tu vives toujours en Bretagne, à moins d'épouser un de nos voisins, un oisif ou un « gentleman-farmer ».

Pascale parcourut d'un regard intérieur le cycle de leur voisinage. Aucun des habitants de la région ne lui semblait un mari possible. Elle fit un geste insouciant.

— Peut-être quelque inconnu viendra-t-il un jour vous aider dans votre tâche, maman. En tout cas, ne pensons pas à un avenir que je voudrais très lointain. Je suis si heureuse!

Et, se penchant, elle embrassa tendrement sa mère.

Mme Bégard n'attacha pas d'importance à ces paroles. Le moment venu, ce moment peut-être moins lointain que ne le souhaitait sa fille, Pascale se laisserait guider aveuglément par elle.

Et pendant ce temps, Damien déclarait qu'il était amoureux fou de Mlle Bégard et décidé à demander sa main.

— Tu l'as vu deux fois! disait Guy avec une sorte d'ahurissement.

Son esprit un peu lent, son cœur fidèle, mais paisible, ne pouvaient concevoir la soudaineté d'une telle résolution, ni, au fond, croire à la durée d'un amour si vite éclos.

— Qu'importe? répliquait Damien. Il n'est pas de durée déterminée pour devenir amoureux, que je sache. Jamais aucune femme ne m'a plu ainsi! Elle est unique! Il y a une destinée, et j'ai trouvé ici mon sort. Que peut-on objecter à ce mariage? La famille est bonne, la jeune fille ravissante, ta femme me répond d'elle. Enfin, la raison est d'accord avec le sentiment, puisqu'elle est riche, ce dont, hélas! j'avoue ne pouvoir me passer.

— Certes, Mlle Bégard est telle que la mère la plus exigeante la rêverait pour son fils, dit Guy, secouant la tête. Mais c'est tellement soudain! Ce grand amour ne serait-il pas un feu de paille?

— Non, puisqu'elle a tout ce qu'il faut pour le gar-

der... Ma pauvre mère désirait me voir marié jeune... Comme tu le dis toi-même, Mlle Pascale eût réalisé ses plus beaux rêves.

Damien partit le lendemain, laissant à Sidonie la liste des donneurs de renseignements et l'autorisant à confier à Mme Bégard les vœux qu'il formait.

VI

Tout marcha très vite.

Les renseignements furent satisfaisants.

D'abord, lorsqu'il s'agit d'un mariage, il y a presque toujours des complicités pour le faire réussir. Sans manquer à la vérité stricte, on souligne les choses favorables et l'on glisse sur celles qui le sont moins. Un homme ou une femme à marier inspirent un intérêt subit et se trouvent tout à coup doués de toutes les qualités désirables.

Une mère très impartiale, très scrupuleuse, un peu craintive, eût peut-être épluché plus soigneusement les lettres reçues au sujet de Damien. Une ou deux de ces lettres contenaient, non pas positivement des réserves, mais de vagues réticences. A les creuser, on eût pu entrevoir que le défaut de son caractère était une certaine faiblesse, défaut redoutable dans la conduite de la vie et que ne peuvent pas toujours enrayer l'influence d'une femme ni le rayonnement d'un devoir. Mais Mme Bégard n'était pas impartiale en cette occasion, et si occupée qu'elle fût du bonheur de sa fille, elle prétendait surtout le composer d'éléments qui laussaient son jugement. Il n'y avait dans la vie de Damien aucune folie apparente, aucune habitude néfaste. Pascale était assez charmante pour fixer son cœur, assez intelligente pour le retenir à son foyer, et enfin, elle serait là, elle, la mère, habituée à contrôler, à diriger, pour prendre la direction du jeune ménage et enrayer les prodigalités, seule menace qu'elle eût retenue de certaines informations.

Et, un soir, elle aborda avec sa fille la question qui, maintenant, l'occupait tout entière.

— Pascale, j'ai quelque chose à te dire...

Pascale tressaillit. La voix de sa mère, d'ordinaire brève et légèrement métallique, était adoucie et comme hésitante. Elle commença à trembler sans savoir pourquoi et attacha sur Mme Bégard un regard effrayé.

— Tu devines, n'est-ce pas, ma petite fille? C'est

la première fois, cependant, que je dois te parler de l'avenir. Non pas en termes vagues, mais sérieusement... Jusqu'à présent, les demandes qui m'étaient adressées pour toi étaient inadmissibles...

— Oh ! maman, pourquoi vouloir me marier déjà !...

— Quel enfantillage ! dit la mère, légèrement impatientée. Il faut bien en venir là un jour ou l'autre, et l'occasion dont il s'agit ne se représenterait pas...

Et, rompant avec les préliminaires qu'elle avait arrangés d'avance, elle reprit, sans s'en apercevoir, sa voix autoritaire.

— C'est le marquis de Maulgrand qui demande ta main...

Elle pensait évidemment que ce nom allait tout de suite triompher de ce qu'elle appelait l'enfantillage de sa fille. Mais ce fut seulement la stupeur qui se refléta sur le visage de Pascale.

— M. de Maulgrand ! répéta-t-elle, saisie. Mais il ne me connaît pas !

— Enfant ! dit la mère, souriant malgré elle, tu ne connais pas encore ce sentiment, le seul qui n'ait pas besoin de passé, qui est souvent soudain, irrésistible... Et tu ne sais pas non plus à quel point tu es faite pour l'inspirer...

— Un sentiment qui n'a pas besoin de passé !... Ah ! maman, ce n'est pas ainsi que j'aurais rêvé... ce que je ne connais pas, en effet... Ce n'est pas l'idée que je me serais faite de l'amour !

— Enfin, n'importe comment tu l'as rêvé, il existe, et M. de Maulgrand l'éprouve pour toi, dit Mme Bégard avec un peu d'impatience. Son désintéressement n'est pas douteux... Avec son nom, sa fortune qui, inférieure à la tienne, le rend pourtant indépendant, et enfin toutes les qualités physiques et morales dont il est doué, il aurait pu faire un mariage plus brillant... Car enfin, toi, tu n'as pas de nom !...

Pascale fit un geste indifférent.

— Et il possède tout ce qui peut te rendre heureuse, mon enfant. Je parle à bon escient... Et tu seras ainsi replacée dans le milieu dont une mésalliance m'a fait descendre.

— Oh ! maman ! cria Pascale avec douleur.

Dans l'intimité étroite qui l'unissait à sa mère, et malgré l'admiration qu'elle ressentait pour cette mère tendre et intelligente, quoique autoritaire, il y avait une seule fausse note : elle avait senti, non sans une vive souffrance, que Mme Bégard avait toujours regretté son mariage. Non seulement Pascale ne comprenait pas le sentiment d'orgueil qui lui inspirait ce regret, mais il lui semblait que c'était une offense envers le père tendre et charmant dont elle conservait un souvenir un peu lointain, mais ardemment fidèle.

— Pourquoi ne te dirais-je pas la vérité? dit violemment Mme Bégard. Cela n'ôte rien aux qualités de ton père... Il était très beau, très riche; il m'aimait et il m'offrait de restaurer la Pinnelaye, notre demeure familiale, la passion de ma vie... Il venait à une heure où je restais seule... Ma jeunesse s'enfuyait, la pauvreté me menaçait ; j'entrevoyais la nécessité de vendre le château à demi ruiné... Je lui ai toujours su gré de ce qu'il a fait... Mais, quand on a vécu de traditions, qu'on possède un passé de noblesse tel qu'il n'en existe guère, même dans cette province où les quartiers ne se comptent pas, il y a forcément des réactions. Je le répète, j'ai souffert, et je ne suis pas encore habituée à porter un nom plébéien...

— Oh! ce nom, je l'aime, je le respecte, comme je chéris la mémoire de celui qui me l'a donné! s'écria Pascale avec une expression passionnée, rare chez elle.

Mme Bégard se ressaisit et regretta sa confidence, la corde qu'elle avait cru faire vibrer était restée muette, et une autre fibre, douloureuse, celle-là, avait été touchée : Pascale sentait confusément que son père n'avait pas été heureux.

— Enfin, M. de Maulgrand t'aime, reprit-elle plus doucement. Et je te demande, Pascale, de réfléchir à ce que je viens de te dire et de revoir ce jeune homme qui le demande instamment.

Pascale porta la main à son front qui brûlait.

— Oh! maman, pas tout de suite! C'est si brusque! Sais-je, seulement, si je désire me marier? Et je suis si peu prête à... vous quitter.

— Quelle petite folle! Consentirais-je à une réelle séparation? La Pinnelaye vous sera toujours ouverte. M. de Maulgrand est libre de son temps et t'y ramènera d'autant plus volontiers qu'il semble aimer ce pays. Et vous me donnerez aussi l'hospitalité dans votre logis parisien. Ce doit être bon, pour une fille, de gâter sa vieille maman!

De ce qu'elle venait de dire, Pascale avait retenu un mot.

— Il est libre de son temps... Oui, inoccupé... Je n'aime pas cela, maman ; j'aurais voulu que mon mari ne fût pas un oisif, un inutile...

— N'exagère donc rien, Pascale! Un homme intelligent — et M. de Maulgrand l'est incontestablement — n'est jamais oisif.

— Maman... oh! je suis lasse! Il me semble que je viens de faire un long, long chemin ; que j'ai tout à coup avancé dans la vie et que, même si je ne me marie pas maintenant, je ne deviendrai jamais ce que j'étais avant que vous m'eussiez parlé...

Mme Bégard la serra contre elle et l'embrassa tendrement.

— Oui, c'est une étape franchie, en effet; c'est l'avenir entrevu, la vie dévoilant brusquement ses grandes lignes, ses devoirs et ses joies... Cela grise un peu... Va te reposer, ma petite fille... Laisse ouverte la porte de ma chambre... Dors, malgré tout. Et demain, va demander à ton amie Sidonie ce qu'elle pense de cet aimable marquis de Maulgrand.

Encore un tendre baiser, puis Pascale monte dans sa chambre. Elle se glisse dans son lit, attendant que sa mère vienne la border comme un bébé et la câliner un peu... Mais Mme Bégard ne vient pas. Elle juge qu'il y a eu, pour ce soir, assez d'attendrissement. Elle attend que sa fille soit enfin endormie, et alors elle se tient près du lit, sentant, elle aussi, le vide prochain que lui laissera cette enfant.

La pensée de sa brillante destinée la réconforte, cependant. Elle sourit à la future marquise et rentre chez elle, très ferme dans le projet dont la réalisation, se dit-elle, assurera le bonheur de Pascale.

VII

Damien fut rappelé très promptement.

Pascale gardait son impression d'effroi, son vertige d'un inconnu qui l'effrayait, si brillant qu'il parût. Elle céda, cependant, à l'irrésistible pression de sa mère.

Celle-ci, d'ailleurs, ne s'était pas trompée en comptant sur la présence et le prestige de cet amoureux élégant, tendre et charmant. La peur vague et inexpliquée de la jeune fille se dissipa très vite, comme le brouillard au soleil.

Elle avait un cœur aimant, sensible à l'affection qu'on lui montrait. Damien possédait tout ce qu'il fallait pour conquérir ce cœur très neuf. Puis l'avenir lui donnait une vague sensation de liberté. Si passionnément qu'elle aimât sa mère, si heureuse qu'elle trouvât sa vie de jeune fille, elle était quand même oppressée par la domination impérieuse, absolue, qui s'exerçait sur ses actes et jusque sur ses pensées. Elle sentait confusément que l'heure était venue de développer sa personnalité, d'être libre sous la protection d'un mari qui l'adorerait et qui la consultait déjà en tout, lui donnant cette impression agréable

et nouvelle qu'elle ne voulait pas analyser, mais qui était celle d'une libération.

Mme Bégard s'était prise de passion pour son futur gendre. A l'étonnement un peu naïf de Pascale, elle ne cherchait pas à lui imposer ses idées, mais le traitait sur le pied d'une puissance égale, prenait ses avis et l'approuvait en tout.

Pascale aurait voulu que ses fiançailles, assez courtes, se passassent dans son cher pays. Elle aimait l'automne qui s'y prolongeait en jours tièdes, délicieux à son gré. Mais, malgré l'attrait de la chasse, dont, en sa qualité de fiancé, il ne pouvait ni ne voulait multiplier les occasions, Damien trouvait justement trop accentuée cette note de mélancolie. Et Mme Bégard étant pressée d'aller commander à Paris le mobilier d'une part, les robes de Pascale de l'autre, le départ fut promptement décidé.

Le voyage de Paris la fatigua et la déçut encore. Elle en voulait un peu à Damien d'être si occupé des choses extérieures, de prendre un intérêt trop vif à la forme des meubles, à l'authenticité des bibelots, et de ne jamais trouver l'heure d'intimité qu'elle rêvait.

— C'est à vous que je pense en préparant notre maison, disait-il, lorsque, fatiguée et un peu triste, elle lui disait qu'ils ne causaient plus jamais seuls.

L'hôtel fut loué, le mobilier enfin commandé, et Mme Bégard promit de venir tout disposer pendant leur voyage de noces.

Le mariage eut lieu à la fin de novembre.

Les vieux chênes, lents à se couvrir de feuilles, étaient lents aussi à s'en dépouiller, et l'avenue restait encore belle. Le temps, très doux, respectait les fleurs. La Pinnelave fut remplie d'hôtes; des feux ardents brûlaient dans les grandes cheminées sculptées, l'atmosphère était tiède et toute parfumée de ces roses tardives... Les voitures faisaient incessamment le trajet de la gare sur les routes où les premières pluies avaient creusé des ornières.

Les amis de Damien s'extasiaient sur le joli château Renaissance et sur l'aile gothique qu'on avait disposée pour y loger des hôtes, et s'amusèrent, *in petto*, de certains personnages arriérés de la famille de la fiancée. Le duc de Cypriac arriva la veille du grand jour, excusant sa femme souffrante et ses enfants, retenus par des obligations diverses. Il causa d'ailleurs, aux invités, un désappointement profond, car ils se l'étaient représenté, sans savoir pourquoi, majestueux et distingué, et c'était un petit homme d'aspect insignifiant, peu causeur, n'aimant pas la chasse et ne possédant aucune notion d'agriculture. Il était sénateur et accomplissait une besogne utile

dans les commissions; mais il n'aimait pas plus à parler politique qu'il ne se souciait de monter à la tribune.

Le mariage fut superbe. Mme Bégard avait à résoudre ce problème de ne pas exciter les railleries de ses hôtes parisiens par un faste exagéré, et de garder, pour ses amis à elle, les traditions hospitalières du pays. Elle y réussit à merveille, à la secrète satisfaction de son gendre qui avait redouté une représentation des noces de Gamache.

Pascale était ravissante, coiffée d'un inestimable voile en dentelle de Honiton, héritage d'une aïeule anglaise.

Le vieux recteur, très ému de parler devant une assistance aussi choisie et, pensait-il, aussi railleuse, essaya de ne voir que sa petite brebis et lui redit en paroles émues la leçon qu'il lui faisait depuis sa première communion : le devoir. Le devoir, tracé par la volonté de Dieu, c'avait été l'obéissance filiale, le rôle charitable rempli avec un joyeux entrain. Ce serait, maintenant, de maintenir la dignité et le charme du foyer, d'y être « fidèle comme Sara et aimable comme Rebecca », aimant son mari dans l'adversité comme dans la joie et marchant avec lui vers la vie éternelle.

Après un déjeuner à la fois délicat et splendide, la mariée monta précipitamment chez elle. Mme Bégard avait jugé à propos de rester avec ses hôtes, et Sidonie de Kerlimon se glissa hors du salon pour rejoindre son amie

— Quelle fête splendide ! dit-elle, les yeux brillants. Jamais la Pinnelaye n'a été plus ravissante !

— Mme de Kerlimon va m'aider à ôter cette toilette, Marga, dit Pascale à sa femme de chambre. Vous pouvez nous laisser...

Et Sidonie commença à ôter les épingles du voile.

— Comme je suis heureuse de votre bonheur, ma petite Pascale ! dit-elle avec effusion.

— Oui, mais c'est triste quand même, un départ... Je suis contente de vous voir seule pour vous recommander maman, dit Pascale d'une voix émue. Elle est contente, et d'ailleurs elle prend sur elle. Mais ce soir, demain, ce sera un tel vide !

— Certes, je viendrai souvent... Dès demain... Mais les mères ne sont pas égoïstes, et puis, vous vous verrez souvent. Ne pensez qu'à votre bonheur, c'est votre droit !

— Oh ! oui, je suis très heureuse... Mais c'est grave, le mariage... Je suis reconnaissante à notre bon recteur d'avoir dit la parole qu'il fallait : le devoir...

— Le devoir est si facile quand on est heureuse comme je le suis, comme vous le serez, qu'il n'y a

pas grand mérite à l'accomplir, dit Sidonie en riant.

— Mais il faut un but : je voudrais que Damien devînt un homme utile.

— Il succédera un jour à son cousin au Sénat, dit Sidonie, riant de nouveau. En attendant, vous avez bien le droit de prendre quelques bonnes années heureuses... Et puis, un autre devoir surgira... Vous aurez des enfants, c'est une grande tâche...

— Oh ! oui !...

Sidonie, qui était vive et adroite, avait aidé Pascale à ôter sa toilette blanche et à revêtir son costume de voyage. Comme elle attachait la voilette, Mme Bégard entra, et, sans rien dire, la jeune femme disparut. La mère étreignit sa fille passionnément ; mais, presque aussitôt, elle la repoussa doucement, en voyant ses yeux pleins de larmes.

— Pas d'attendrissement, Pascale, dit-elle d'un ton ferme. Tu es heureuse, et moi j'ai rempli ma tâche. Viens vite, la voiture attend.

Le coupé stationnait au bas du perron, et Damien se tenait près de la portière, nerveux.

Pascale le regarda en essayant de nouveau un pauvre petit sourire tremblant, puis elle se jeta au cou de sa mère.

Celle-ci ne versa pas une larme. Elle les vit monter en voiture, parla des malles qui avaient été portées à la gare, puis fit signe au cocher de partir.

Longtemps elle vit à la portière le visage de sa fille, puis sa main lui faisant des signes d'adieu. Elle suivait ardemment du regard le coupé qui s'éloignait. Son cœur, à la fin, se brisait.

Mais les voix animées des convives parvenaient à son oreille. Elle se ressaisit, composa son visage, et rentra, souriante, dans le salon où l'on prenait du café.

VIII

Venise et Florence...

Pascale est heureuse. Elle est aimée, passionnément aimée, et surtout elle aime.

Car elle est de ces êtres délicats qui éprouvent à donner encore plus de joie qu'à recevoir.

Elle aime Damien tel qu'il est, avec les insuffisances qu'elle ne s'avoue pas, mais qu'elle sent malgré elle... Non, elle ne veut pas s'avouer la frivolité de cette nature aimable, mal harmonisée avec la solidité qu'elle-même tient de sa race. Elle regarde seulement

les dons qu'il possède, l'esprit, l'entrain, une culture pas profonde, mais brillante. Il l'initie aux choses d'art.

Mme Bégard, qui relisait et épluchait ses lettres, y constatait un bonheur vrai, un entrain nouveau, et son orgueil se complaisait aux noms aristocratiques que citait Pascale et aux descriptions de ces palais où la marquise de Maulgrand-Cypriac était accueillie avec un aimable empressement. Damien notait en de gentils *post-scriptum* que sa femme était admirée jusqu'à l'enthousiasme pour sa beauté classique, ses délicieuses manières distinguées, et cette gaieté très douce, très contenue, qui se devinait plutôt qu'elle ne s'exprimait et qui lui donnait une note spéciale.

Mme Bégard était fière aussi de l'épanouissement de vie et de jeunesse, du progrès d'intelligence, du développement de sens artistique dont témoignaient ces lettres. Elle était elle-même intelligente et cultivée ; mais elle sentait que dans sa nouvelle vie Pascale la dépasserait vite, et elle s'en réjouissait maternellement, sachant, d'ailleurs, qu'elle garderait une maîtrise : celle d'une volonté supérieure, dont sa fille subirait toujours l'influence.

L'hiver lui semblait long, mais elle ne se plaignait pas. Elle allait lire les lettres de Pascale à la petite Mme de Kerlimon qui ne sortait plus beaucoup.

Quand l'espoir de Sidonie se réalisa, elle se plut à entourer de soins l'amie de sa fille, qui n'avait pas de mère. Elle s'installa près d'elle et s'occupa du bébé, avec un avant-goût des futures joies d'aïeule qu'elle espérait bien connaître.

Au commencement d'avril, Damien et sa femme arrivèrent en Bretagne pour voir les bourgeons éclater et l'herbe s'étoiler de marguerites. Mme Bégard trouva sa fille embellie, heureuse, ne tarissant pas sur les ravissements de son voyage et de sa lune de miel.

Mais leur séjour fut de courte durée. Damien avait hâte de s'installer, et il invita très cordialement sa belle-mère à venir pendre leur crémaillère dans un délai très court.

Pascale eût voulu emmener sa mère. Mais Mme Bégard comprit que son gendre désirait passer seul avec sa femme les premières semaines de leur vie de ménage. Elle reçut de sa fille des lettres pleines de reconnaissance, et de son gendre un mot aimable, la remerciant d'avoir si bien arrangé le logis, et elle attendit avec impatience le signal de son départ pour Paris.

IX

Ce signal tarda quelque peu. Dans les missives de Pascale, toujours tendres, se glissait un léger embarras. Elle expliquait les raisons qui reculaient « leur grande joie ».

« Chère maman, nous comptons les jours, je vous assure ! Mais Damien vous veut tout à fait confortable, et il y a encore à régler des détails qui lui prennent son temps et bouleversent un peu la maison... »

Ces détails, c'était un ascenseur défectueux, des lampes électriques à changer, le départ subit d'un valet de chambre qu'on ne trouvait pas à remplacer, et enfin des visites que l'on ne pouvait remettre et qui l'empêcheraient de jouir de la chère présence.

Ce fut à la fin de mai seulement qu'une lettre radieuse, tracée d'une main qui tremblait de joie, vint supplier Mme Bégard d'arriver bien vite.

Et quand elle partit, elle avait l'impression d'aller recueillir ce qu'elle avait semé et assister au triomphe de ses rêves et de ses plans.

L'auto de Damien l'attendait à la gare. Damien était là en personne et aussi sa jolie Pascale, dans un costume élégant, qui eût paru excentrique, porté par une personne moins distinguée.

Elle fut reçue avec tout l'empressement qu'elle pouvait désirer et pénétra, pleinement satisfaite, dans le vestibule de leur petit hôtel. Elle découvrit immédiatement qu'on avait fait des additions : des faïences qu'elle ne connaissait pas et une crédence italienne incrustée d'ivoires gravés, qui eût mérité une place moins modeste.

— Comme vous voyez, ma mère, nous avons fait quelques petits changements, dit Damien, l'introduisant dans une jolie bibliothèque. Tout était très bien, mais c'est en habitant une maison qu'on en comprend mieux les ressources et... les lacunes.

— Vraiment ! Tout me semblait bien, cependant... C'est ici le petit salon, n'est-ce pas ?

— Oui, mais Damien l'a mieux aimé autrement.. Nous l'avons organisé dans la lingerie qui était vraiment trop grande et trop jolie. Voulez-vous monter

dans votre chambre? Je n'ai rien voulu changer à ce que vous y aviez arrangé... J'ôte mon chapeau et je vous reviens, pour que nous bavardions un peu avant le dîner... Je vous servirai de femme de chambre, et votre Yvonne fera, pendant ce temps, connaissance avec les domestiques...

Mme Bégard regarda avec satisfaction la chambre qu'elle-même, en effet, avait disposée trois mois auparavant. Il s'y trouvait des meubles de la Pinnelaye qui lui donnaient une impression de « home ».

Pascale revint presque aussitôt, et sa mère l'enveloppa d'un regard rapide.

— Tu as changé ta coiffure, dit-elle Tu ne me l'avais pas écrit .

Pascale sourit.

— C'était un bien petit événement; je n'ai pas songé à vous en parler.

— J'aimais mieux l'autre.

— Moi aussi, maman; elle était plus simple et plus vite faite. Mais Damien préfère celle-ci...

Ce mot était tout petit, aussi mince que le changement de coiffure; cependant, il heurta quelque chose chez Mme Bégard, et une contradiction s'esquissa devant elle : une différence de goûts entre elle et son gendre ; celui-ci l'emportait dans ses préférences, comme c'était naturel.

— Et ces visites? Elles sont terminées?

— A peu près, heureusement. Je vais enfin jouir de mon mari.

— Damien a beaucoup de parents ici? Vous voyez souvent les Cypriac?

— Nous ne les avons pas rencontrés; Mme de Cypriac quitte son jour avant Pâques.

— Quoi! êtes-vous si peu intimes que vous ne la voyiez pas en dehors de son jour? Je désire cependant que tu fréquentes sa maison, Pascale. Si différentes que soient les idées actuelles de celles d'autrefois, le duc de Cypriac est le chef de votre famille, et leur milieu ne peut qu'être désirable pour une jeune femme.

— A vous dire vrai, maman, Damien trouve ce milieu un peu grave et ennuyeux. Nous serons corrects vis-à-vis des Cypriac; mais eux non plus ne nous recherchent guère. Ils ont beaucoup tardé à nous rendre notre visite, et d'ailleurs, ils ne nous ont pas rencontrés non plus.

— Alors, tu ne connais pas la duchesse?

— Si, je l'ai vue à une réunion d'œuvres, à laquelle m'a envoyée le Père Sériot... Vous vous rappelez le Père Sériot, qui avait prêché un triduum chez nous? Je l'ai retrouvé ici, et Damien m'a permis de m'occuper d'un syndicat d'ouvrières qu'il dirige.

— Et comment est votre cousine ? demanda Mme Bégard, s'intéressant fort peu au Père Sériot et à son syndicat.

— Assez effacée physiquement : maigre, pâle, des cheveux gris, et une manière de s'habiller simple et banale. Mais elle doit être intelligente, et elle est évidemment une très bonne recrue pour les œuvres.

— J'ai l'intention d'aller la voir, Pascale.

— Très bien, j'irai avec vous.

— Ils ont plusieurs enfants, n'est-ce pas ?

— Trois fils officiers, mariés, en garnison en province, une fille religieuse et une autre qui, elle aussi, est dans les œuvres et que je ne connais pas.

— Et les autres parents de Damien ?

— Absents ou remis à une autre série de visites, dit Pascale en souriant.

— Ceci m'étonne... Les liens de famille doivent être conservés, surtout quand cette famille est telle que la vôtre... Tu aurais dû insister près de ton mari.

— Maman, donnez-moi des nouvelles de là-bas, ce cher là-bas ! dit Pascale, changeant de conversation. Parlez-moi de Sidonie et de son bébé...

Quelle joie de reprendre les causeries de jadis, de revenir sur la période écoulée, de redire de vive voix ce que les lettres avaient raconté insuffisamment ! Quelle douceur surtout, pour Pascale, d'entendre les noms familiers, pour la mère de voir sa fille gaie, heureuse et toujours tendre !

Le dîner fut annoncé trop vite à leur gré. Damien se plaignit agréablement d'avoir été laissé seul, déclarant que lui aussi s'intéressait à la Pinnelaye et aux histoires du pays.

Mme Bégard éprouva encore un petit désappointement en constatant qu'on avait changé de place un dressoir chargé de faïences, et elle eut en elle-même un léger blâme pour le luxe du service. Si, chez elle, on se servait habituellement de la vieille argenterie de famille, des plats massifs armoriés, on gardait pour les étrangers certaines recherches dont l'usage quotidien compliquait le service.

Cependant, quoique secrètement froissée de voir que les arrangements pris par elle n'avaient pas été respectés, si pratiques qu'elle les jugeât, elle se montra aimable, et le dîner se passa très bien.

Après avoir pris son café, Damien disparut un instant et revint avec son chapeau à la main et un pardessus sur le bras. Pascale le regarda avec un peu de surprise.

— Je vous laisse à vos épanchements, dit-il en riant, et je vais faire un tour au cercle... A bientôt.

Il serra la main de sa belle-mère, appuya tendre-

ment ses lèvres sur le front de Pascale et sortit d'une allure satisfaite.

Il y eut un léger silence.

— Damien fréquente toujours son cercle? demanda Mme Bégard d'un ton qu'elle voulait rendre dégagé.

— Il y va lire les journaux et voir quelques amis, mais jamais le soir, d'ordinaire. Il a voulu nous laisser un peu seules, répondit Pascale avec une gaieté forcée.

Leur entrain avait disparu.

— Vous êtes fatiguée, maman... Il ne faudrait pas vous croire obligée de veiller...

— Oh! je te tiendrai compagnie. Quelques heures de chemin de fer ne m'éprouvent nullement, tu le sais.

— Alors je vais vous montrer nos photographies d'Italie et puis les jolies choses que nous avons rapportées...

Elle alla chercher des albums et s'anima tout de suite en revoyant les belles épreuves des paysages, des monuments et des tableaux devant lesquels elle avait éprouvé de si vives jouissances.

Puis ce furent les objets rapportés de ce voyage. Ils étaient nombreux... et évidemment très coûteux.

— Mais vous avez fait des folies! s'écria Mme Bégard, suffoquée.

Elle n'était pas artiste et ne trouvait pas dans la beauté de ces objets une excuse suffisante pour la dépense évidemment excessive qu'ils représentaient.

— Damien dit qu'il a payé tout cela des prix extraordinairement avantageux, répliqua Pascale, insouciante. N'est-ce pas que tout est merveilleusement choisi?

— J'ai peur, dit Mme Bégard sans répondre, que ni toi ni Damien ne vous rendiez un compte exact de votre situation. Ces achats représentent, si je ne me trompe, les trois quarts du revenu d'une année!

— Oh! Damien dit qu'il avait une somme destinée à notre voyage, dit Pascale, confiante.

— Une folie, en tout cas! Et votre maison me semble montée sur un pied horriblement coûteux! En admettant que vous nouiez les deux bouts maintenant, que ferez-vous quand vous aurez des charges de famille?

— Maman, je tâcherai d'être très économe. J'ai commencé à tenir mes comptes, comme vous me l'aviez conseillé, et puis, vous voici, vous me conseillerez.

Mme Bégard l'embrassa, un peu radoucie.

— Je ne demande pas mieux; mais je crains que tu n'aies à retenir ton mari qui ne se doute probablement pas de ce que coûte un ménage...

Damien rentra de bonne heure. Il sourit en voyant l'expression heureuse de sa femme et commença à former mille projets pour amuser sa belle-mère.

X

Dès le surlendemain, Mme Bégard exprima le désir d'aller chez la duchesse.

Damien prétexta une affaire et lui offrit l'auto.

Les Cypriac habitaient, rue de Varenne, un vieil hôtel un peu délabré, mais ayant assez grand air, qui leur appartenait de temps immémorial et dont ils louaient le second étage à des amis.

L'herbe pointait entre les pavés de la cour. Un concierge paresseux et solennel, se montrant sur le seuil de sa loge, indiqua un coupé attelé d'un cheval qui stationnait au bas du perron.

— Madame la duchesse va sortir.

Mais, en recevant la carte de Pascale, il pensa qu'on accueillerait ces dames.

Il les précéda dans le vestibule dallé de marbre et les remit aux mains d'un valet de chambre, non moins vieux et non moins solennel, qui les fit entrer dans un salon lambrissé de bois peint en gris et meublé assez bourgeoisement à la mode de 1830.

La duchesse de Cypriac parut presque aussitôt en vêtements de sortie. Elle répondait parfaitement à la description de Pascale et était timide, malgré son âge et sa situation sociale. Sa fille, qui l'accompagnait, avait été jolie et restait très agréable.

Elles protestèrent que rien ne les pressait et se dirent charmées de faire la connaissance de leur jeune cousine et de sa mère, dont M. de Cypriac leur avait vanté la délicieuse hospitalité.

— Madame votre fille est déjà une recrue fort appréciée au Syndicat des Ouvrières, dit Mme de Cypriac qui, concentrée dans ses œuvres, aimait surtout à en parler.

— Elle a été heureuse de vous y rencontrer... Mais je suis sûre qu'elle vous serait infiniment reconnaissante si vous lui faisiez la faveur de la traiter en parente et de l'appeler par son nom...

— Oh! ce sera un très réel plaisir, dit Mme de Cypriac, un peu étonnée.

Elle ramena la conversation sur l'effort immense

tenté de nos jours pour secourir la misère physique et alléger les détresses morales.

— Naturellement, vous avez aussi vos œuvres, en Bretagne ?

— Oh ! à la campagne, excepté le catéchisme, les écoles et l'appui donné à quelques misères extraordinaires, il n'y a guère d'organisations proprement dites. Chacun aide un peu son voisin, on vit étroitement, et nos paysans n'ont recours à la charité que lorsqu'ils perdent une vache, un cheval, un bateau de pêche, ou lorsqu'un incendie leur dévore une grange ou un pan de maison...

— Vos enfants semblent avoir une agréable installation...

— Très élégante, très moderne. Mais combien j'aime mieux la vôtre, Madame ! Les traditions me sont chères, à moi...

— Oui, vous possédez, m'a dit mon mari, un des joyaux de la Bretagne.

— La Pinnelaye est dans ma famille depuis des siècles... J'ai montré à Damien la miniature d'une de vos aïeules ; une Maulgrand avait épousé, en 1716, le comte de Plogartz !

— Vraiment ! Mon mari doit savoir tout cela, il est au courant de nos vieilles chroniques de famille... Vous serait-il agréable, si vous restez quelque temps à Paris, de visiter notre dispensaire ? C'est un tout petit hôpital d'enfants... Oui ? Alors, quel jour ?... Il est situé à Auteuil... Irai-je vous prendre samedi ? Disons à dix heures... Cela vous intéressera...

Pendant ce temps, Pascale parlait de l'Italie avec Geneviève de Cypriac qui, moins absorbée que sa mère, quoique aussi dévouée, s'intéressait aux voyages et aux beaux pays.

Mme Bégard se leva, ne voulant pas empêcher ces dames de sortir.

— Je suis très contente de Mlle de Cypriac, dit vivement Pascale quand elles furent remontées dans l'auto.

— Il faut la voir souvent, répliqua sa mère. Et c'est certainement le milieu que je désire te voir fréquenter.

Pascale secoua la tête et une ombre fugitive passa sur son visage.

— Je crains que ce milieu-là n'ennuie Damien, maman...

Mme Bégard comprit très vite quel milieu amusait son gendre.

Le dîner « de la crémaillère » réunit une douzaine de convives, dont aucun n'obtint sa sympathie. Elle avait demandé si l'on inviterait les Cypriac. Damien s'était mis à rire et avait répondu, avec des pauses :

— Trop vieux... Trop solennels... Trop ennuyeux...

Certes, ce n'était pas le reproche d'être ennuyeux qu'on pouvait faire aux hôtes présentés à Mme Bégard. Trois jeunes ménages et trois jeunes gens très lancés lui apparurent comme l'incarnation d'un monde inconnu, vaguement soupçonné, et en opposition avec tous ses principes et toutes ses habitudes. Les visages peints, les toilettes audacieuses, les manières assez libres, la jetèrent dans une consternation que les histoires gazées, mais un peu risquées des messieurs, transformèrent en un sentiment de révolte. Elle riposta vertement à l'un d'eux et se promit de parler à son gendre. Pascale remplissait avec grâce ses fonctions de maîtresse de maison.

Quand tout le monde fut parti, après un peu de musique très moderne et une partie de baccara un peu chaude, Damien vint gaiement à Mme Bégard.

— Pas province, nos amis, hein! Je crois, ma chère mère, que vous avez été un peu...

— Choquée, interrompit Mme Bégard d'une voix coupante.

Elle essayait cependant de rester très calme.

— Je veux penser qu'à Paris il y a d'autres milieux... Est-ce vraiment celui qui convient à une très jeune femme?...

Pascale leva les yeux sur son mari. Ces yeux très sincères disaient clairement qu'elle pensait comme sa mère.

— Vous me feriez tort, dit vivement Damien, en pensant que je puis faire connaître à Pascale des gens qui ne seraient pas dignes de lui être présentés. Ces jeunes ménages sont parfaitement honnêtes, et s'ils sont très modernes, cela ne les empêche pas d'avoir un fond sérieux. Ils sont amusants, voilà tout. D'ailleurs, Pascale est libre de choisir ses relations. Je lui demande seulement de ne pas m'imposer celles qui sont... *rasoires*, ajouta-t-il avec l'intention malicieuse d'exaspérer sa belle-mère par ce mot d'argot.

— Je recevrai toujours les amis de Damien quand il le désirera, dit Pascale qui, prise entre deux feux, semblait souffrir. Je vous assure, maman, que ces jeunes femmes sont plus sympathiques qu'elles ne vous l'ont semblé à première vue...

— Je les trouve odieuses! dit froidement Mme Bégard. Mais tu dois être fatiguée, Pascale... Le dîner était parfait, très élégant... Mais c'était une pendaison de crémaillère... Bonsoir, Damien...

Et, avec le plus glacial des serrements de main, elle sortit du salon, tandis que Damien murmurait, d'un ton impatienté :

— Trop vieux jeu, votre mère, Pascale! Quand elle

est chez nous, elle pourrait s'abstenir de critiquer les gens que nous recevons !

Mais comme les yeux de Pascale se remplissaient de larmes, il se mit à rire et l'embrassa.

— Allons, ne prenez pas cela au sérieux... Je l'aime beaucoup, votre mère... Elle est très décorative... Et puis, elle a fait de sa fille une perfection !

XI

Trois jours après, il y eut un dîner chez la duchesse de Cypriac. Damien avait d'abord manifesté l'intention de refuser, mais Pascale insista pour qu'il acceptât, et, d'assez mauvaise humeur, il céda.

— Elle ne parle que de ses œuvres, ma chère cousine !

— J'en conviens ; mais c'est un bien léger travers, quand on pense à l'admirable vie qu'elle mène, au dévouement qu'elle prodigue. C'est notre faute, à nous, êtres frivoles, si le bien nous semble ennuyeux !

Et Damien finit par sourire.

Mme Bégard était invitée avec ses enfants. Le cadre lui plaisait, elle s'y sentait chez elle, et Pascale éprouva la même impression dans la grande salle à manger, meublée d'acajou presque noir, devant l'argenterie massive un peu disgracieuse, et surtout en présence des convives, très distingués de manières et d'intelligence, que la duchesse avait soigneusement choisis, en vue surtout d'être agréable à Mme Bégard. Damien fut charmant. Pascale sentit qu'elle plaisait, et cette impression, qui lui était nécessaire pour s'épanouir, la rendit vraiment irrésistible.

Après le dîner, le duc se rapprocha de Mme Bégard et lui exprima la sympathie qu'ils éprouvaient tous pour sa fille.

— Je l'ai observée tout à l'heure, dit-il. Elle m'a intéressé. Elle est évidemment très douce, mais dans cette douceur il y a de l'énergie.

Les sourcils de Mme Bégard se relevèrent en signe d'étonnement.

— Pascale, énergique ? dit-elle. Jusqu'à présent, elle n'a pas eu l'occasion de développer cette qualité... qui eût peut-être été un défaut chez une jeune fille dépendante de sa mère...

— Mais qui peut être une vertu maîtresse dans un ménage. Je ne crois pas me tromper en devinant chez

mon aimable cousine un germe de fermeté et une puissance d'initiative que les circonstances pourraient développer et qui n'empêche pas, comme je le disais, la douceur. Mais comme je m'intéresse à elle, encore une fois, je voudrais lui donner ou lui faire donner le conseil de tenir sa place — toute sa place — à son foyer... Elle peut et elle doit même exercer une influence sur son mari. Ce cher Damien a les dents longues, et je me suis laissé dire qu'il inaugure une manière de vivre très dispendieuse... Or, comme il a déjà croqué deux fortunes...

Le visage de Mme Bégard prit des tons de cendre.

— Deux fortunes ! murmura-t-elle, écrasée.

Le duc eut l'air consterné.

— Ne le saviez-vous pas ? C'était bien connu... Je regrette ce que j'ai dit, en ce cas... Veuillez ne voir dans les paroles qui m'ont échappé que l'intérêt naturel que je porte à un parent et la sympathie que m'inspire votre aimable fille. Je la crois capable d'enrayer les imprudences de son mari.

— Non, je ne savais pas, dit Mme Bégard qui, toujours très pâle, était comme hypnotisée par une révélation tellement inattendue.

Tout avait disparu pour elle : les convives qui causaient gaiement, sa fille qui regardait des vues d'Italie, son gendre qui parlait politique avec un député.

— J'avais cependant pris des renseignements sérieux, reprit-elle, ne pouvant encore revenir de sa cruelle surprise.

— Oh ! les renseignements ! fit le duc, railleur. C'est étonnant comme ils sont favorables quand il s'agit de mariage. On dirait que chacun se fait un cas de conscience de mettre des bâtons dans les roues, le char dût-il être lancé sur la route de l'abîme. Je suppose qu'on est tout à coup saisi du désir charitable de voir finir les folies d'un garçon étourdi, sans souci des risques que peut courir une jeune fille ignorante... Je dois dire, d'ailleurs, que les folies de Damien n'étaient aucunement déshonorantes et qu'il en était l'unique victime : de la prodigalité, du gaspillage, un gaspillage effréné... Mais puisque j'ai malheureusement parlé de ce qu'il aurait mieux valu taire, maintenant je vous exprimerai mon espoir de le voir gérer raisonnablement la troisième et confortable fortune dont il a eu la chance d'hériter, il y a deux ans. Il est honnête et a certainement l'intention d'être un bon mari. Sa femme est délicieuse, et si, comme je l'espère, il nous donne des héritiers du nom — car il n'y en aura jamais trop, — le sentiment de la paternité développera en lui le sens des responsabilités. Mais en attendant, que votre fille veille aux dépenses !

— Merci mille fois de votre conseil, dit Mme Bégard, dont la voix n'avait pas repris ses intonations ordinaires. Il m'est d'autant plus précieux, venant du chef de la famille...

Le duc sourit et fit un geste évasif.

— Oh! comme chef de famille, ma situation est une sinécure! Nous sommes très modernes, Madame, et il n'y a plus de sanctions capables d'appuyer nos avis. Il faudrait des circonstances bien graves pour que je fisse appel à des traditions... qu'on ne respecterait probablement pas... Encore pardon de mes paroles malencontreuses...

— Un mot de plus, je vous prie, puisqu'une circonstance imprévue a établi soudain entre nous quelque chose de plus intime... Vous semblez au courant de la manière de vivre de Damien...

— Par des racontars... Les commérages, pour employer un mot un peu vulgaire, ne manquent pas plus à Paris qu'en province, Madame, et le monde est petit... On se coudoie toujours à la fin. Mais je ne sais rien, je me hâte de vous le dire, qui soit fâcheux... Des tendances, seulement, à un train de vie exagéré.

— Ce cercle où il va?...

— Oh! un cercle évidemment fréquenté par des gens trop riches.

— On y joue?

— Comme dans tous les cercles; mais je n'ai jamais entendu dire que Damien soit ce qui s'appelle un joueur.

— Et le monde qu'il voit?

Le duc sourit.

— Le monde où l'on s'amuse? Il serait évidemment difficile d'imposer à des jeunes la fréquentation habituelle d'un vieux salon comme le nôtre, par exemple. Je déplore la légèreté de certains milieux, quoique la société française soit infiniment meilleure qu'elle-même ne le dit et ne le croit ; mais enfin, Damien est de son temps.

— Ces jeunes femmes sont... dignes de ma fille?

— Elles sont tout au plus étourdies et ont le tort d'aller partout où l'on s'amuse, même chez des gens qui ne sont pas de leur monde et avec lesquels on ne devrait pas frayer.

— Sous le rapport des habitudes, des mœurs?

— Oh! pas seulement cela! Il y a aujourd'hui trop de gens d'affaires et trop d'étrangers se glissant dans notre monde. Mais n'exagérez rien, de grâce, et ne croyez pas, surtout, que votre gendre oublie jamais ce qu'il doit à l'éducation et aux principes de sa femme...

Le duc, vexé contre lui-même, trouvait que cet

entretien désagréable avait assez duré. En outre, il craignait qu'on ne lui demandât d'intervenir, ce qu'il eût absolument refusé.

Il ramena tout doucement son interlocutrice vers les dames, et il admira secrètement la maîtrise avec laquelle elle semblait aussitôt bannir des soucis cruellement éveillés.

« Celle-là est énergique aussi, pensa-t-il, mais pas dans la manière douce... Je n'aurais pas aimé à être son gendre, et je doute que Damien endure ses conseils et sa direction. »

Mme Bégard ne dormit pas cette nuit-là. Elle élabora vingt plans et prépara autant de discours, tout cela pour arriver à exercer le plus promptement possible sur son gendre une influence salutaire.

Mais son bon sens naturel luttait avec la colère qu'elle ressentait d'avoir été trompée. Elle se disait que, si elle reprochait ouvertement à Damien d'avoir dissipé deux fortunes et de vivre de manière à venir promptement à bout de la troisième, il soupçonnerait le duc d'avoir parlé et romprait immédiatement avec lui. Or, c'était ce que redoutait le plus Mme Bégard. Agir par sa fille, c'était plus sûr, plus habile... Mais alors, elle se privait de l'âcre jouissance de montrer à son gendre qu'elle connaissait ses folies et de lui adresser de trop justes reproches?... La prudence prévalut. Non sans regret, elle se décida à éviter l'explication qui eût mis le feu aux poudres et l'eût peut-être brouillée avec Damien. Mais elle n'eut pas le courage de donner à Pascale des avis indirects.

D'abord, elle chercha cependant à la ménager. Mais sa colère contre Damien s'aggrava en entendant Pascale parler de lui.

— Vous avez beaucoup joui de votre dîner d'hier, maman? dit-elle, très gaie, en entrant le lendemain matin dans la chambre de sa mère. Moi aussi... Et cet hypocrite de Damien!... Est-il assez aimable quand il le veut! Aurait-on pu deviner qu'il s'ennuyait à mort? Il parlait d'économie politique avec le député, comme s'il avait professé cette science ingrate, et l'explorateur aurait pu croire qu'il était allé au pôle nord... Sa faculté d'assimilation est inouïe, n'est-il pas vrai?

Elle riait doucement, de sa jolie manière tendre, teintée d'un soupçon de douce moquerie. Cela agaça sa mère qui éclata tout à coup.

— Je regrette que Damien s'ennuie « à mort » dans les milieux intelligents et *honorables!...*

Elle appuya sur ce mot, et Pascale pâlit un peu.

— Oh! maman!... Pouvez-vous supposer que Damien me conduirait jamais dans des milieux qui ne le seraient pas!

— Je n'en sais rien ! Vos amis, assoiffés de plaisirs, fréquentent cependant, à ce qu'on m'a dit, des gens de réputation douteuse,... des banquiers exotiques, à ce que j'ai pu comprendre.

— J'ai confiance en Damien, répéta Pascale, doucement, mais fermement.

— Oh ! c'est très bien d'avoir confiance en son mari ! Mais encore cette confiance ne doit-elle pas être aveugle... sous certains rapports...

Et comme les yeux de Pascale se dilataient tout à coup d'effroi, Mme Bégard ajouta vivement :

— Sous le rapport des dépenses, par exemple... J'ai peur que vous ne marchiez à l'abîme... Et Damien n'en est pas à faire ses preuves de... folie...

Pascale respira longuement et retrouva un pâle sourire.

— Oh ! je sais cela, maman !... Il s'est confessé si franchement ! Il a été, en effet, un peu fou. Mais il était si jeune ! Et puis, tout seul alors... Il m'a raconté qu'une fois il a payé, un prix que je n'ose pas vous dire, une toute petite toile de Rembrandt... qui n'était pas de Rembrandt... Il l'a brûlée dans sa fureur...

Et maintenant Pascale riait franchement

Mme Bégard éprouvait un mélange d'impressions fort curieux : la satisfaction de constater que Damien avait assez de confiance en sa femme pour lui raconter ses prodigalités passées, le mépris pour la sottise de son gendre, le mécontentement de voir disparaître le prétexte de son intervention.

— Mais après qu'il a eu, paraît-il, dévoré deux fortunes, quelle confiance avoir en lui ? Il faut que tu affirmes ton influence et que, tout d'abord, tu comprennes ce que, moi, j'ai vu d'un coup d'œil : votre train dépasse vos ressources.

Pascale devint grave.

— Je ferai de mon mieux, dit-elle d'une voix basse et soudain comme lassée.

— Et surtout — ce n'est pas seulement un conseil, c'est un ordre que je te donne — ne te laisse jamais aller à signer aucun papier sans m'avertir... J'ai eu l'imprudence, lors de la rédaction de ton contrat, de ne pas suffisamment sauvegarder tes intérêts... J'aurais dû rendre ta dot intangible... J'ai craint de blesser ton mari... Ah ! c'était fou de ma part ! Du moins, ne donne aucune signature sans conseil... Sois sage, toi !

Pascale fit un petit signe énigmatique. Elle s'effrayait, maintenant, d'avoir une responsabilité et d'exercer une influence.

Elle resta un instant silencieuse, puis dit d'un ton suppliant :

— Ne parlez pas à Damien, maman!

Mme Bégard eut l'air courroucé.

— Alors, je jouerai un rôle de dupe? Il continuera à se réjouir de m'avoir si bien trompée?

— Il ne vous a pas trompée, maman! Il vous a dit le chiffre de ce qu'il possède. Etait-il obligé de se confesser à vous d'avoir été imprudent, quand il était seul au monde et exploité par des usuriers? Vous preniez des informations...

— Ah! oui, parlons-en, de ces informations-là!

— Maman!... Pour moi! pour notre paix à tous! gardez le silence!

Elle était profondément touchante. Sa mère devinait l'angoisse de ce premier souci, qu'elle-même avait éveillé, et elle eut pitié.

— Pour toi, alors... Mais je veillerai, Pascale, c'est mon devoir!

Pascale l'embrassa, mais des frissons la secouaient.

Dès lors, quelque chose fut changé dans les rapports de Mme Bégard et de son gendre. C'était assez subtil. Une aigreur imperceptible, une pointe de contradiction, une raideur d'attitude de son côté à elle... Et de la part de Damien, une vague défiance, une impression d'être critiqué, surveillé... Il demanda une ou deux fois à Pascale si sa mère devait rester longtemps avec eux.

Et quand Mme Bégard partit, après des adieux assez froids, il montra une gaieté folle, tandis que Pascale se reprochait comme une ingratitude d'éprouver un soulagement.

XII

Jamais plus les relations ne furent les mêmes. Mme Bégard ne pouvait s'empêcher, même dans ses lettres, de faire des allusions et de donner des conseils qui irritaient son gendre. L'été venu, il laissa Pascale partir seule pour la Pinnelaye, tandis qu'il acceptait une croisière sur le yacht d'un ami.

Pascale obtint cependant qu'il vînt la chercher. Ce fut correct, mais très froid. La pauvre Pascale quitta la Pinnelaye avec la même impression de soulagement qu'elle avait eue en voyant partir sa mère. C'était la première fois qu'elle ne s'était pas trouvée heureuse dans sa chère vieille demeure. Mais Mme Bégard n'avait pas l'abnégation de cacher ses sentiments et ses rancunes.

Naturellement violente, elle prétendait être juste et blâmait Damien de parti pris.

Elle ne retourna à Paris qu'à l'époque où Pascale allait être mère. Ce fut un fils qui naquit la veille de Noël. Il était très frêle, peut-être parce que sa mère avait secrètement souffert, et les docteurs ne permirent pas à Pascale de le nourrir. Cet événement amena d'abord une trêve. La joie de Damien, ses attentions tendres pour sa femme détendirent Mme Bégard. Elle-même se fondait dans la joie d'avoir un petit-fils. Mais bientôt les difficultés reparurent. Elle prétendait soigner sa fille et diriger les soins donnés à l'enfant. Ses notions d'hygiène étaient différentes des méthodes de la garde. Il y eut des conflits, la garde menaça de partir, Damien lui donna raison, et sa belle-mère, froissée, furieuse, abrégea son séjour.

Après cela, Pascale essaya, par ses lettres tendres et fréquentes, de combler l'abîme qui se creusait rapidement entre ses chères affections. Elle souffrait de sentir sa mère malheureuse, elle suppliait son mari d'être conciliant.

Et d'autres inquiétudes la tourmentaient : d'abord, l'enfant resta quelque temps souffreteux, puis elle ne réussissait pas à enrayer les dépenses croissantes de la maison. Ses économies personnelles fâchaient son mari. Et, un jour, elle découvrit qu'il avait commencé à remédier, par des spéculations hardies, d'abord heureuses, à l'insuffisance de leurs revenus.

Elle souffrait donc maintenant dans ses sollicitudes de femme et de mère. Elle était bien obligée de constater l'incurable légèreté de son mari, légèreté que ne compensait plus l'ardente passion des premiers mois de leur mariage. Damien s'était accoutumé à disperser sa vie. Une affection vraie avait pu l'absorber pendant quelque temps, mais ce temps était passé. L'intimité d'un foyer ne pouvait le garder. Il avait certes pour le bébé une vive affection, mais sans que son cœur en fût vraiment occupé. Il aimait toujours sa femme, mais il ne pouvait vivre dans les étroites limites d'un ménage, et Pascale était obligée de reconnaître qu'entre eux la mesure n'était pas égale : elle se donnait toute et ne recevait guère.

Sa déception, douloureuse et profonde, ne fut pas violente : rien n'était violent en elle, et elle était tellement accoutumée à s'oublier qu'elle souffrait surtout pour Damien. Elle regrettait, en effet, de ne point lui voir la beauté, l'élévation morales dont elle avait d'abord eu l'illusion. Son idéal d'intimité, de perfectionnement mutuel dans un devoir heureux, était détruit. Cependant, son amour fidèle n'était pas atteint. Elle l'aimait toujours, même diminué, parce qu'il était dans sa nature, à elle, d'aimer sans retour,

de ne jamais retirer ce qu'elle avait donné... Elle gardait pour lui des trésors d'indulgence. Parfois elle cherchait à entrevoir au-delà des années, après la jeunesse, une période de calme où elle redeviendrait la joie de son cœur blasé. Et en attendant, prête à tous les devoirs, elle luttait sans relâche pour conserver le patrimoine de son fils.

Cependant, dans cette lutte extérieure et cette crise intime, elle perdait quelque chose de sa santé et de sa beauté.

Quand sa mère, l'été suivant, la vit arriver avec l'enfant, elle fut effrayée de la trouver amincie, pâle, avec un cerne autour des yeux.

— Qu'a-t-il fait de toi, ton mari, pour que tu m'arrives si changée ! s'écria-t-elle, sa douleur s'épanchant en colère, comme c'était, hélas ! son habitude.

— Maman, dit Pascale avec fermeté, convenons, je vous en prie, que vous ne me direz rien de mon mari qui me peine ou me froisse... Il me soigne, il m'aime... C'est ce cher petit qui a pris ma santé... Je ne me suis pas tout à fait remise ; il faudra du temps, vous savez... Et le bon air d'ici me sera salutaire si je trouve le calme dont j'ai besoin...

Mme Bégard regarda sa fille avec un mélange de stupeur et d'irritation. Mais elle ne put s'empêcher de trouver que Pascale avait raison et que, même au point de vue physique, il fallait éviter les occasions de trouble et de discussions.

Elle eut du moins la joie de voir bien à elle le petit enfant. Pascale le lui laissa pouponner et diriger à sa guise. Pour elle, elle jouit autant que cela lui était désormais possible de la paix et de la beauté de la Pinnelaye. Elle n'était pas très gaie, mais très sereine. Elle eût préféré ne pas quitter son mari, mais le docteur lui avait impérieusement ordonné l'air natal, et le bébé aussi avait besoin de la campagne et des effluves marins. Alors elle acceptait en paix ce genre de devoir, tandis que Damien allait faire une saison d'eaux qui était un prétexte pour s'amuser.

Elle voyait souvent son amie Sidonie. Elles parlaient de leurs enfants, et le petit Robert de Kerlimon trottait d'un air protecteur autour du moïse où dormait le bébé.

Mme de Kerlimon n'était pas une psychologue, mais elle possédait une certaine finesse, et quelque chose la déçut dans l'attitude cependant souriante de Pascale.

— Elle n'est pas malheureuse, dit-elle à son mari, elle aime M. de Maulgrand, et il écrit souvent, bien que... si tu m'écrivais des lettres si courtes, je te gronderais... Mais Mme Bégard ne parle pas de son gendre ou prononce son nom avec aigreur...

— Bah ! belle-mère et gendre ne s'entendent pas toujours. A vrai dire, je n'aurais pas aimé tomber sous l'autorité que Mme Bégard prétend exercer sur tous les siens.

Sidonie promena un regard satisfait sur son grand vieux salon aux noires solives et aux meubles antiques et défraîchis.

— Eh bien ! dit-elle énergiquement, j'aime mieux être l'obscure châtelaine de Pontarlez que la marquise de Maulgrand !

Son mari se mit à rire et se dérangea pour venir l'embrasser.

XIII

Pascale relit une lettre de Damien, datée de Paris et plus longue qu'à l'ordinaire.

« Ne vous inquiétez pas de voir ma saison abrégée, chère Pascale. Je crois que la nouvelle que j'ai à vous annoncer vous sera agréable... Vous me reprochez souvent — oh ! tout doucement, car même vos gronderies participent du charme de votre personne ! — Donc, vous me reprochez d'être un prodigue... Vous m'avez aussi insinué parfois, car vous voyez de loin, que l'existence oisive que je mène n'est pas d'un très heureux exemple pour notre héritier. Eh bien ! chère petite femme, je viens vous dire, d'abord que nos ressources vont s'accroître et que vous n'aurez plus à faire, pour boucler votre budget, ces sacrifices dont je vous étais reconnaissant, bien qu'un peu agacé ; puis que cette augmentation de revenus va comporter une occupation...

« Oh ! ne vous méprenez pas ! Je ne vais pas devenir un rond-de-cuir ! Je garderai toute la liberté nécessaire pour vous consacrer beaucoup de temps, pour vous emmener au soleil l'hiver, dans les montagnes l'été... Voici ce dont il s'agit :

« J'ai rencontré l'autre jour le baron Falkauër, que nous avions vu, ou qui nous avait vus, au bal costumé des Lévy-Braün. Il commence à faire parler de lui, ayant monté deux ou trois affaires très heureuses. Cette fois, il revient de l'Amérique du Sud, où il avait d'abord envoyé des ingénieurs pour étudier une affaire de mines d'or. Les rapports étaient si favorables qu'il a voulu voir par lui-même s'ils n'étaient pas exagérés. Je ne vous ennuierai pas de

détails pour lesquels votre jolie tête n'est point faite. Qu'il vous suffise de savoir que le Falkhauër met l'affaire en actions et m'offre de faire partie du conseil d'administration. Les administrateurs participent à la gestion de l'affaire et touchent des jetons de présence fort respectables. Une ou deux fois par semaine, votre mari ira gravement s'asseoir dans un bureau à l'aspect cossu et sévère, pour entendre des rapports et donner des signatures. Si tout marche bien, je verrai s'il n'y a pas là un placement avantageux de fonds qui me rapportent peu.

« Le conseil d'administration ne comprend que des noms très « chic ». En compagnie des banquiers sérieux, des députés et des gentilshommes qui le composent, on peut, sans déchoir, s'associer à une affaire financière.

« Je vais être, au début, trop absorbé pour aller faire à votre mère ma petite visite annuelle. J'ai hâte de vous revoir, chère aimée, ainsi que mon fils. Cependant, prenez le temps nécessaire pour vous remettre tout à fait et me revenir tous deux dans un épanouissement de santé...

« *P.-S.* — Inutile de parler à votre mère de cette affaire avant qu'elle soit lancée et que le succès, certainement prochain, ait justifié ma décision. »

Une sourde inquiétude envahit Pascale... Elle ressent une défiance instinctive à l'égard des financiers aux noms étrangers, aux titres exotiques, dont le contact a souvent entraîné Damien à des dépenses folles. Elle les soupçonne d'avoir conseillé certaines spéculations dans lesquelles son mari a perdu de l'argent. Et elle n'a pas confiance dans le sens pratique de Damien.

Elle enfouit bien vite la lettre dans sa poche et se décide à se rendre dans la ville voisine, sous prétexte d'y faire des emplettes, et envoie un télégramme.

« Aimerais avoir avis sûrs, celui du duc. Personnage peu sympathique. Entourez-vous renseignements. »

Elle termine par un mot affectueux, puis, ayant expédié ce télégramme, s'en va faire un achat insignifiant qui expliquera son petit voyage.

Le surlendemain, elle reçut la réponse de Damien.

« Chère petite folle, comment pouvez-vous croire que j'aliénerais même une parcelle de ma liberté, si l'affaire dont je vous ai parlé n'offrait une absolue sécurité ! Je suis sûr, vous dis-je, de l'entreprise et

de celui qui la dirige. Il ne fait pas de bluff, lui ! J'ai dîné chez lui, hier : un intérieur presque bourgeois, une femme presque pot-au-feu, une troupe d'enfants blonds et joufflus. C'est fait pour donner confiance.

« Demander l'avis de mon respectable et encroûté parent ! A quoi pensez-vous ! Je suis d'âge à agir par moi-même et n'ai nullement besoin de conseils surannés. Mon cousin Philippe doit s'imaginer qu'on déroge en s'occupant d'affaires ; il est tout à fait moyenâgeux... Cependant, beaucoup de ses amis pensent comme moi.

« Soyez donc tranquille et réjouissez-vous que j'aie signé cet heureux engagement. Songez-y donc ! les actions sont destinées à monter rapidement ! Les mines s'étendent dans un sous-sol facile à exploiter. Et l'on croit avoir découvert, à l'extrémité de la concession, un gisement diamantifère... Seulement Falkhauër n'en veut pas encore parler, parce qu'il n'est pas sûr de son importance. Oh ! c'est un honnête homme !

« Je vous envoie le prospectus sur lequel figure mon nom. Vous verrez que j'y suis en bonne compagnie. »

Pascale déplia le papier.

... Une société, au capital de cinq millions, fondée pour l'exploitation d'une mine d'or au... dans l'Amérique du Sud...

Elle ne connaissait pas les noms, sauf celui d'un camarade de collège de son mari qui n'avait d'ailleurs, lui non plus, aucune notoriété financière.

Son impression, son instinct, ce fut la peur.

Pourquoi était-on venu faire appel à Damien ? Il n'avait aucune compétence spéciale... C'était son nom qu'on voulait... comme appât, son nom qu'on payait...

Elle avait assez vécu à Paris pour savoir que nombre d'entreprises éclosent périodiquement sous le patronage inconscient de noms honorables et de titres plus ou moins authentiques pour s'abîmer dans l'insuccès. Elle avait entendu dire que l'exploitation des mines d'or était un des appâts les plus tentants, mais que, pour nombre de gens sérieux, ce seul mot éveillait la défiance et que c'étaient là des affaires devant être minutieusement étudiées. Et Damien avait déjà donné sa signature, s'était livré à cet inconnu au nom germanique et à l'intérieur bourgeois, autre appât, peut-être, pour ceux qui se méfient du luxe trop apparent et du bluff !

L'idée ne lui vint pas, cependant, que cette signature pût comporter des engagements dangereux. Elle éprouvait seulement de la répugnance à cette espèce de trafic d'un nom, d'un grand nom ; puis aussi, connaissant l'attrait de Damien pour les spéculations,

elle craignit qu'il ne plaçât des capitaux dans une entreprise plus ou moins sûre.

Mais il était trop tard, tout était conclu! Et elle devait dissimuler à sa mère cette nouvelle imprudence et feindre la tranquillité, quand son inquiétude grandissait d'instant en instant!

Maintenant elle se reprochait d'avoir quitté son mari. Sa conscience, délicate jusqu'au scrupule, se tourmentait de ce qu'elle appelait un abandon. Et cependant, sa santé était compromise; le docteur avait déclaré que l'atmosphère enfiévrée d'une ville d'eaux ne la remettrait pas, qu'il lui fallait cet air natal qui n'est pas une chose vaine, qui a des harmonies mystérieuses avec un tempérament fatigué. En tout cas, eût-elle renoncé à aller à la Pinnelaye, Damien n'eût pas accepté la villégiature solitaire qui lui était ordonnée, à elle. Et enfin, eût-elle pu empêcher ce qui maintenant était sans remède? Elle savait, par une pénible expérience, que son mari agissait par impulsion, par entraînement, et lui faisait ordinairement part des faits accomplis. Qu'avait-elle obtenu depuis son mariage, après tout? Rien de ce qu'elle avait tenté...

Cependant, elle éprouvait une hâte douloureuse de le revoir, de le questionner, un espoir de trouver les choses, vues de près, moins inquiétantes qu'elles ne lui apparaissaient à distance. Et partir avant le temps fixé, ce n'était pas seulement abréger sa cure, c'était fâcher sa mère et l'exciter encore contre Damien... Elle passa deux jours dans de cruelles alternatives qui furent tout à coup résolues par une lettre de son mari : il retournait à Aix et lui promettait de venir, sa saison finie, la chercher en Bretagne.

Alors, elle s'efforça d'être calme, de ne pas trop penser ou d'envisager les choses sous leurs meilleurs côtés. Après tout, ce baron très avisé était soucieux de ses propres intérêts... Il existait encore de l'or sous la croûte terrestre... L'affaire pouvait réussir, et un intérêt, un travail, ou même une apparence de travail, étaient salutaires pour Damien...

Il arriva à la Pinnelaye en septembre, très disposé à être aimable. Il témoigna une joie sincère de revoir sa femme et montra au bébé une tendresse qui adoucit Mme Bégard. Elle-même fut cordiale et s'efforça de l'amuser. Ni lui ni Pascale ne parlèrent d'ailleurs des mines d'or, et les lancements d'affaires ne parvenant guère au fond de la campagne elle ignora pour le moment la décision de son gendre.

XIV

Pascale reprend sa vie parisienne, encore plus mouvementée qu'auparavant, parce que les nouveaux intérêts de Damien l'ont fait entrer dans un monde nouveau aussi.

Elle a dû nouer des relations, sinon intimes, du moins fréquentes, avec la baronne Falkhauër qui a de beaux enfants blonds, roses, lourds comme elle, dont elle s'occupe presque autant que de son ménage. Les dîners, chez elle, ont une saveur exotique dont Damien se moque agréablement sans qu'elle s'en aperçoive, et elle insiste régulièrement pour donner à Pascale les recettes des mets qui « plaisent tant à son mari ».

Pascale est secrètement offusquée par les nouvelles connaissances de Damien. Elle ne peut s'empêcher de lui dire à quel point elle constate chez eux des allures de parvenus, combien cette préoccupation unique de gagner de l'argent lui semble désagréable...

Mais il rit de ses doléances.

— Croyez-vous qu'ils me plaisent? Mais je me sers d'eux... Lorret m'a fait gagner avant-hier vingt mille francs. Quand nous serons très riches, je tâcherai de devenir un mari idéal et de vivre dans le bleu où vous planez... Ou bien je me rangerai sous la bannière de mon noble cousin, et je tâcherai de décrocher un siège de député, pour vous faire plaisir.

Très riche? Il maniait beaucoup d'argent. Tantôt il était fiévreux, inégal, tantôt d'une folle gaieté. En tout cas, les dividendes de la Société Aurifère étaient très beaux, et en outre, il jouait à la Bourse avec ce tranquille et brave père de famille, le baron Falkhauër.

Pascale ne savait que ce qu'il voulait bien lui dire et se sentait de plus en plus impuissante à enrayer ses imprudences et ses folies, s'il en faisait.

Leurs relations avec les Cypriac étaient de plus en plus rares. Elles cessèrent à la suite de représentations très vives faites par le duc au sujet de la Société Aurifère, du peu de surface qu'offrait le conseil d'administration et de la réputation douteuse du baron. Damien, qui avait en celui-ci une confiance absolue et qui, d'ailleurs, touchait de gros dividendes, s'emporta et s'écria qu'il ne supporterait aucune ingérence dans ses affaires.

Il se brouilla également avec sa belle-mère. Mme Bégard avait trouvé mauvais qu'on ne l'eût pas consultée sur la part prise par Damien dans cette affaire, dont on ne lui avait parlé qu'après les décisions prises. Elle se montra, comme à l'ordinaire, absolue et violente, et Damien déclara à sa femme qu'elle verrait sa mère autant qu'elle le voudrait, mais que lui ne franchirait plus le seuil de la Pinnelaye.

Depuis le jour de la rupture, Mme Bégard refusa également d'entrer chez son gendre et descendit dans une pension de famille lors de ses voyages à Paris. Ce fut, pour Pascale, un profond chagrin. Sa mère lui adressait de durs reproches sur sa faiblesse et lui parlait de son mari avec une amertume et une rancune qui déchiraient son cœur. Si profonde que demeurât son affection pour Mme Bégard, leurs revoirs devenaient un supplice.

La seule douceur de sa vie était son petit Benoît. Tout en se vouant à ce devoir, souvent pénible et absorbant, d'accompagner Damien, de ne pas le livrer entièrement à des influences dont elle se défiait, elle trouvait le temps de s'occuper du cher bébé, et près de lui elle oubliait ses soucis et ses craintes. Il restait frêle, mais il était gai et facile et avait une passion pour elle. Damien aimait aussi son fils, à sa manière légère et un peu égoïste, et consentait à l'emmener lorsque Pascale et lui allaient aux eaux ou dans le Midi. Ces voyages étaient la note heureuse de la vie de Pascale. Bien que son mari ne les comprît pas comme elle et y cherchât surtout les distractions mondaines dont il ne pouvait se passer, elle l'avait cependant plus à elle; il s'occupait d'elle davantage, il redevenait plus pareil à ce qu'il avait été dans les premiers temps de leur mariage, et avec l'heureuse élasticité de sa nature, elle jouissait encore du peu qu'elle trouvait en lui.

Cela dura un peu plus de deux ans.

Pendant ce temps, Damien toucha des sommes assez considérables, et, sans le dire à sa femme, plaça dans la Société les capitaux qui lui restaient.

Jamais, naturellement, il ne s'était astreint aux prétendues occupations dont il avait parlé avec tant d'emphase. Il donnait des signatures en toute confiance, avec un parfait aveuglement, et se contentait de toucher ses dividendes.

Il s'était vite lassé de l'intérieur bourgeois du baron; il gardait avec lui quelques relations en dehors de ses affaires, mais trouvait des excuses pour refuser ses dîners; en revanche, il tenait à ce que Pascale allât de temps en temps voir la baronne qui offrait, le mercredi, du café au lait à une bande d'Allemandes

et s'entourait de ses enfants avec un orgueil qui pouvait bien avoir un côté pratique et être une manière de réclame. Fritz, Léopol, Karl, Mina, Elsa, Gretchen et Adela se tenaient ce jour-là dans le salon, très parés, très blonds, très joufflus, très sages, dans la contemplation de livres d'images et l'attente du café au lait. Et les compliments pleuvaient : c'étaient des amours d'enfants, une mère modèle, une famille patriarcale !...

Un beau jour de juin, Pascale, sur l'invitation expresse de son mari, se rendit chez la baronne. Ces relations continuaient à lui être antipathiques. Le milieu lui déplaisait et l'attitude maternelle de Mme Falkhauër lui semblait fausse.

Ce jour-là, les deux salons étaient remplis de fleurs, dont le parfum faisait presque mal à la tête. La baronne laissait admirer une émeraude splendide, offerte la veille par son mari à l'occasion du précieux anniversaire de leur mariage... Les enfants étaient au complet, les garçons en serge blanche, les filles en mousseline brodée et rubans roses. Le lunch était superbe : café exquis, crème merveilleuse, gâteaux lourds pour les uns, petits fours délicats pour les autres. La baronne parla de ses projets : son mari était en pourparlers pour l'achat d'un château en Seine-et-Oise. Elle invita d'avance Pascale à venir la voir et lui reprocha aimablement de ne jamais lui amener le petit Benoît. Mina aimait tant à s'occuper des bébés !

A dîner, Pascale raconta sa visite à son mari ; il lui en fit dire les détails et, selon son habitude, tourna en ridicule cette excellente baronne.

Le lendemain, à déjeuner, il parla d'elle encore.

— Je viens de la rue de la Paix... Vous n'aurez pas de prétextes à chercher pour éviter la villégiature en Seine-et-Oise, dit-il gaiement. Falkhauër venait de recevoir de mauvaises nouvelles de son beau-père qui semble perdu. Sa femme part ce soir pour Francfort, et comme cette grosse maman poule ne se sépare jamais de ses poussins, toute la couvée l'accompagne.

Deux jours après, Pascale, qui était bonne, demanda à son mari si le père de Mme Falkhauër allait mieux.

— Non, il est très mal, et Falkhauër est parti à son tour, me chargeant d'un fardeau que je n'aime guère. Nous avons, heureusement, des employés merveilleux, et je n'aurai qu'à signer les yeux fermés.

— Les yeux fermés ! répéta Pascale, un peu saisie. J'aime à penser que vous ne donnez pas de signatures sans savoir pourquoi !

Son mari se mit à rire.

— Ma foi, si ! Je n'y entends rien, vous savez ! A nos réunions, je fais « celui qui comprend », mais

leur jargon financier reste un mystère pour moi. Il me suffit, après tout, d'avoir affaire à un honnête homme et de constater le succès de l'affaire par l'argent qu'elle rapporte.

— J'ai peur que vous ne soyez imprudent, dit Pascale, inquiète.

— Pas du tout, puisque cela donne plus que je n'avais espéré...

Le lendemain était un dimanche.

Le lundi matin, Damien demanda à sa femme si elle n'avait pas de courses à faire du côté de la rue de la Paix, pendant qu'il entrerait un instant « à la boîte ».

Oui, Pascale avait justement un petit achat à faire dans ce quartier... Elle était toujours prête à accompagner son mari; elle ne s'était jamais blasée sur le plaisir, maintenant assez rare, de sortir avec lui.

Dix minutes après, ils s'arrêtaient devant l'immeuble dont la Société Aurifère occupait le premier étage.

Damien serra la main de sa femme et sauta à terre.

— Dans une heure, n'est-ce pas? Pas avant, parce qu'ils vont me rendre compte d'un tas de choses...

— Ne signez rien sans lire, je vous en prie, lui glissa-t-elle à l'oreille.

Car elle était hantée par son aveu de l'avant-veille.

Mais il rit sans répondre et disparut sous la porte cochère.

Pascale fit, dans les environs, un achat insignifiant, puis se fit conduire à la Madeleine. De plus en plus, les églises étaient pour elle un lieu de refuge. Puis elle remonta dans l'auto et retourna rue de la Paix.

Elle attendit quelque temps. Damien parut enfin, rouge et agité.

— Falkhauër est parti avant-hier soir comme un insensé, dit-il, se jetant brusquement dans la voiture. Il n'est pas permis d'aimer son beau-père au point d'en perdre la tête! Il a emporté la clef d'un de nos coffres qui contient non seulement des papiers indispensables et des titres représentant une partie de notre capital, mais encore une réserve d'or et de billets importants. On a été obligé d'ajourner les paiements : c'est tout à fait ennuyeux... On a télégraphié à l'adresse qu'il a donnée, mais on n'aura pas de réponse avant cet après-midi... Si encore j'étais au courant! J'ai téléphoné à deux des administrateurs qui sont, eux, des techniciens, mais ils étaient sortis... Tous les guignons!

Il avait l'air tellement bouleversé que sa femme prit peur.

— Mais un retard dans vos opérations de banque, et même dans vos paiements, ne peut pas être très

important, n'est-ce pas, puisqu'on peut en dire la cause ?

— Est-ce que j'en sais rien ! J'étais entré là dedans avec l'intention d'étudier l'affaire, et cet animal-là faisait tout par lui-même. Après tout, je m'en arrangeais... Mais quand on a assumé une telle besogne et une telle responsabilité, on reste à son poste ! Son beau-père peut bien guérir ou mourir sans lui !...

— Oh ! Damien !... dit doucement Pascale qui pensa à sa mère.

Il ne prononça plus un mot pendant le reste du trajet.

Le déjeuner fut servi aussitôt leur retour. Damien ne mangea pas et but seulement deux tasses de café.

— Mon chéri, est-ce que vous n'exagérez pas un peu ce petit ennui ? dit Pascale. Ne peut-on ouvrir cette caisse ?

Le front de Damien s'éclaircit brusquement.

— Naturellement, je suis idiot ! Je ne suis pas fait pour ces affaires-là !

— Eh bien ! dit Pascale avec la même douceur, il faudra vous retirer... La tranquillité vaut bien une petite diminution de revenus !

— Oui, vous avez raison... Mais en attendant... Et le caissier a une figure tellement longue !

Il prit son chapeau et embrassa sa femme.

— N'avons-nous pas de coupons de chemin de fer à toucher ? dit-elle, hésitant un peu. Vous m'aviez dit que vous vous en occuperiez... J'aurais vraiment besoin de quelque argent.

— Très bien, je vais les toucher...

Il entra dans la bibliothèque, prit les titres de sa femme et détacha les coupons, qu'il mit dans son portefeuille.

— Il n'y a là que peu d'argent, et cela va me retarder, murmura-t-il avec un peu d'humeur.

Il partait, lorsque, changeant brusquement de physionomie, il revint sur ses pas et la regarda avec des yeux fous.

— Si... si cet homme était parti pour de bon... avec la caisse ?... dit-il d'une voix altérée.

Elle poussa un cri et, saisie de vertige, s'accrocha à son bras.

— Non !... Oh ! Damien ! vous aviez confiance... ce matin encore !... Vous n'avez rien vu... rien vu de suspect ?

— Naturellement, non ! Mais ils ont tous là-bas des airs si étranges ! Non ! non, je ne crains rien ! Je suis ignare, c'est vrai, mais les autres administrateurs auraient vu, deviné... Ils sont honnêtes, du moins ceux que je connais : Maupas, Sauran, Genellière..

Laissez-moi partir, chérie... Je reviendrai calmé, tantôt, riant de ma folie...

Et il sortit précipitamment, la laissant anéantie.

Elle n'avait eu ni le temps, ni la présence d'esprit de lui demander si, en sa qualité de membre du conseil d'administration, il avait une responsabilité morale et pécuniaire. Maintenant, il lui semblait voir passer devant ses yeux des lueurs fulgurantes... Elle entrevoyait un abîme,... abîme de ruine, de honte, peut-être... Mais elle avait appris à maîtriser son imagination et ses impressions, et elle réussit, cette fois encore, à se dominer.

Pourquoi grossir un incident qui n'avait peut-être pas de portée? Elle se rappela l'intérieur confortable, mais simple de la baronne, sa placidité, les projets qu'elle énonçait, l'émeraude offerte la veille par son mari... On recevrait, sans tarder, un télégramme, et cette panique sans fondement serait oubliée. Mais c'était une leçon : Damien n'avait ni la capacité spéciale d'un homme d'affaires, ni la persévérance nécessaire pour s'éclairer... Il avait eu peur... Tant mieux, il ne signerait plus sans lire, et il avait parlé lui-même de se retirer de la Société.

Elle avait fait demander son fils, et elle avait repris assez de sang-froid pour jouer avec lui, lorsque le valet de chambre, qui était nouveau dans la maison, frappa à sa porte.

— C'est une dame qui ne veut pas monter et qui m'a chargé de remettre sa carte à Madame la marquise...

C'était la carte de Mme Bégard qui y avait crayonné ces mots :

« Es-tu seule? J'arrive inopinément et suis descendue à ma pension ordinaire. »

Pascale descendit précipitamment. Sa mère se tenait debout.

Elle serra sa fille dans ses bras, puis recula pour la regarder :

— Tu sembles horriblement souffrante, dit-elle, inquiète. Est-ce encore une de tes névralgies? Pourquoi n'es-tu pas couchée? Le repos seul peut te soulager.

— Je me reposais... Quelle surprise, maman! Et cependant, j'aime mieux savoir d'avance, pour jouir de l'attente... Voulez-vous monter?

— Non, tu sais que je me suis promis de ne pas entrer chez ton mari. Il a fallu que je fusse inquiète pour venir jusqu'ici... Ton fils est là?...

— Voulez-vous l'emmener jusqu'au dîner? dit Pascale tout à coup, pensant ainsi occuper sa mère.

— J'en serai ravie... J'ai là une voiture. Je l'emmè-

nerai faire des courses, puis chez moi. Quand il m'aura reconnue et sera habitué à moi, je me dispenserai de la présence de cette Anglaise...

Pascale sonna et donna rapidement un ordre.

Oh! pourquoi ne pouvait-elle jouir de sa mère! Pourquoi son arrivée lui semblait-elle un poids insupportable, ajouté à son fardeau! Pourquoi Mme Bégard n'était-elle pas une femme tendre, indulgente, mesurée, à qui l'on pût confier des inquiétudes et des peines, sans craindre un déchaînement de colère et d'injures contre un être cher!

Dix minutes après, ayant recommandé à sa fille de se mettre au lit, Mme Bégard emmena triomphalement le bébé qui la reconnaissait et était enchanté de sortir.

Pascale respira.

Elle alla au téléphone; on tarda un peu à lui donner la communication.

— Allo! Qui est là?

— C'est Mme de Maulgrand qui désire parler à son mari.

— Il n'est pas ici.

— Savez-vous si l'on a un télégramme du baron Falkhauer et... des nouvelles de son beau-père? demanda Pascale, ne sachant à qui elle parlait.

— Non, pas de télégramme.

Le valet de chambre parut de nouveau.

— C'est M. le duc de Cypriac qui demande Madame la marquise.

Pascale sentit une sueur froide à ses tempes. Elle mouilla rapidement son front avec de l'eau de Cologne et descendit dans le petit salon que sa mère venait de quitter.

Le duc était rouge, visiblement énervé. Il ne prit pas même la main que Pascale lui tendait machinalement.

— Votre mari n'est pas là?

Elle fit un signe négatif, sans pouvoir parler : le ton brusque de son parent lui semblait tout à coup menaçant.

— Alors, il est déjà parti?...

Il y avait dans ce mot une colère à peine contenue.

— Parti?... répéta Pascale, comme dans un cauchemar... Je l'attends d'une minute à l'autre...

Le duc essayait évidemment de se maîtriser. Il regarda Pascale en face, d'un œil sévère, pénétrant, puis quelque chose se détendit en lui, et il reprit avec plus de douceur :

— Je vois que je vous étonne, que je vous inquiète... Ne savez-vous donc rien?

— Quoi? Qu'y a-t-il? s'écria Pascale, le sang montant à son pâle visage. Damien semblait tourmenté ce matin, c'est vrai, mais...

— Ce matin? interrompit le duc. Ce matin seulement? Alors que, si ce qu'on m'a dit est réel, ce gredin de Falkhauër est en fuite depuis samedi?

Pascale laissa échapper un cri d'angoisse, mais aussitôt, par un effort surhumain, elle se ressaisit et posa sa main, qui tremblait, sur le poignet du duc.

— Damien ne savait rien, je vous l'affirme! dit-elle d'une voix entrecoupée.

Pauvre Pascale! Son premier instinct, en cette épouvantable débâcle, était de se jeter au-devant de son mari pour le défendre.

— Ni vous surtout, pauvre petite! dit le duc avec pitié. Pardonnez-moi de vous avoir appris une si horrible chose; mais il faut aviser sans retard, et l'heure, hélas! n'est pas aux ménagements, même les plus légitimes... Damien ne savait rien, dites-vous? Est-ce vraisemblable? Il allait cependant au siège de cette société et donnait des signatures... Des signatures! Le nom de Cypriac fourvoyé dans ces infamies!...

— Damien est un honnête homme! s'écria Pascale avec une énergie soudaine. Il ne connaissait rien à ces affaires, et il a eu, je le reconnais, il l'avouait lui-même, le tort de ne pas les étudier... ou d'y être entré... Mais, encore une fois, il ne savait rien de ces maniements d'argent...

— Il y a des cas où, comme disent les Anglais, l'argent est l'honneur de l'homme, dit le duc. Perdre l'argent... des autres, c'est très souvent perdre son honneur... Oh! dès le début, j'avais eu peur! Voir notre nom sur ces prospectus, notre nom, garantie pour des imbéciles, appât pour les naïfs! Et la banqueroute est venue, y jetant la boue!

— Une banqueroute! répéta Pascale.

Et essayant de douter :

— Comment le savez-vous? Damien attendait, ce matin même, un télégramme du directeur...

— L'imbécile! rugit le duc. Comment je sais ce qui se passe? Mais par mon banquier... La nouvelle a couru à la Bourse avant midi... Elle n'a étonné personne, d'ailleurs... On s'en doutait depuis six mois, et j'avais averti Damien qu'il avait affaire à un homme véreux.

— Il croyait en lui! dit Pascale, se tordant les mains dans un geste désespéré.

— C'est son crime! On se défie quand un homme comme moi, le chef de la famille (et il ricana en prononçant ce mot avec emphase) vient prendre la responsabilité d'un avis aussi grave... Mais il s'aveuglait volontairement, content de toucher des dividendes pris sur le capital... jusqu'à concurrence de la somme que son honnête homme a emportée... Le Parquet

est prévenu... Demain il y aura une descente de justice au siège de la Société...

— Et Damien? demanda Pascale, dont la voix était maintenant faible comme un souffle, car il lui semblait qu'elle allait mourir.

— Damien et les autres membres du conseil d'administration sont responsables, dit durement le duc, comme signataires de pièces probablement défectueuses... Mon cousin, Madame, le marquis de Maulgrand-Cypriac, est tout simplement menacé de la prison, la seule circonstance atténuante consistant dans la constatation de sa parfaite imbécilité!

Les paupières de Pascale battirent, la chambre sembla tourner autour d'elle, et elle glissa doucement sur le bras de son fauteuil, évanouie.

La colère du duc tomba brusquement.

— Je suis une brute! s'écria-t-il. Et que faire? Appeler? Déchaîner les bavardages de l'office? Il sera toujours trop tôt!

Il releva la jeune femme, lui frappa dans les mains, ouvrit la fenêtre, et, à son infini soulagement, il l'entendit longuement respirer.

— Pascale, ma pauvre petite, pardonnez-moi! Revenez à vous!... Ne mettons personne dans cette cruelle confidence... Vous êtes énergique; ayez la force de revenir à vous... et de m'écouter...

Pascale ouvrit les yeux. D'abord, elle semblait un peu égarée, mais elle se remit presque aussitôt et attacha un regard conscient sur son cousin, sans pouvoir encore parler.

— Il faut qu'il passe la frontière, dit le duc, les dents serrées. Je ne pourrais pas — ni vous non plus — le voir sur un banc d'infamie... Nous agirons de notre mieux... Si je n'étais chrétien, je serais déjà à sa poursuite pour lui mettre un revolver en main...

Pascale eut un long et horrible frisson.

— Non, non, rassurez-vous... Je reconnais, vous dis-je, la loi divine qui défend, même au plus vil misérable, d'attenter à ses jours... Pour le nom,... pour vous aussi, que je respecte, de qui j'ai pitié, je ferai tout ce qui est possible... Peut-être atténuerait-on les choses en payant spontanément sa part de dettes. Mais à quel total s'élèvent-elles? Ne dépasseront-elles pas vos ressources?... Pardonnez une question brutale : votre dot est-elle intacte?

Pascale fit un signe négatif.

— Quoi! il l'a dissipée aussi?...

— Pas entièrement... C'était avant... avant qu'il entrât dans cette entreprise... Ce qui reste ira naturellement aux créanciers.

— Votre mère est riche, n'est-ce pas? Elle fera un sacrifice pour l'honneur de sa fille, de son petit-fils...

Et moi, je donnerai aussi... Oh ! pas pour ce misérable, mais pour le nom... Malheureusement, je ne suis pas riche, et j'ai une multitude de petits-enfants... Mais je suis le chef de la famille, répéta-t-il avec la même emphase railleuse. Et voilà ce à quoi, dans nos temps modernes, sert ce titre désuet, vain pour conseiller et empêcher, bon, tout au plus, pour d'incomplètes réparations !

— Merci..., dit doucement Pascale.

— Voulez-vous que je voie un avocat, que j'essaie de sauver une bribe de l'honneur compromis, perdu, peut-être ?

— Oui, et que Dieu vous récompense !...

— Ce que je ferai, ce sera à une condition, reprit le duc avec un ressaut d'amertume : c'est que jamais plus Damien ne portera le nom de Cypriac !

— Ni celui de Maulgrand, dit Pascale avec la même douceur. Voulez-vous nous laisser notre nom patronymique de Maule ? Presque personne ne le connaît, et il s'adaptera mieux à la vie de travail, probablement très humble, que nous devrons mener...

Des larmes montèrent brusquement aux yeux du duc devant cette douceur et cette humilité qui restaient dignes et touchantes. Il s'inclina et baisa avec respect la main de Pascale.

— Recevez, dit-il presque solennellement, l'hommage de mon respect profond... Et quoi qu'il arrive, appuyez-vous sur moi, sur ma femme... Mais votre mère va vous emmener, naturellement... Nous viendrons en aide à Damien, jusqu'à ce qu'il trouve une situation quelconque... Et vous, vous essayerez de vous consoler avec votre fils, d'oublier que vous êtes, un jour malencontreux, entrée dans notre famille...

— Oublier ! Je ne peux pas oublier que Damien est mon mari, dit Pascale, secouant doucement la tête.

— Malheureusement non... Mais il va disparaître de votre vie.

— Oh ! ne parlez pas ainsi ! s'écria-t-elle avec une émotion soudaine. Comment l'abandonnerais-je dans une si grande détresse ! Vous demandez qu'il parte... Il ne partira pas seul...

— Quelle folie ! s'écria le duc, ému et courroucé. Mais votre mère ne vous permettra pas de la commettre ! Et d'ailleurs, vous ne devez rien décider dans un moment d'exaltation...

Pascale leva sur son interlocuteur un regard chargé de douleur, mais calme et résolu.

— Ce n'est pas de l'exaltation... Je n'ai pas besoin de réfléchir pour faire mon devoir... Et l'autorité de ma mère, je la reconnais en tout, excepté en cela... Je voudrais seulement vous demander quelque chose... Il me semble que tout va très vite, et que demain,

ce soir peut-être, ma vie sera changée... Il me reste une partie de ma dot, mes bijoux, des objets personnels d'un assez grand prix. Je vous donnerai tout. Cependant, serait-il mal, indélicat, de réserver une somme, aussi modique que possible, pour attendre le moment où Damien et moi aurons trouvé du travail?

— Si je me rappelle votre contrat, que j'ai entendu lire, vous gardez la propriété de votre dot et pouvez légalement en disposer.

— Mais je ne peux rien garder, puisque Damien doit de l'argent!

— Eh bien! admettez que sur ce que votre mère et moi donnerons, au cas où votre avoir serait insuffisant, nous vous faisons un présent pour assurer votre vie.

— Pas un présent, un prêt... J'aimerais mieux vous devoir cela, à vous, et je vous le rendrai aussitôt que possible.

Malgré son état mental d'excitation et de colère, le duc ne put retenir un sourire : Pascale lui semblait à la fois tellement héroïque et tellement enfantine!

Il remarqua, sans le dire, qu'elle ne parlait pas de sa mère.

— Revenons à la réalité, à la note pratique, dit-il. Personne ne peut vous empêcher de rejoindre votre mari si vous l'aimez malgré tout et si vous êtes assez généreuse pour lui dévouer votre vie. Mais pour l'amour de votre enfant, que vous ne sauriez exposer à un inconnu, probablement douloureux, attendez que, avec mon aide, avec celle des représentants de la France à l'étranger, Damien ait trouvé le moyen de gagner au moins le pain quotidien.

Elle ne répondit pas, et il se leva.

— Prévenez-moi, dit-il, si Damien est encore à Paris. Il est urgent qu'il disparaisse.

— Oh! il ne serait pas parti sans me voir! s'écria Pascale, confiante. Et puis, il ne pensait pas qu'il fût menacé... L'est-il, après tout?

Sa voix faiblit.

— Le plus pressé est de consulter un avocat. Je vais voir Rollier, il est rompu à toutes les affaires.. Pardonnez-moi d'avoir été brutal, mon enfant.

Doucement, paternellement, il la baisa au front et partit, sans avoir le courage d'ajouter un mot.

XV

Les heures passèrent, lentes, cruelles. Pascale n'avait plus la force de penser. Elle s'absorbait dans une attente anxieuse. Penchée à la fenêtre, elle explorait la rue élégante, bordée d'hôtels, où il y avait peu de passants et encore moins de voitures... Après tout, désirait-elle que Damien rentrât? Deux fois dans la journée, un inconnu était venu le demander, et elle craignait horriblement qu'on ne vînt l'arrêter.

La pluie tombait toujours. L'heure s'avançait. Mme Bégard allait renvoyer ou reconduire son petit-fils. Il faudrait la voir... Non, Pascale n'en avait pas la force. Comme une voiture débouchait au bout de la rue, venant de l'avenue Henri-Martin, elle mit rapidement le verrou et se jeta sur son lit. On frappa à sa porte. Elle ne répondit pas.

— Madame, dit la voix de sa petite femme de chambre bretonne, c'est Mme Bégard!

Pascale resta silencieuse, et après avoir frappé de nouveau, Marga descendit dans le hall, où Mme Bégard était restée.

— Madame dort, car elle n'a pas répondu, et sa porte est fermée. C'est probablement la fin de la crise.

Mme Bégard soupira.

— Venez demain matin de bonne heure me donner des nouvelles, Marga. Peut-être ma fille sera-t-elle assez remise pour me faire une petite visite. Dites-lui que Benoît a été délicieux et que nous sommes les meilleurs amis du monde.

Elle couvrit de baisers le bébé qui tenait dans ses bras, sans vouloir qu'on l'en déchargeât, un mouton noir à cornes dorées, et peu après Pascale entendit le roulement de la voiture qui s'éloignait.

Elle attendit quelques instants, ôta doucement le verrou, puis sonna pour demander son fils.

— Mme Bégard est venue le reconduire elle-même, dit Marga ; mais Madame dormait, et je n'ai pas osé l'éveiller. Madame va mieux?

— Pas beaucoup. Amenez-moi Benoît, cela me fera du bien.

Marga avait eu quelque peine à cesser d'appeler sa maîtresse « Mlle Pascale ». Elle ne lui donnait son titre que devant les étrangers, le madame tout court

semblant la rapprocher de cette maîtresse aimée avec passion. Elle amena Benoît qui portait toujours son mouton et qui le montra à sa mère avec ravissement.

— Moi a choisi tout seul ! Ecoutez le mouton : il sait pleurer ! Et chez grand'mère, j'ai un ballon qui saute très haut et un soldat très joli !

Pascale essaya d'oublier sa torture en causant avec son fils. Oublier ! Le pouvait-elle, ne fût-ce qu'un instant, quand elle le voyait si beau, si élégant dans son costume de velours bleu et son col de venise, destiné, croyait-elle, à tous les sommets d'ici-bas et voué maintenant à la pauvreté, à la honte, peut-être, ne pouvant plus porter le nom brillant qui était le sien !

La nurse vint le chercher. Mme Bégard l'avait gardé longtemps, l'heure de son repas était passée. Pascale lui fit faire sa prière et l'abandonna à Sara.

La nuit était tombée maintenant. Deux fois on était venu lui demander si M. le marquis rentrerait, s'il fallait servir.

Elle répondit que Monsieur dînait sans doute à son cercle, qu'elle avait la migraine et ne prendrait qu'une tasse de thé.

Quelle soirée !... De loin en loin, un roulement de voiture ou des pas retentissaient dans la rue. Elle prêtait l'oreille, courait à la fenêtre, et son cœur cessait presque de battre. Mais le passant et la voiture continuaient toujours leur route au-delà de sa porte. Comment Damien ne lui avait-il pas envoyé un message quelconque !

Par moment, elle s'endormait de fatigue. Mais des rêves affreux la réveillaient brusquement, et elle recommençait à attendre et à souffrir.

Marga était entrée plusieurs fois pour supplier sa maîtresse de se mettre au lit. Elle devinait bien qu'il y avait « quelque chose », et Pascale comprit tout à coup que l'absence insolite de son mari était commentée à l'office

— Dites en bas qu'on n'attende pas Monsieur, Marga. Il est probablement parti pour la campagne... Un ami qu'il attendait et qui l'aura emmené... Son télégramme aura été oublié.

Elle savait si peu mentir qu'elle se troublait dans ses paroles. Marga ne la crut pas, mais elle répondit avec empressement :

— Bien, Madame ; je vais dire à Frédéric de ne pas attendre.

Pascale se laissa décoiffer et déshabiller. Mais à peine Marga l'avait-elle quittée qu'elle passa une robe de chambre et rouvrit doucement la fenêtre.

La pluie avait cessé. Quelques étoiles apparaissaient dans le ciel sombre où de grands nuages couraient ra-

pidement. Une odeur de feuillage mouillé, très fraîche, montait de l'avenue voisine. Les lumières s'éteignaient une à une dans les hôtels.

Où était Damien?... Parti, comme le baron Falkhauër? Errant dans des quartiers lointains, n'osant pas affronter la vue de sa femme et de son enfant? Arrêté?... Ou bien...

Oh! l'idée épouvantable qui l'avait hantée depuis la visite de son parent, l'idée d'un malheur irréparable, d'un acte désespéré, revenait traverser son cœur comme un trait empoisonné, dans ce silence, dans cette solitude. Si, ayant eu la brusque révélation de la ruine et surtout d'une responsabilité qui pouvait entraîner le déshonneur, il s'était tué?

Et si, demain matin, les journaux contenaient l'horrible nouvelle parmi les faits divers!...

En vain essayait-elle de se persuader que Damien, malgré ses faiblesses, restait un croyant... Hélas! il était si tiède!... Et puis, il y a des heures de folie, dans lesquelles une volonté insuffisamment soutenue n'est plus maîtresse d'un geste de désespoir... *Cela*, ce serait au-dessus de ses forces... Et elle gémissait tout haut, demandant que ce calice lui fût épargné, dût-elle boire tous les autres...

La nuit se traîna, entre les cauchemars du sommeil et ceux de la veille. Elle vit des prisons... Elle vit des blessures béantes et des flots de sang coulant autour d'elle... Elle vit des vagabonds errant dans le vaste monde et des enfants pâles de faim...

Elle bénit les premières lueurs de l'aube qui étaient pourtant grises et tristes et qui la faisaient frissonner, mais qui annonçaient le jour, la lumière.

Elle regarda de nouveau dans la rue. La vie reprenait, lentement encore. D'abord, ce fut sous la forme falote et rebutante des chiffonniers qui se glissaient le long des maisons pour réaliser leurs misérables trouvailles; puis des laitiers, des boulangers apportant les croissants dorés des petits déjeuners.

La maison aussi s'éveillait. Mais Marga n'osait évidemment pas frapper à sa porte; tous les bruits étaient à dessein adoucis, et dans la nursery voisine, où le rire perçant de Benoît se faisait entendre, Pascale devinait les efforts de Sara pour le faire taire.

Tout à coup, elle entendit un pas vif et aperçut le facteur...

Et son pauvre cœur lassé recommença à battre à grands coups. L'homme s'arrêta devant l'hôtel et chercha dans sa boîte.

Alors Pascale défit rapidement son lit pour qu'on ne s'aperçût point qu'elle ne s'était pas couchée, et elle sonna.

— Madame ne va pas mieux! dit Marga, consternée

Madame est encore plus pâle qu'hier et des cercles noirs débordent sur ses joues!... Si Madame essayait de manger un peu?

— Oui, il faut que je me soutienne. Apportez vite mon chocolat... et le courrier.

Les lettres arrivèrent d'abord. Pascale écarta d'une main fiévreuse des cartes, des invitations, une ou deux lettres d'amies bretonnes, et saisit une enveloppe commune, dont l'écriture, évidemment déguisée, ne la trompa point... Damien devait avoir écrit dans quelque café de troisième ordre...

Elle déplia en tremblant la feuille de papier mince... C'était presque illisible, tant la main qui tenait la plume avait tremblé. Et les larmes l'aveuglant, elle déchiffra avec peine la lettre, plus longue qu'elle ne s'y était attendue :

« Comment vous dire la catastrophe!... Le misérable a fui, emportant l'argent et laissant les affaires dans un état terrible... J'ai vu Maupas. Il est atterré et dit que nous serons tous atteints... J'ai pensé à me tuer pour vous laisser un souvenir de pitié... Mais non, ce serait un souvenir d'horreur! Et puis, j'ai songé aussi à ma pauvre mère... Et enfin je crois qu'il y a une autre vie...

« Je ne demande pas encore votre pardon... O Pascale, je vous aimais, cependant, et j'aimais mon fils!... Je pars, je ne veux pas que vous me voyiez arrêté, s'il est vrai qu'on me traite en coupable... Moi disparu, votre mère vous recueillera, et vous retrouverez, dans la maison qui vous est toujours chère, un peu de la paix que je vous ai ravie...

« Je vous supplie seulement de ne pas me maudire, de ne pas permettre à votre mère d'inspirer de la haine à mon fils... Et puis, je vous conjure de croire, quoi qu'il arrive, que j'ai été aveugle, fou, mais que jamais je n'ai entrevu cet abîme d'ignominie.

« Et si un jour, un jour lointain, je parviens à être autre chose qu'un misérable vagabond, laissez-moi entrevoir, comme une étoile dans la nuit où je m'enfonce, l'espérance de vous revoir, ne fût-ce qu'une heure, d'embrasser mon fils, ne fût-ce qu'une fois, et de vous entendre me dire une parole de pardon...

« Je n'ai pas compris le sens véritable de la vie ni le prix insigne de votre amour... Nous aurions pu être heureux, et j'ai brisé votre existence!

« Vous êtes si douce, si sainte, que peut-être, dès maintenant, vous aurez le courage de me le dire, ce mot de pardon, et de me promettre une prière qui me sauve du désespoir... Je pars pour Genève... Je vous donnerai une adresse... Ayez pitié de moi, si coupable que je puisse être envers vous!... »

Il vivait! Il gardait encore assez de foi pour ne pas se tuer!

Au soulagement qui, brusquement, détendit ses nerfs, Pascale comprit quelle avait été l'intensité de ses craintes; la réaction fut si vive que pendant quelques instants elle ne souffrit plus, et même elle se surprit, souriant de... joie...

Il vivait! Alors, rien n'était perdu! Et d'abord, les risques qu'il courait étaient-ils si grands? En donnant tout ce qu'ils possédaient, ce que sa mère abandonnerait, elle n'en doutait pas, ce que Philippe de Cypriac pourrait sacrifier, on sauverait peut-être l'honneur.

L'honneur!... Pascale avait été pétrie de cette grande idée, de cette grande chose. Être ruinée, s'exiler, travailler, souffrir toutes les privations, ce ne serait rien si l'honneur était sauf...

Marga entra avec un plateau. Elle vit tout de suite que le courrier avait apporté des nouvelles.

— Monsieur restera quelques jours absent, dit Pascale d'un ton raffermi. Et peut-être irai-je le rejoindre; il m'écrira.

— Je peux aller dire à Mme Bégard que Madame est mieux? demanda la petite femme de chambre. Et... lui dirai-je aussi que... Madame est seule et serait contente de la voir?

Pascale tressaillit, et l'impression follement heureuse qu'elle avait éprouvée s'évanouit aussitôt. Oh! ce moment affreux où il faudrait tout révéler! Cette colère de sa mère à affronter!

— Je voudrais reposer une heure, afin... d'avoir une meilleure figure quand maman viendra, dit-elle d'une voix plaintive. Allez lui annoncer que je vais mieux, si elle vous l'a demandé, mais ne parlez pas de l'absence de Monsieur... J'irai la voir un peu plus tard...

En descendant, Marga rencontra le valet de chambre. Comme il avait parlé de son maître, la veille, sur un ton qui avait choqué la dévouée petite Bretonne, elle se hâta de lui répéter les paroles de Pascale.

— Il a écrit? dit Frédéric, étonné. J'ai cependant regardé les lettres, et il n'y en avait pas de son écriture. A moins que ce ne soit cette enveloppe minable en papier jaune...

— Fi! j'aurais honte de regarder le courrier de mes maîtres! dit Marga, indignée. Ah! si ce n'était pas pour Madame, je ne resterais pas, certes, avec les gens de Paris!

Frédéric lui rit au nez, et elle jeta un châle sur sa tête pour se rendre plus vite avenue Henri-Martin.

XVI

Mais elle n'alla pas loin. Mme Bégard, pâle, éperdue, accourait vers la maison.

— J'allais justement vous dire que Madame est mieux, mais qu'elle repose, dit Marga, interdite.

— N'importe, il faut que je la voie...

Et Marga fit la réflexion qu'elle ne semblait pas se soucier de rencontrer ou non son gendre.

Mme Bégard monta droit chez sa fille qui, les cheveux nattés et en peignoir, était assise devant un petit secrétaire.

Pascale jeta un léger cri, devint livide et se leva brusquement, en relevant d'un geste vif le battant de bois rose.

— Ah! tu reposais! dit sa mère d'une voix stridente. Moi, je viens savoir si l'horrible chose qu'on m'a annoncée est vraie...

Pascale poussa sa mère vers un petit divan bas et s'assit près d'elle. Il lui semblait, en ce moment, qu'elle aurait mieux aimé affronter la mort que d'entendre ce que Mme Bégard allait lui dire.

— Qu'est-ce qu'on vous a annoncé, maman? demanda-t-elle d'une voix basse et fatiguée.

Sa mère la regarda et commença à douter qu'elle sût quelque chose.

— C'est un des hôtes de la pension de famille, dit-elle plus doucement, en hésitant un peu, qui a su hier soir des choses... terrifiantes au sujet de cette Société Aurifère... Il est actionnaire... On faisait courir le bruit que le directeur est parti... avec la caisse, naturellement... Et que c'est une des plus horribles escroqueries qu'on ait vues! s'écria-t-elle, éclatant malgré elle. Et ton mari est un de ceux-là, de ces voleurs!

Pascale tressaillit de tout son être. Les mots cruels que sa mère n'avait pas eu la pitié de retenir étaient, à cette heure même, sur des milliers de lèvres!...

Mais elle se redressa.

— Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi de mon mari, maman! dit-elle avec une fermeté inattendue. Il est une des premières victimes de cette... faillite!

— De cette banqueroute, une banqueroute frauduleuse! interrompit Mme Bégard.

— Et, poursuivit Pascale, sans paraître entendre, s'il a été imprudent, il est incapable d'une vilenie!

— Tu ne vas pas le défendre, j'imagine!

Pascale regarda courageusement sa mère.

— Si, je le défendrai... C'est mon devoir... et mon droit.

— Tu oublies ce que tu me dois, à moi! s'écria Mme Bégard, violente.

— Maman, je vous aime et vous respecte, mais Damien est mon mari...

Mme Bégard éleva les bras d'un geste tragique.

— Voir ma fille persister dans cet aveuglement, dans cet amour qui la déshonore! dit-elle avec amertume.

— Maman, reprit tout à coup Pascale avec une résolution qui en imposa à sa mère, les récriminations ne servent de rien... Damien a été trompé. Je vous concède qu'il s'est montré imprudent; d'autres honnêtes gens ont été comme lui victimes de cet homme... Je ne sais pas quelles sanctions peuvent atteindre les administrateurs... Il les a craintes, en tout cas, et il est parti...

— Quelle lâcheté! dit Mme Bégard, secrètement soulagée, au fond, que son gendre fût à l'abri d'une arrestation.

— Je vous redemande instamment, s'écria Pascale, de ne pas prononcer des mots que je ne puis pas, que je ne dois pas entendre!

Blême de colère, Mme Bégard se tut un instant.

— Où est-il? demanda-t-elle enfin.

— Je l'ignore encore. Il m'écrira.

— Il t'écrira! Ah! j'espère bien qu'il n'aura pas l'audace de renouer des liens que son indignité a brisés!... Ecoute-moi, Pascale, dit-elle précipitamment, voyant que sa fille allait de nouveau protester, et se calmant un peu par un effort de volonté, écoute, je veux bien t'épargner des reproches, et cependant tu as ta part de faiblesse dans cette misérable aventure... Mais il faut te remettre à moi, corps et âme. D'abord, que sais-tu?

— Rien de plus que vous. Un mot de Damien m'a appris hier la fuite de cet homme, et une lettre, ce matin, m'annonce que lui-même partait pour la Suisse.

— Eh bien! c'est fini entre vous... Vous m'avez tenue en dehors de vos affaires, puisque, même hier, tu as inventé un misérable prétexte de migraine pour tout me cacher. Où en es-tu? Je n'ose croire que ta dot soit intacte?

— Il en reste peut-être un tiers, dit Pascale avec calme.

— Ah! c'est encore mieux que je ne l'espérais!

T'avais-je avertie, cependant, de ne rien céder de ton avoir!... Enfin, la Pinnelaye t'est ouverte, et tu essayeras d'y oublier le drame, le martyre qu'a été ton mariage!

— Mon mariage n'a pas été malheureux, répliqua Pascale avec la même fermeté. Damien et moi, nous nous aimions...

— Et cette fin!... La fin aussi, je suppose, de ton aveugle tendresse! On n'aime pas un homme déshonoré!

Pascale frissonna de douleur.

— Si, maman, on l'aime d'autant plus qu'il est plus malheureux... Le devoir ne change pas... Le lien ne se brise pas...

— Mais tu es folle! Allons, reviens à la raison et pense à ton fils... Je ferai les démarches nécessaires pour qu'il porte le nom de Plogartz, et nous ferons de lui un homme, un homme qui soit à l'abri des tentations vulgaires et... des escrocs!

— Oui, j'espère l'élever dignement; mais ce devoir n'empêche pas l'autre : je n'abandonnerai pas Damien!

Jamais elle n'oublia le flot de colère qui, jaillissant de l'âme altière et ulcérée de sa mère, se répandit en paroles violentes, en menaces cruelles. Il lui semblait recevoir des coups de poignard... Et cependant, elle se tenait ferme sous cet assaut que sa tendresse filiale lui rendait mille fois plus terrible.

— Mais enfin, que prétends-tu faire? demanda Mme Bégard, presque épuisée par sa propre violence.

— D'abord, rejoindre mon mari, répondit Pascale avec le même calme forcé.

— Pour qu'il dévore le reste de ta dot!

— Le reste de ma dot, maman, sera remis aux créanciers, s'il est exact que Damien ait une part de responsabilité.

— Mais cet argent était à toi! Ce qu'il en reste est le bien de ton fils!

— Le bien de mon fils, c'est la probité, c'est l'honneur... Ah! s'écria-t-elle douloureusement, j'avais espéré autre chose! J'avais pensé que vous aussi vous feriez des sacrifices!

Un nouveau déluge de fureur s'abattit sur elle. La haine de Mme Bégard pour son gendre faussait jusqu'à son sens de l'honneur. Elle déclara énergiquement que ni elle ni sa fille n'étaient responsables des fautes de Damien, qu'elle était trop vieille pour faire l'apprentissage de la pauvreté et que, surtout, elle voulait sauvegarder l'avenir de son petit-fils.

— Philippe de Cypriac, lui, fera ce qui lui semblera possible, dit Pascale avec un profond soupir.

— Cela le regarde ! Il s'agit de son nom, après tout !
— Et du mien...
Mme Bégard ne parut pas l'entendre ; elle reprit, après un silence :
— Pascale, je veux bien te faire une concession... Réfléchis, d'abord, que ce tu possèdes encore étant livré aux créanciers, toi et ton fils serez dans une détresse que ton mari, paresseux et incapable, ne pourra alléger...
— Si, avec moi... Moi aussi, je travaillerai...
Mme Bégard tressaillit de douleur et de colère.
— Toi ! Elevée comme tu l'as été ! Et avec ta santé !
Et elle gémit tout haut.
— Reviens avec moi, dit-elle tout à coup, et par pitié pour toi, je ferai à cet homme une rente qui l'empêchera de mourir de faim !
— Il aura faim de tendresse, besoin d'appui... Je vous remercie, maman, mais, encore une fois, je n'abandonnerai jamais Damien.
Les veines du front et des tempes de Mme Bégard se gonflèrent soudain sous l'effort de sa fureur et de son désespoir.
— Souviens-toi, s'écria-t-elle, que ce que tu décides sera irrévocable ! Si tu m'abandonnes, moi qui n'ai vécu que pour toi, tout sera fini entre nous, et je saurai t'arracher la plus grande partie de mon héritage, que tu escomptes probablement pour payer des dettes honteuses !
Pascale défaillit. Elle se glissa à genoux et entoura sa mère de ses bras.
— Maman ! je n'ai pas pensé à cet argent ! Mais je vous aime ! Vous êtes mon orgueil, ma tendresse C'est vous qui m'avez appris le devoir... Ne me punissez pas de suivre vos leçons ! Laissez ouverte la porte de la chère maison ! Je vous verrai chaque année ! Je vous conduirai mon fils... Et vous serez mon cher, mon précieux soutien !
Mais sa mère la repoussait et restait inflexible.
— Je t'offre une dernière chance... Je suis sûre que tu viendras m'implorer quand tu auras touché le fond de cette nature médiocre, indigne... En attendant, donne-moi ton fils... Je l'élèverai, et chez moi il sera heureux.
Pascale tressaillit à cette proposition inattendue. Oui, Benoît serait heureux chez sa grand'mère... Mais elle savait que celle-ci ne le lui rendrait pas... Elle eut une vision de l'avenir : encore des luttes, l'influence redoutée s'exerçant sans contrôle, la haine du père semée, inconsciemment ou non, dans l'âme de l'enfant... C'était encore son devoir, à elle, d'élever son fils ; elle ne pouvait le céder à personne. Et puis... et puis toutes les fibres de son cœur se

tordaient à l'idée de se séparer de lui, sa seule joie.

Elle eut un cri maternel.

— Quitter mon fils! Ah! c'est impossible!

— Alors, comprends enfin, ingrate, ce que je ressens de te voir m'abandonner!... Non, ne m'embrasse pas! Adieu! Je te défends de me revoir! Je te défends de m'accompagner!

Maintenant des sanglots secouaient Pascale tout entière. Si l'orgueil n'eût endurci à un point incroyable le cœur de sa mère, ce cœur se serait fondu devant sa douleur. Mais Mme Bégard la repoussa de nouveau rudement quand elle voulut franchir le seuil après elle. Folle de chagrin, elle prêta l'oreille... Sa mère partirait-elle sans embrasser l'enfant? Qui sait? Elle pouvait encore s'attendrir...

Mme Bégard s'arrêta un instant, mais elle n'ouvrit pas la porte derrière laquelle on entendait la voix du petit, et elle descendit précipitamment. Pascale, alors, voulut courir après elle. Mais comme elle arrivait dans le hall, la porte de la rue se refermait avec fracas.

Elle résolut cependant de tenter un dernier effort, et, s'habillant en hâte, elle donna l'ordre de préparer bébé à l'accompagner... Elle sortit seule avec lui. Il faisait de tout petits pas... Il était content de tenir la main de sa mère ; il riait aux voitures et levait des yeux ravis sur les grappes rouges des marronniers.

Comme ils arrivaient en vue de la pension de famille, une auto s'éloignait, chargée de bagages.

Et Pascale, en sonnant, apprit que sa mère était partie en hâte, jetant pêle-mêle ses affaires dans ses malles pour gagner un train de Bretagne...

XVII

Elle reprit alors avec son fils le chemin de la maison.

En rentrant, elle prit les journaux avec une hâte douloureuse. Deux d'entre eux annonçaient le départ du baron Falkhauër, blâmant la folle confiance que le public témoigne à des étrangers et formulant des appréciations sévères sur les gens, ou aigrefins, ou abusés, qui avaient, à prix d'or, donné l'appui de leur nom ou de leur situation politique à une affaire véreuse.

La journée se passa sans nouvelles de Damien. Un commissaire de police se présenta chez elle et voulut l'interroger. Elle se borna à répéter que son mari était absent, mais que, elle pouvait l'affirmer, il avait été surpris et terrifié du départ du baron.

Cependant la situation était intenable. La maison était évidemment surveillée. Les domestiques, au courant de tout, avaient des allures insolentes, et la cuisinière vint, le soir même, donner son congé.

Pascale prit brusquement la résolution de congédier les domestiques.

Elle affecta un grand calme en disant qu'elle allait rejoindre son mari souffrant et leur remit une petite gratification pour compenser le délai de congé réglementaire qu'elle ne leur laissait point. Elle appela Marga la dernière. Celle-ci entra, les yeux gros de larmes.

— Madame ne va pas me renvoyer comme les autres? dit-elle d'un ton suppliant.

Pascale s'attendrit.

— Marga, je vais vous donner une preuve de confiance... Vous savez tous la faillite de la banque... Mon mari en est la première victime, mais il a craint d'être inquiété par les créanciers, et il est parti pour l'étranger... Je vais le rejoindre... Je ne puis vous demander de m'accompagner... Ce sera un pays très différent, avec des habitudes différentes aussi, et puis, je n'aurai certainement qu'une seule domestique, à laquelle je ne donnerai que de petits gages... Et encore le temps peut venir où je devrai me passer d'aide... Vous voyez donc qu'il ne m'est pas possible de vous emmener. Mais je vous paierai votre voyage pour retourner en Bretagne, et je vous donnerai quelquefois de nos nouvelles...

Sa voix faiblit. Marga, pleurant toujours, saisit ses mains.

— Oh! Mademoiselle Pascale... Madame! Vous doutez de votre Marga! Nous avons joué ensemble quand vous veniez à la ferme de grand'mère... Je vous cueillais des mûres, je vous faisais des couronnes de marguerites... Vous m'avez comblée quand vous étiez riche... Des petits gages! Me renvoyer!... Ah! j'irai avec vous n'importe où, si vous voulez seulement me nourrir, et je ferai tout pour vous! Et j'aurai le bébé à moi... La nurse ne me le disputera plus! Aller à l'étranger? Je n'ai plus mes parents... Je serai avec vous!

Ses pleurs l'étouffaient, et Pascale pleura aussi, s'étonnant de pouvoir encore goûter une joie. Elle embrassa la jolie Bretonne.

— Alors, Marga, c'est entre nous à toujours! Je ne vous dis pas merci... Mon cœur est trop plein;

mais maintenant je ne sens plus cette horrible sensation de solitude et d'abandon... Mettez vite dans deux malles le linge et les vêtements les plus simples de bébé, et pour moi ce que j'ai de plus ordinaire aussi... Tout devra probablement être vendu, s'il y a des dettes dont nous sommes responsables.

Marga inclina la tête ; elle trouvait cela triste, mais naturel, dans son honnêteté fruste qui ne connaissait pas les compromis.

— Mais, dit-elle tout à coup, Mme Bégard vous aidera ?

Elle parlait timidement, avec la conscience d'être maintenant une amie, qui saurait se tenir à sa place, mais qui avait droit à la confiance de sa maîtresse.

— Ma mère ne me pardonne pas de ne pas la suivre, mais je ne puis abandonner mon mari.

Marga inclina de nouveau la tête. Elle comprenait cela aussi. Elle avait des principes absolus : le devoir était le devoir, comme elle disait naïvement.

Vers sept heures, Pascale se disposa à quitter la maison. Marga avait déjà fermé les persiennes. Elle se glissa dans les chambres, où un rayon de jour, pénétrant par l'intervalle des lattes, lui montrait vaguement les meubles, les tableaux, les objets témoins des jours heureux. Ce foyer-là — le foyer brillant — s'effondrait à jamais. Il lui faudrait en édifier un autre, pierre à pierre, y apprendre des leçons nouvelles, y connaître des privations ignorées... Mais elle ne s'attarda pas à ces impressions déchirantes. Elle fit appeler un taxi et ferma la maison. Le bruit léger de la clef tordit quelque chose dans son cœur...

Quelques minutes après, elle sonnait à la porte d'un couvent où l'on recevait des pensionnaires. Elle dit à la Supérieure quelques mots de sa situation et eut tout à coup le soulagement de se voir enfin approuvée et encouragée par une voix sainte et autorisée.

Elle fit un repas sommaire, coucha elle-même le petit qui avait emporté son beau mouton noir et qui répétait avec admiration :

— Ecoute, comme il sait pleurer !

Ah ! oui, tout pleure ici-bas. Au commencement de son exode, Pascale sentait maintenant son cœur déborder d'amertume.

Seule dans cette chambre très simple, presque misérable, comparée au luxe qu'elle quittait, près de l'enfant qui, né avec les plus riantes promesses, aurait à faire un rude apprentissage de la vie, des réactions s'opéraient enfin en elle. Sa tendresse maternelle surgissait tout à coup en accusatrice, en face de ce mari qu'elle avait si fidèlement et si courageusement défendu. C'était trop dur, aussi, de penser que ce petit être si beau, si joyeux, était désormais marqué d'un

stigmate, que, héritier d'un beau nom, il devrait le cacher comme une honte! Et par la faute de son père, une faute vraiment impardonnable! Damien avait-il été assez mis en garde, par elle, d'abord, puis par son cousin qui, mêlé à tous les courants parisiens, n'avait pas cherché sans raison à éveiller sa défiance!... Il n'avait pas seulement été acculé à la ruine par son incurable légèreté, par ses effrayants besoins d'argent : il avait livré son nom à une publicité dont le prix même aurait dû le mettre en garde. Et, ce nom ayant servi de piège et contribué à des ruines, lui-même avait plongé les siens dans un abîme et était sous le coup d'une condamnation, lui, le marquis de Maulgrand-Cypriac!

Un sentiment de révolte s'élevait maintenant dans l'âme de Pascale, avec une répulsion soudaine pour celui qui détruisait ainsi le bonheur futur de son enfant. Tout à coup, la pensée de le revoir lui soulevait le cœur... Et cette impression comportait elle-même une désolation immense, comme tellement contraire à sa nature et, pensait-elle, à son devoir.

Elle pleura amèrement dans cette petite chambre solitaire, rejetée par sa mère, bannie de son monde et contrainte, par sa conscience impitoyable, à aller rejoindre ce compagnon de misère...

Maintenant, sa vie mariée revenait à sa mémoire. Des détails oubliés, des impressions vaguement senties prenaient tout à coup un relief inattendu... Elle avait toujours évité les retours sur elle-même; mais tout s'était secrètement amassé au fond de son cœur, et, comme des fantômes, la nuit venue, ses souvenirs se levaient et remplissaient sa solitude.

L'invincible légèreté de Damien, son éloignement des choses sérieuses, son amour du plaisir, ses dépenses, les intimités qu'il lui imposait, les soucis d'argent qui lui avaient fait passer tant de nuits sans sommeil, tout cela revenait à sa pensée, lui causait une souffrance rétrospective. C'étaient des piqûres d'épingles dans la plaie vive, inguérissable, qui avait détruit son pâle et tremblant bonheur.

Cette nuit encore, elle ne put reposer. Elle se demandait tout à coup si elle n'avait pas le droit de s'accorder un répit, et même si ce n'était pas un devoir, un devoir envers son fils, d'attendre, pour rejoindre Damien, qu'il eût trouvé des moyens d'existence...

L'aurore paraissait. Dans le jardin du couvent, sous sa fenêtre, un bruyant gazouillis d'oiseaux se fit entendre soudain et lui rappela les matins délicieux de la Pinnelaye, éveillant en elle une soif ardente, maladive, de revoir sa chère maison, de s'y reposer, tout au moins, avant de commencer sa lutte pour la

vie... Damien lui-même n'envisageait-il pas cette solution comme la seule possible, la seule raisonnable? Il n'espérait la revoir que dans un temps très éloigné... Et même, ne lui serait-elle pas un fardeau pendant qu'il chercherait une situation?...

Une cloche sonna. Elle eut tout à coup conscience que pendant cette longue nuit elle n'avait pas assez prié. Il était maintenant cinq heures, c'était la messe des religieuses qui sonnait.

Le soleil remplissait la chapelle. Les sœurs étaient dans leurs stalles, psalmodiant les Heures. Des fleurs fraîches étaient placées devant les statues toutes blanches.

La psalmodie, monotone et harmonieuse, calma Pascale. Il y avait des mots familiers qu'elle reconnaissait et auxquels se suspendait sa pensée. La messe commença, et tout en s'efforçant de la suivre, elle tenait ses yeux attachés sur l'image de Notre-Dame, montrant du doigt le Cœur de son bel Enfant. La Vierge-Mère avait épuisé les douleurs. Elle pouvait tout comprendre... Et, tout à coup, Pascale s'abandonna... C'était une sensation étrange; il lui sembla qu'elle se laissait aller en des bras très forts, sur un cœur très tendre, un cœur de mère. Car cette Mère-là n'était pas injuste, violente et cruelle! Elle ne lui demandait pas, pour le prix de son aide, de renier son devoir : elle la soutiendrait, au contraire, à la condition que Pascale y fût fidèle.

Ce fut très mystérieux. Mais Pascale sentit une force inconnue l'animer, une force vivant en elle et se revêtant d'elle... Elle éprouvait toujours cette espèce d'éloignement douloureux pour Damien, mais elle sentait aussi le courage de le dominer.

Elle envoya Marga chez elle pour voir si l'on y avait apporté des lettres et au télégraphe pour donner son adresse provisoire. Il n'y avait rien de Damien.

Alors, elle se rendit rue de Varenne. Le duc allait sortir, il avait un rendez-vous matinal avec l'avocat. Il engagea Pascale à attendre que son mari lui télégraphiât ou lui écrivît son adresse. Elle dut lui avouer que sa mère refusait toute intervention, et il eut quelque peine à retenir son indignation. Il la conduisit à sa femme qui fut bonne et compatissante, ne pouvant pas, cependant, tout à fait cacher sa souffrance de voir leur nom éclaboussé de honte.

Dans la journée, elle apprit que les administrateurs seraient poursuivis et rendus responsables du passif. Et l'abandon de tout ce qu'elle possédait ne suffirait probablement pas à payer la part de Damien. En outre, il y avait eu des actes délictueux dont les signataires auraient à répondre...

Le soir, aucune nouvelle n'était parvenue; elle n'avait reçu aucune réponse de sa mère à ses télégrammes désespérés, et son inquiétude s'accrut à un point insupportable. Elle savait que Damien avait passé la frontière, puisqu'il n'avait pas été arrêté. Mais pourquoi ne télégraphiait-il pas? Avait-il succombé à quelque terrible tentation de désespoir? Etait-il malade?

Elle se décida subitement à partir, écrivant à son cousin pour lui demander pardon de ne pas suivre son conseil et lui dire qu'il trouverait au couvent, avec ses bijoux, la procuration qu'elle avait signée chez un notaire en sortant de chez lui.

Et, emportant les deux malles qui contenaient tout ce qu'elle possédait maintenant au monde, elle monta, avec son fils et Marga, dans le train de Genève

XVIII

Quelle longue nuit! Pascale semblait avoir pour longtemps perdu le sommeil. De courts assoupissements lui ôtaient à peine la conscience de son être.

Le petit Benoît avait dormi aussi paisiblement que dans son lit, la joue appuyée contre la toison frisée de son mouton, dont il n'avait pas voulu se séparer. Marga aussi, ayant subi des fatigues inaccoutumées, avait reposé comme une enfant. Ils s'éveillèrent tous deux un peu avant l'arrivée à Bellegarde.

Depuis le lever du jour, la vue des montagnes avait apporté une diversion à Pascale. Elle reconnaissait ces sites de plus en plus pittoresques et se demandait si la région inconnue où elle allait vivre lui rappellerait ces paysages français.

Marga n'avait jamais vu de montagnes et était émerveillée. L'arrêt à la douane l'impressionna un peu; mais tout se passa très bien, naturellement, et une heure après on arrivait en gare de Genève.

Pascale voyageait seule pour la première fois. Elle ne savait où descendre. Elle se rappelait être allée avec Damien à l'*Hôtel d'Angleterre;* s'y trouverait-il, par hasard?

Elle chercha parmi les « portiers » alignés à la sortie et s'arrêta devant celui dont la casquette portait le nom familier

— Avez-vous à l'hôtel M. de Maulgrand? demanda-t-elle, presque sûre, à l'avance, de la réponse.

— Non, Madame.

Peut-être Damien n'avait-il pas donné son véritable nom... Elle interrogea de nouveau :

— Avez-vous M. Maule... ou M. Damien ?

— Je me rappellerais certainement un de ces noms... Nous ne les avons pas... Mais peut-être les personnes que Madame croyait rencontrer arriveront-elles prochainement. Si Madame veut monter dans l'omnibus ?...

Elle fit un geste de refus et interrogea successivement les portiers, surtout ceux qui paraissaient les plus modestes.

Elle était découragée lorsqu'elle arriva au dernier, qui portait un uniforme un peu fané.

— Non, Madame, nous n'avons personne de ces noms-là. Mais Madame trouverait chez nous la vraie pension de famille, du lait excellent pour le petit monsieur et tous les soins qu'elle peut désirer.

Horriblement déçue et inquiète, Pascale fit signe à Marga de remettre à cet homme les bagages à main. Il fallait avoir un gîte, quel qu'il fût, où abriter Marga et l'enfant, tandis qu'elle ferait des recherches.

— Il n'y a pas d'omnibus, dit l'homme d'un ton d'excuse, l'hôtel est tout près... On enverra chercher les malles.

C'était tout près, en effet, une maison modeste, dont la porte était flanquée de deux fusains dans des caisses peintes en vert.

L'hôtesse s'empressa en sourires et en paroles accueillantes.

— Madame n'est pas fatiguée ? Oh ! le beau petit !... Deux chambres, n'est-ce pas ? Voisines ?... J'ai cela, seulement au deuxième étage ; je m'excuse de faire monter Madame, n'ayant pas d'ascenseur...

— Oh ! peu importe !... Oui, deux chambres communiquant. Je pensais trouver mon mari en arrivant, mais la lettre dans laquelle il me donnait son adresse aura été perdue... Et il n'est pas à l'hôtel où nous sommes autrefois descendus...

— Oh ! il ne faut pas vous tourmenter ! Il aura changé d'idée, ou aura été embauché par un des portiers qui sont à la gare, cherchant à attraper les voyageurs...

Pascale devint si pâle que l'hôtesse la força doucement à s'asseoir dans un des fauteuils du bureau, raides et recouverts de crin noir.

— Ecoutez, dit la bonne Suissesse qui flairait quelque mystère, mais qui avait trop d'expérience pour juger défavorablement Pascale, laissez-moi vous conduire d'abord dans une chambre bien aérée et vous servir un bon petit déjeuner... Et puis, le portier ira, avant le train prochain, s'informer de votre mari

dans les hôtels... Il les connaît tous... S'il ne l'y trouve pas, il se rendra tantôt dans les pensions de famille. Vous serez rassurée avant ce soir : il prendra sa bicyclette, et ce ne sera pas long.

Par un de ces mouvements spontanés qui semblaient d'autant plus irrésistibles chez elle que sa nature était évidemment réservée, Pascale lui tendit les deux mains.

— Vous êtes bonne ! dit-elle. Eh bien ! oui, j'ai peur ! Mon mari a dû partir précipitamment... Une affaire urgente... Et il était... dans un état de santé qui m'inquiète horriblement !

— Vous serez bientôt tranquillisée, répéta l'hôtesse. Voulez-vous monter, maintenant ?...

Pascale gravit un escalier propre, mais étroit, sur les marches duquel était clouée une bande de linoléum.

— Voici les chambres. Vous conviennent-elles ? J'y mettrai un petit lit pour le joli enfant... On va vous apporter votre déjeuner... Et vous aurez de l'eau chaude quand vous sonnerez...

Une femme de chambre en petit bonnet blanc vint apporter un plateau bien garni.

C'était, malgré la simplicité de l'hôtel, le fameux petit déjeuner suisse avec ses recherches excellentes : pains au lait, café exquis, beurre, miel et confitures.

Marga s'émerveilla. Elle commença aussitôt à faire manger Benoît, tandis que Pascale faisait un effort pour réparer ses forces.

— Devrai-je tout ranger dans les armoires, Madame ?

— Oh ! non, pas encore. Si Monsieur est dans un autre hôtel, nous quitterons peut-être celui-ci.

Les heures se traînèrent ; Pascale avait pris un livre et essayait vainement d'y trouver un sens. Benoît s'ennuyait, et Marga, qui mourait d'envie de sortir, offrit d'aller le promener dans les rues voisines. Malgré le chagrin qu'elle éprouvait pour sa maîtresse, elle ne pouvait être insensible à l'idée qu'elle était en Suisse, et elle s'attendait à y trouver des choses extraordinaires.

— C'est si agréable qu'on parle français, ici, Madame ! On est tout à fait comme chez soi !

Et ayant remis son chapeau à Benoît, elle l'emmena, secrètement ravie.

La pauvre Pascale, restée seule, pria et lut tour à tour. Mais son imagination surexcitée évoquait les visions les plus terrifiantes.

A midi, l'hôtesse frappa à sa porte.

— Madame, le portier a fait tous les hôtels... Je veux dire ceux dans lesquels un monsieur comme votre mari peut descendre, même les très modestes...

Il ne l'a pas trouvé. Tantôt il ira voir dans les pensions de famille.

— Je voudrais y aller aussi, dit Pascale.

— C'est facile, Madame... Mais, maintenant, il faut dîner... Cela vous distrairait un peu de descendre...

Pascale allait demander qu'on la servît chez elle ; mais elle comprit que le personnel était restreint et que ce serait une complication ; en outre, cela devait aussi comporter un supplément, et elle devait, maintenant, compter de très près.

Les clients de l'hôtel étaient modestes : de petits bourgeois, de jeunes employés.

Elle fit un effort pour goûter à la cuisine très simple, mais suffisamment appétissante qui lui était servie. Sa voisine voulut lier conversation avec elle. Pascale essaya d'être polie, mais elle était trop dominée par l'idée fixe qui la hantait.

Après le dîner — on appelait ainsi le repas de midi — il fallut attendre, d'abord que Marga revînt, puis que le portier eût dîné. Il était deux heures et demie quand, à bout de patience et de courage, elle monta dans un petit panier, tandis que son compagnon s'installait près du cocher, une liste d'adresses à la main.

XIX

La voiture s'arrêta quinze ou vingt fois. D'abord sur les quais majestueux et animés, puis rue du Rhône et rue de la Corraterie, où les magasins offraient leurs séductions, puis dans les environs des Bastions, puis enfin dans la vieille ville silencieuse et tranquille, avec ses petites maisons et ses vieux hôtels pleins de solennité.

A chaque arrêt, le portier revenait, secouant la tête.

— Ses affaires le retenaient en ville? Il ne sera pas allé dans les faubourgs? Non? Eh bien! se serait-il rendu, par hasard, au consulat de France?

— Oh! non, j'en suis sûre! Il n'y avait pas affaire! répondit vivement Pascale.

Et elle se sentit rougir en pensant à un agréable petit dîner, fait l'an dernier au consulat.

— Alors, Madame,... si, par hasard, il était tombé malade? Ou bien un accident, vous savez? Cela peut arriver sans qu'il y ait rien de grave... Je ne vois plus que le bureau de police pour vous renseigner.

Pascale inclina la tête, de plus en plus étreinte par

son horrible frayeur. Allait-on l'envoyer à la Morgue?

... Le bureau de police...

— Madame, dit le portier avec une pitié respectueuse, je crois que vous devez entrer pour donner vous-même le signalement et les renseignements nécessaires...

Il le fallait... Elle descendit de la voiture et, tremblante, suivit le portier.

Elle exposa aussi brièvement que possible l'affaire qui l'amenait, essayant de ne pas paraître trop inquiète et de n'exciter aucun soupçon.

— Mais si votre mari a des affaires à Genève, il doit y avoir des correspondants, dit un des employés.

— Il ne connaît personne, que je sache, et j'ignore quelle affaire l'a fait partir si vite... Je crains qu'un accident ne soit arrivé.

— Le 26 mai, dites-vous? Le train de Paris, arrivant ici le 27 au matin? Je vais m'informer.

Elle se laissa tomber sur une chaise.

Il y avait une horloge bruyante tout près d'elle, et ce tic tac impitoyable lui faisait mal.

L'employé revint au bout de quelques minutes.

— Le 27 au matin, à l'arrivée du train de Paris, on a trouvé, dans un wagon de seconde classe, un homme dont le signalement correspond à celui que vous donnez. Il avait eu une attaque et était sans connaissance. On l'a porté à l'hôpital n°..., rue...

— Et... vous n'avez pas entendu dire... qu'il... qu'il a survécu?

— Non,... je ne puis rien vous dire de plus.

— Merci...

Elle sortit du bureau comme un automate, rendit sa liberté au portier et donna au cocher l'adresse de l'hospice.

La voiture reprit le chemin de la vieille ville, monta des rues tortueuses, puis, à l'extrémité d'un faubourg assez désert, s'arrêta devant une façade longue et régulière, séparée de la rue par une bande de gazon et une bordure de fleurs.

Le cocher descendit de son siège et parlementa avec un homme en tablier bleu très propre qui s'approcha de la voiture et fit poliment observer que l'heure de la visite était passée.

— C'est mon mari... Il a été porté ici, venant de Paris, le 27... On l'avait trouvé malade dans le train.

— Ah! oui, je me rappelle, je l'ai vu passer.

— Oh! dites-moi, par pitié, s'il vit encore!

— Je n'ai pas entendu dire qu'il soit mort... C'est moi qui étais de garde à la porte. Il n'avait pas de papiers, et le directeur ne savait qui avertir.

— Je vous en supplie, s'il est vivant, obtenez que je le voie!

— Je vais faire demander l'infirmière de la salle où il a été transporté...

Il prit un tube acoustique, et Pascale l'entendit parler en allemand.

— C'est un infirmier qui me répond, dit-il, se retournant vers elle. Je le prie de demander la dame. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

Et Pascale se laissa tomber sur un banc de la porterie, le cauchemar devenant de plus en plus intense.

Tout à coup, une infirmière entra. C'était une jeune femme, point jolie, d'une physionomie froide, mais semblant polie et intelligente. Elle enveloppa Pascale d'un regard pénétrant.

— Vous avez demandé à me parler, Madame?

— C'est mon mari, dit Pascale, oppressée. Le malade qu'on a amené ici mardi matin... Oh! comment est-il?

— Il va mieux... Il a repris un peu de connaissance...

Pascale joignit les mains pour une muette action de grâces.

— On m'a dit que c'est une attaque... Il est jeune, cependant...

— Une congestion cérébrale... Ce mal peut atteindre des personnes jeunes, par suite d'un surmenage excessif ou d'une forte commotion morale... Il y a eu une paralysie partielle du cerveau ; mais nous espérons que, dans un peu de temps, il reviendra à peu près à son état normal.

Pascale étouffa un gémissement.

— Vous voudriez le voir? L'heure des visites est passée...

— Oh! je vous en supplie!

La garde attacha sur elle le même regard perçant.

— Je n'ai nulle intention d'être indiscrète, dit-elle. Mais au point de vue de l'excitation fâcheuse ou salutaire que votre présence peut causer au malade, je crois devoir vous demander en conscience si, étant données les circonstances un peu singulières qui accompagnaient son arrivée ici, vous ne craignez pas de lui faire éprouver une impression trop vive.

— S'il peut me reconnaître, ce sera pour lui un grand soulagement... Je puis vous montrer des papiers constatant mon identité, ajouta-t-elle, se rappelant tout à coup que la garde ne la connaissait pas. J'ai des lettres...

Elle prit son carnet. Il y avait la lettre de Damien et une autre, plus ancienne, de sa mère.

Comme l'infirmière jetait un coup d'œil rapide sur les enveloppes, un doute affreux la saisit.

— Mais après tout, est-ce mon mari? s'écria-t-elle. Il peut y avoir une coïncidence...

La garde prit un petit portefeuille dans la bavette de son tablier et le retint entre ses doigts.

— Ce monsieur, dit-elle, n'avait sur lui aucun papier, aucune lettre pouvant nous renseigner. Ce portefeuille contenait une somme d'argent qui a été versée à la caisse de l'hôpital et deux photographies... L'une d'elles est sans doute la vôtre, quoique pas très ressemblante,... en robe de bal...

— Et l'autre celle de notre fils...

Et Pascale tendit la main pour prendre un petit carnet vert, qu'elle croyait reconnaître, quoiqu'il ne portât aucune marque spéciale.

— Oui, oui, c'est cela!...

— Venez, dit la garde, vous verrez le malade, d'abord de la porte, et si c'est votre mari, vous pourrez entrer.

Pascale la suivit à travers des corridors clairs et froids, d'une netteté admirable.

Elles arrivèrent à une salle plus petite, dont les fenêtres ouvertes laissaient entrer une brise tiède.

— Regardez,... c'est le deuxième lit à gauche...

Pascale regarda avidement.

Oui, c'était bien Damien qui gisait là, étrangement changé, cependant, et roulant sa tête sur le traversin dans une triste agitation.

La garde interrogea Pascale du regard, mais elle n'eut pas besoin de réponse : la douleur qui contractait son pauvre visage pâle disait assez qu'elle l'avait reconnu.

L'infirmière lui fit signe de ne pas encore s'avancer ; elle s'approcha de Damien et posa une main presque caressante sur son front.

— Vous allez mieux?... Assez bien pour voir quelqu'un que vous aimez beaucoup?...

Oh! ce regard vague qu'il attacha sur la garde, ce regard dont la pensée était presque absente, et dans lequel, cependant, on lisait un faible effort de mémoire et de volonté!...

— Votre femme est arrivée... Elle viendra vous voir,... bientôt,... aujourd'hui... Elle est tout près...

Elle dosait cette joie inattendue, craignant qu'elle n'accablât le malade; mais Damien semblait à peine comprendre. Alors elle fit signe à Pascale et s'éloigna un peu pour lui permettre d'approcher.

Les lits voisins étaient vides. Mais les autres malades se soulevaient, curieux, étonnés de voir entrer une femme si élégante et si jolie.

Pascale s'agenouilla, prit la main de son mari et murmura :

— Oui, je suis venue... pour toujours! Et maintenant, il faut guérir, pour moi, pour votre fils!

Chose étrange, elle avait comme l'impression de

parler à un être nouveau. Il était si changé! Et, chose plus étrange encore, peut-être, quoiqu'elle eût l'âme navrée de le retrouver ainsi, elle en ressentait comme un soulagement. Car le sentiment cruel de répulsion qu'elle avait craint d'éprouver en face de lui se fondait dans une infinie pitié...

Il la regardait avec une sorte de surprise, presque de peur. Mais quand, oubliant les regards attachés sur elle, elle se pencha pour l'embrasser, deux larmes filtrèrent lentement sous ses paupières meurtries.

Et il essaya de parler.

— Vous... vous resterez?

— Elle restera quelques minutes, mais demain elle reviendra, dit la garde.

— Ne pourrait-il avoir une chambre? demanda Pascale, tenant toujours la main de son mari.

— Oui, certainement. Et vous pourrez passer les journées avec lui; j'ai l'espoir que votre arrivée hâtera la guérison. Mais pour vous épargner un désappointement pénible, je dois vous répéter que le progrès mental sera lent...

Damien ne parla plus. Il regardait sa femme avec une sorte de contentement tranquille et finit par s'endormir.

Alors elle détacha doucement sa main, qu'il tenait dans les siennes, et suivit la nurse hors de la salle.

— Revenez demain, à neuf heures. Vous le trouverez dans un cabinet bien ensoleillé.

— Puis-je lui amener son fils?

— Dans quelques jours... Et quand il pourra être transporté, conduisez-le de préférence à la campagne...

Pascale était brisée quand elle rentra à l'hôtel. Marga pleura de joie, et la bonne hôtesse exprima une sympathie sincère.

Cette nuit-là, Pascale dormit d'un sommeil profond, sans rêves.

Le lendemain, elle s'informa d'une église catholique et se rendit à la messe. Elle était encore toute à la joie d'avoir revu Damien vivant.

Ensuite elle prit un tramway pour se rendre à l'hôpital.

On l'attendait. Elle fut conduite dans un cabinet où Damien reposait, avec une expression très calme qui lui rendait un peu de son ancienne physionomie.

— Il a compris qu'on améliorait sa situation, dit la garde avec un léger sourire. Il a paru content d'être ici. Il ne vous a pas demandée : peut-être a-t-il oublié votre visite; mais il cherche quelque chose depuis ce matin.

Il s'éveilla et reconnut Pascale. Alors il sourit, et

son visage reprit un instant son expression normale. Mais Pascale eut l'ordre de ne pas lui parler.

Pendant quelques jours, elle vécut à l'hôpital, ne rentrant à son hôtel que pour prendre ses repas et dormir. Les progrès physiques de Damien était rapides. Aucun membre n'était paralysé. Il put se lever, sortir dans la cour ombragée d'arbres. Il reprenait ses forces, son appétit, son sommeil. Il restait absorbé, comme sans pensées. Même quand il semblait jouir de certaines choses, comme l'air pur, le soleil, les fleurs, il n'exprimait aucune de ses impressions. Le silence devenait chez lui une habitude et comme un état. Il était probablement heureux de revoir sa femme, car il la cherchait avec inquiétude lorsqu'elle s'éloignait. Mais il ne paraissait pas se souvenir de ce qui l'avait amené là.

Après la première impression de soulagement ressentie par Pascale, elle commença cependant à se rendre compte de ce que sa situation avait de poignant. Dans les vagues projets d'abord élaborés, elle avait compté que son mari ferait quelque chose, contribuerait pour la plus grande part à gagner leur vie. Mais s'il redevenait capable d'un travail quelconque, ce ne serait pas avant de longs mois. Sur elle seule pèserait donc le souci du pain quotidien... Elle s'était juré de tout abandonner à la liquidation et ne voulait retenir, de ce que la loi reconnaissait être sa propriété, qu'une somme aussi minime que possible, qui serait comme l'instrument de son labeur.

Mais ici se posait l'angoissant problème : que pouvait-elle faire? Donner des leçons de français, cela n'avait pas de raison d'être dans ce pays de langue française : il faudrait aller vivre dans un canton allemand. D'ailleurs, avec sa santé fragile, supporterait-elle les fatigues du professorat? Et quelle autre chose pouvait-elle entreprendre?

Elle songeait alors, comme à un paradis perdu, au repos, aux délices de la Pinnelaye. Ah! si sa mère avait voulu les recueillir!... Et tout à coup, pénétrée d'un espoir nouveau, elle écrivit à Mme Bégard, lui dépeignant l'affreuse situation de son mari et la détresse où elle se trouvait.

L'attente de la réponse fut pénible, mais illuminée d'espérance. Il lui semblait qu'elle avait été éloquente, que sa mère ne pouvait l'abandonner, qu'elle aurait pitié du malheureux qui avait failli payer de sa vie sa folle imprudence.

La lettre arriva par le retour du courrier.

Et voici ce qu'écrivait Mme Bégard :

« Pascale, ma bien-aimée, mon cœur est déchiré de tes souffrances,... des tiennes... Celles que tu dé-

peins, celles de ton mari, me laissent froide et courroucée. Cet homme ne paiera jamais assez cher ce qu'il t'a fait endurer!

« Oui, j'ai soif de te voir, de te submerger dans ma tendresse! Mais je te veux seule. Pour l'amour de toi, je paierai les frais du séjour de ton mari dans une maison de santé ou une pension de famille. C'est faire plus que mon devoir!

« Ce qui reste de ta dot est à toi, tu es libre de la jeter dans un gouffre, mais tu ne dois pas parler de misère quand tu pourrais garder une aisance à la rigueur suffisante pour vivre. Ce n'est donc pas pour te sauver de la pauvreté que je t'appelle, c'est pour te redonner du bonheur à force d'amour.

« Viens donc vite, mais encore une fois, seule avec ton fils. »

Pascale laissa glisser la lettre. Elle était anéantie. L'amour passionné de sa mère lui mettait au cœur quelque chose de brûlant, et, en même temps, sa haine pour Damien la repoussait et l'effrayait.

Abandonner ce pauvre être aussi faible qu'un enfant, qui ne vivait plus que de sa présence? Le rejeter dans une solitude qui achèverait d'atrophier ses facultés ébranlées?

Ah! maintenant, ce n'était plus seulement la voix du devoir qui protestait en elle, c'était cet amour fidèle qui faisait partie d'elle-même et que rien ne pouvait étouffer...

Presque aveuglée par ses pleurs, elle écrivit une lettre navrée qui aurait dû percer le cœur de sa mère. Elle ne parlait plus de son affreuse situation, elle était trop fière pour redire cette anxiété-là. Elle montra son cœur, son cœur avide de tendresse, attaché à sa mère tant chérie, mais lié hélas! plus indissolublement encore au malheureux qu'elle seule pouvait peut-être guérir un jour.

La réponse fut brève, cruelle, définitive :

« Je te défends de m'écrire, tout est fini entre nous. »

XX

Le jour approchait où Damien devait quitter l'hôpital; Pascale ne pouvait reculer le moment de prendre une décision.

Elle se décida à parler à l'infirmière. Elle lui confia que des revers soudains les avaient réduits à la pauvreté. Elle ajouta qu'ayant occupé à Paris une grande situation elle préférait vivre loin de leur ancien milieu.

L'infirmière essaya discrètement de savoir si aucun parent ne les aiderait. Pascale répondit vaguement qu'elle ne voulait rien devoir à personne.

Elles examinèrent ensemble la situation, et la garde déclara qu'il était impossible de donner des leçons dans la ville. Il s'y trouvait une foule de professeurs possédant des diplômes, et l'on n'accepterait pas une Française inconnue, dépourvue de brevets, et il était désirable que Pascale ne s'éloignât pas de son foyer, où son mari et son fils auraient besoin d'elle.

Mlle Lesnod vit un découragement intense se refléter dans les doux yeux de la jeune femme, et elle lui prit les mains.

— J'ai pensé à quelque chose... J'hésitais à vous en parler, craignant de froisser chez vous des préjugés respectables. Mais je vous crois très courageuse et... au-dessus des idées vulgaires... Ecoutez-moi... Quand on est dans un pays et qu'on veut y gagner sa vie, il faut s'orienter dans le sens même des ressources offertes par ce pays. Or, une de nos grandes ressources, accessible à une femme, c'est l'industrie hôtelière... Pourquoi ne tiendriez-vous pas une maison de famille? On ne fait pas fortune, mais on vit, et même on arrive à économiser une modeste aisance.

Pascale, surprise, resta silencieuse.

— Beaucoup de femmes bien nées se résignent à une occupation de ce genre, reprit Mlle Lesnod, se méprenant.

— Oh! ce n'est pas ce'-, j'accepterais n'importe quelle tâche honorable!... Mais encore faut-il que j'y sois apte. J'ai dirigé... d'un peu haut... une maison luxueuse, où l'on ne pouvait guère compter... Avant mon mariage, je vivais dans un château où l'on recevait, où la vie était plus que large... J'ignore ce que peut être un ménage modeste, et c'est une science de diriger un hôtel.

— Une pension, rectifia l'infirmière. Moi, je ne craindrais pas un insuccès pour vous... Vous semblez intelligente et énergique. Si je me permets d'insister, c'est que j'ai justement quelque chose en vue... Une de mes tantes tient depuis trente ans une pension de famille à Vevey, une maison très respectable, très fréquentée, occupée en toute saison et lui permettant (il est vrai qu'elle est seule) de mettre chaque année de côté une somme assez ronde. Elle est âgée, un peu lasse, et voudrait jouir maintenant d'un repos bien gagné.

— Mais il faudrait des capitaux pour acquérir cette

maison et son matériel ! dit Pascale, à la fois intéressée et découragée.

— Ma tante aimerait évidemment à recevoir un petit capital ; mais elle ferait de grandes concessions, pourvu que chaque année on lui payât des intérêts et un amortissement. Je la déciderais, j'en suis sûre, à passer quelques mois avec vous pour vous mettre au courant. D'ici là, elle verra bien si vous devez réussir. Voulez-vous essayer ?

Pascale l'embrassa.

— Oui, je le veux ! Comment vous remercier ? Désormais, Dieu seul peut acquitter mes dettes !

— C'est un bon débiteur, dit la nurse avec un sourire bienveillant. Je vais téléphoner à ma tante tout de suite, et, si l'affaire s'arrange, nous irons ensemble voir la maison...

Dès le lendemain, elle fit part à Pascale du résultat de son message.

— Ma tante aussi s'intéresse à votre situation, dit-elle. Comme elle est formaliste, elle demande que vous vous procuriez des... références. Cela ne vous choque pas ?

— Oh ! je savais bien qu'on en exigerait, et je vous donnerai toutes les lettres possibles, dit Pascale, rougissant malgré elle et pensant immédiatement au duc de Cypriac, à Guy de Kerlimon et au curé de sa paroisse.

Tout fut convenu. Pascale ferait un essai dans des conditions rendues très avantageuses par le fait que la bonne infirmière était l'unique héritière de sa tante.

Naturellement, il était à la fois inutile et impossible de demander l'avis de Damien. Il n'aurait pas compris, et elle craignait de troubler ses idées encore confuses.

Elle lui amena son fils le lendemain. Jusque-là, Mlle Lesnod avait préféré qu'elle attendît ; mais l'effet fut singulièrement heureux. Bien que Damien ne parlât jamais de Benoît et parût avoir oublié son existence, il fut galvanisé à la vue du cher petit être qui, un peu effrayé de revoir un papa malade, tenait nerveusement la main de sa mère.

— Mon petit !... Oh ! mon petit garçon !...

La figure de Damien s'était si complètement transformée que Benoît le reconnut tout à fait et n'eut plus peur. Il se jeta dans ses bras et commença à causer.

— Pourquoi es-tu malade ? Où tu as été ? Pourquoi tu ne viens pas avec nous ? Il y a un balcon, et du miel, et des confitures...

— Mon petit !...

Et son père le couvrait de baisers.

Tout à coup, il passa la main sur son front et, re-

gardant sa femme, fit un effort pour ressaisir ses idées.

— Où était Benoît? Où suis-je? Pourquoi partez-vous le soir?

Pascale tressaillit de joie. C'était la première fois qu'il cherchait à se rendre compte de sa situation.

— Vous avez été malade, dit Pascale à son mari, en lui prenant la main. On vous a soigné dans cette maison, et maintenant vous êtes guéri, et nous allons être réunis tous les trois dans une demeure tranquille, sur le lac.

— Le lac?

— Oui, le Léman, que vous aimiez... Je vais aujourd'hui voir la maison, et bébé vous tiendra compagnie. Il a apporté ses jouets : un petit soldat et un mouton qui ne le quitte guère.

— Et qui sait pleurer! dit Benoît, faisant bêler son mouton.

Et il ajouta, regardant sa mère dont les yeux étaient pleins de larmes :

— Tout le monde pleure...

Pascale laissa son mari et son fils avec Marga sous les arbres de la cour. Damien était retombé dans le silence, mais non plus dans l'atonie. Il suivait des yeux son petit garçon, que Marga amusait, et il remit lui-même au soldat son képi qui était tombé...

Pascale et Mlle Lesnod prirent le train et descendirent à Vevey. Pascale ne connaissait pas la tranquille petite ville, tranquille et silencieuse, mais non pas triste, avec ses échappées sur le lac, au bout des rues.

La maison, à son secret désappointement, n'était pas située au bord de l'eau, mais dans la rue qui traverse la ville, parallèlement au lac ; de deux fenêtres seulement on avait un peu de vue.

C'était un logis de dimensions moyennes, à deux étages, avec des murs nouvellement crépis, des volets verts, et, à la porte, un marteau de cuivre étincelant qui ne servait jamais, puisqu'il y avait une sonnette électrique.

Rien de romantique ni même de pittoresque, seulement un aspect respectable, bourgeois.

Mlle Lesnod appuya le doigt sur le bouton, aussi en cuivre brillant. Une jeune fille en tablier à bavette et en petit bonnet vint ouvrir et les introduisit.

Presque aussitôt la propriétaire parut. Elle portait une robe de cachemire marron et un petit camail de soie bordé d'un effilé ; une coiffure de dentelle couvrait ses cheveux gris. Elle était souriante et aimable, et, faisant un petit signe d'amitié à sa nièce, elle prit tout de suite les mains de Pascale.

— Comme elle est jeune! dit-elle avec une ombre de désappointement. Mais, reprit-elle aussitôt, les

clientes aimeront cela. Je reçois beaucoup de jeunes filles...

Elle insista pour montrer tout de suite la maison. C'était un établissement évidemment ancien, avec un confort modeste et tenu avec une propreté méticuleuse. Mlle Ida Schaumann insista là-dessus : c'était le cachet du pays, la condition indispensable du succès. Elle souleva les couvre-lits pour montrer l'état irréprochable des matelas et des couvertures. Elle ouvrit les armoires de la lingerie, donna avec orgueil le chiffre des draps et des serviettes, s'attarda dans la cuisine, brillante de cuivres et d'étains, et fut satisfaite de l'intérêt que témoignait Pascale.

— Je resterai quelque temps avec vous, dit-elle ; vous me verrez faire, et vous commencerez à tenir la maison avant mon départ.

La visite dura deux heures. Un lunch était servi dans un petit bureau réservé : café au lait et gâteaux faits à la maison.

— Mes domestiques me suivent ou se retirent, dit Mlle Schaumann, mais ils resteront avec moi les premiers temps, pour vous permettre de chercher et de former des personnes sûres.

Et tout fut conclu.

Pascale et sa compagne reprirent le train. Il était tard, et Pascale rentra directement à l'hôtel. Benoît ne dormait pas. Son petit cœur et sa tête étaient pleins de son papa retrouvé.

— Il n'est presque plus malade, maman ! Et avant, il ne jouait pas, mais maintenant il s'amuse avec le mouton et le soldat ! Et bébé est content !

Pascale pria longtemps, ce soir-là. Elle ressentait une profonde gratitude de l'aide reçue ; l'avenir semblait moins sombre. Mais aussi une responsabilité lourde pesait sur elle : elle était maintenant le chef du foyer reconstruit...

XXI

NOTRE HISTOIRE

Journal de Pascale

« Il faisait beau. Le bateau glissait sur l'eau bleue qui scintillait sous un gai soleil. Bébé poussait des cris de joie, pelotonné comme un petit chat dans les bras de son père. Il s'est pris de passion pour ce père

très changé, comme nouveau, qui lui donne vaguement l'impression d'avoir eu face de lui un autre enfant, un compagnon de jeux... Damien semblait content. Dans ses yeux je voyais se refléter une expression plus intelligente, il reconnaissait évidemment les villes et les villages devant lesquels nous passions. Il ne cherchait pas quel événement le ramenait devant ce décor, jadis familier : il se laissait vivre, d'une vie végétative, mais douce. Je le regardais avidement. Ses vêtements, hélas ! flottaient sur lui, et quand il ôta son chapeau pour jouir de la brise, je vis, au grand jour, un vague reflet argenté sur ses cheveux... Son attitude reste élégante et correcte... Le soin de lui-même, les habitudes raffinées ont survécu au naufrage de beaucoup d'autres choses. A première vue, les étrangers ne peuvent se douter des lacunes de ce pauvre cerveau. Reviendra-t-il jamais comme autrefois ? Hélas ! on ne me le laisse guère espérer...

« Et moi ? Ah ! si je fais un retour sur moi-même, si je consigne ici des impressions que je ne peux confier à personne, c'est que, grâce à Dieu, elles sont réconfortantes ! Si je dois connaître des heures plus sombres, des défaillances, ce me sera un réconfort de penser qu'en m'en allant vers ma nouvelle vie je n'ai ressenti ni vaine humiliation, ni regret inutile, mais seulement la fierté d'embrasser un labeur nouveau, une vaillance qui, due à un secours divin, m'inspire une sorte de joie... C'est moi qui vais faire vivre ces pauvres aimés ! Et je comprends maintenant qu'en nous imposant le travail, Dieu y a mis une force, une douceur, j'allais dire une ivresse...

« Quand nous sommes descendus à Vevey, j'ai été contente de l'impression de Marga, qui est maintenant pour moi comme une amie.

« — Oh ! Madame, quelle ville propre et agréable ! Et ce grand jardin-là, donnant sur le lac ! J'irai y promener Benoît...

« Damien nous suivait sans rien dire, ne semblant pas même étonné. Il regarda la maison sans curiosité, salua Mlle Schaumann qui était accourue sur le seuil et crut probablement descendre dans un hôtel.

« Nos chambres sont naturellement au troisième étage, légèrement mansardées, et donnent sur le jardin. Il y avait partout des fleurs. Cependant, leur aspect modeste a évidemment frappé Damien ; mais il n'a rien dit, et je l'ai envoyé au jardin avec Benoît. Il y a un petit bassin avec des poissons rouges, un bosquet, des plates-bandes fleuries.

Mlle Schaumann a eu un entretien pratique avec Marga qui s'intéresse tout de suite à cette nouvelle situation ; mais Benoît l'absorbera surtout, car, moi, je ne pourrai jamais m'occuper de mon chéri...

« ... Midi... Mon cœur bat en entendant la cloche. Mlle Ida me conseille de faire asseoir Damien à la table d'hôte. Cet instinct d'homme du monde, qui a résisté à l'affreuse secousse, le guidera, j'en suis sûre...

« Les hôtes entrent dans la salle à manger ; on leur demande de l'exactitude, et ils s'y prêtent de bonne grâce. Mlle Ida leur glisse à l'oreille que Damien est convalescent d'une grave maladie et qu'il ne faut pas s'étonner s'il est encore fatigué et silencieux

« Nous excitons une curiosité bienveillante. Les dames regardent ma blouse, cependant très simple, avec une admiration évidente... Je cause avec mon voisin, un vieil Anglais un peu compassé, et j'entends sa femme demander à Damien s'il connaît la Suisse. J'écoute, anxieuse... La question réveille en lui des note assoupies... Il répond brièvement, mais dans l'excellent anglais qu'il parle, qu'il n'a pas oublié. Seulement, il n'a pas l'idée de questionner à son tour ni d'entretenir une conversation.

« Les clients de la maison appartiennent en général à la classe moyenne ; ce sont surtout des Anglais qui ont de bonnes manières et une certaine culture. Le service est simple et excite chez Damien un vague étonnement. Il regarde le verre un peu épais, l'assiette de faïence rose et blanche, d'un grain assez grossier, le couvert de ruolz un peu usagé, les serviettes que deux ou trois convives glissent dans leur col, et il me regarde, perplexe. Mais je lui souris, et il retombe dans son apathie.

« En somme, tout se passe bien. Mon voisin, qui est un ancien marchand, me parle de Paris, d'un Paris que je connais peu, et m'adresse des compliments sur l'accent avec lequel je parle sa langue. Aussitôt le repas achevé, ils se dispersent. J'installe Damien dans sa chambre pour faire une sieste, et Mlle Schaumann, quand je redescends, me prend la main d'un air content.

« — Oh ! chère Madame, tout ira bien ! Je ne savais pas que vous parliez tous deux l'anglais d'une manière si correcte... Ce sera une grande chose !... Maintenant, allons chercher du linge, car j'attends deux dames ce soir. Vous verrez si leurs chambres sont bien arrangées...

« Je suis Mlle Schaumann comme son ombre. En sortant de la lingerie, nous descendons à la cuisine, claire, étincelante de cuivres rouges et jaunes, et nous consultons un volumineux cahier de recettes, en vue d'accommoder savamment les restes pour le repas du soir...

« ... Ce repas s'appelle le souper. Damien, fatigué, dîne chez lui. Les nouvelles arrivées semblent ma-

niaques et, ayant discuté le menu, demandent des œufs et du lait... Les hôtes racontent leurs excursions. Mes voisins semblent satisfaits de l'intérêt (feint, hélas!) avec lequel je les écoute et de ma connaissance des divers points du lac.

« Après, j'accompagne Mlle Ida dans son bureau, où elle fait des comptes. Elle me révèle des secrets d'économie domestique que je ne soupçonnais pas, naturellement, et nous décidons les menus du lendemain. Elle tient à mon avis, mais il semble que ce soit pour discuter, car je n'ai pas encore l'idée d'une maison semblable, où tout doit être considéré, pesé, afin de donner la meilleure nourriture possible pour une somme relativement minime... Mais je m'y mettrai... »

Le lendemain.

« Lever matinal. Je me rends à l'église, une jolie église moderne, de style gothique, sur une petite place dégagée, avec quelques arbres. Tout de suite je m'y trouve *at home;* elle remplacera le logis familial d'où je suis bannie. Sur les murs du chœur, je reconnais tout à coup les anges musiciens de l'Angelico, inoubliable souvenir d'Italie... Partout ailleurs, cette réminiscence d'un passé heureux m'eût trop attendrie. Ici, j'en suis seulement émue... On dirait que ces images célestes, témoins des jours brillants, m'ont suivie pour élever mon âme au-dessus des vulgarités de ma vie nouvelle...

« Et la journée commence... Nous allons au marché sur la grande place si propre et un peu froide : il paraît que je dois m'y rendre chaque jour. C'est très nouveau, mais cela ne m'ennuie pas... On disait que j'avais l'esprit souple... Je me suis toujours intéressée à ce que je fais, et je ne connais pas l'ennui. Il me semble qu'un rideau est tendu entre le passé et le présent; je ne veux plus voir en deçà. La marquise de Maulgrand a disparu... Je suis Mme Maule, la modeste directrice d'une maison de famille de troisième ordre, que j'ai le secret espoir de relever un jour et qui doit assurer l'avenir de mon fils. Donc, je m'initie à la qualité des viandes, des légumes, des fruits, aux débats, au marchandage. C'est ceci qui me coûtera un peu.

« Après une demi-heure donnée à Damien et à Benoît, il y a la surveillance de la lessive, la visite minutieuse du linge, la distribution des provisions, les petites conversations nécessaires avec les pensionnaires qui aiment, paraît-il, à vous trouver dans le bureau pour une réclamation, un renseignement, un menu bavardage.

« C'est très absorbant. Je prévois que je ne sortirai guère, sauf une demi-heure, le matin et le soir, pour la chère église. Et c'est Benoît qui opérera, sans s'en douter, la cure morale de son père...

« Cela marche. Le soir venu, je suis lasse, mais je ne me suis pas ennuyée. Mlle Schaumann se dit ravie de mes dispositions.

« Maman, chère maman, si vous aviez pu prévoir à quoi servirait l'éducation, la formation donnée à celle qui était alors votre petite bien-aimée !

« Damien fait des progrès étonnants dans cette atmosphère reposante. D'abord il est heureux, à sa pauvre manière diminuée. Il cause avec Benoît et... s'amuse avec lui. Il invente des jouets ; il organise des batailles de soldats de plomb. Et il a trouvé une occupation qui rend tranquille mon petit garçon remuant : il pêche. Benoît le regarde, étonnamment patient. Quand un poisson frétille au bout de la ligne, il pousse des cris de joie.

« Mais le progrès, c'est que, par instant, un éclair luit dans sa pensée engourdie, allant réveiller une idée, une impression, une curiosité.

« Ce matin, il m'a dit tout à coup :

« — Resterons-nous longtemps ici ?

« — Oui, très longtemps... Vous y êtes bien, n'est-ce pas ?

« — J'y suis bien, oui... Pourquoi, hier, cette Anglaise vous appelait-elle Mme Maule ?

« J'ai hésité, un peu tremblé. Mais il avait l'air si lucide que j'ai pris sa main et lui ai dit très doucement :

« — Nous ne sommes plus riches, Damien... Il nous faut gagner notre vie... Alors, j'ai pris cette maison et je reçois des hôtes... Comprenez-vous ?

« Quelque chose de tragique a passé dans ses yeux.

« — Un hôtel ! Vous ! Vous, Pascale, la marquise de Maulgrand !...

« — Je suis Mme Maule... J'aime tous vos noms, vous savez, et celui-ci nous convient mieux... Nous ferons de bonnes affaires. Et, le croiriez-vous, je préfère cette vie à celle de Paris, qui me fatiguait tant, où je ne vous voyais pas assez, où je ne jouissais pas de Benoît !...

« Il me regardait avec un effort douloureux pour se souvenir et se rendre compte.

« — Pauvres ?... Ah ! oui !...

« Il a pris sa tête dans ses mains et a gémi :

« — Dites-moi... Je ne me rappelle pas... Je peux vous comprendre en ce moment, mais, tout à l'heure, la nuit se refera en moi...

« Très doucement, mettant tout mon cœur dans mes paroles, je lui ai rappelé qu'il a été trompé, volé, et qu'il est tombé malade en arrivant en Suisse.

« Sur son visage, je voyais revivre l'angoisse des heures qu'il avait oubliées. Comme il a dû souffrir pendant ce terrible voyage ! Mais il ne peut en dire les détails.

« — Maintenant, Damien, il ne faut plus penser à cela... C'est le passé... L'avenir est à nous, et nous nous aimons, n'est-ce pas ?

« Il a sangloté comme un enfant, la tête sur mon épaule, puis tout à coup, comme lassé de cet effort, il est tombé endormi...

« Au réveil, il n'a plus parlé de rien.

« J'ai subi une petite épreuve. Une dame, arrivée hier, m'a fait, à propos d'un détail insignifiant, une observation malhonnête, me parlant comme à une inférieure et me disant à peu près que j'étais « faite pour veiller au bien-être de ceux qui me paient ». J'ai frémi d'indignation, mais je me suis maîtrisée, et j'ai répondu avec douceur, sans d'ailleurs la désarmer. Alors j'ai pleuré dans ma chambre et demandé d'oublier ce que j'ai été...

« Encore un trait de lumière chez Damien. Il m'a demandé si ma mère ne m'envoyait pas d'argent.

« — Maman est fâchée contre moi parce que je vous aime mieux qu'elle, Damien. Elle reviendra un jour à nous, j'espère ; mais maintenant, très cher, vous êtes tout pour moi...

« Il a pris ma main et l'a baisée avec plus que de la tendresse : c'était comme un hommage rendu à quelque chose de vaguement entrevu. Et il a ajouté tout à coup :

« — Vous laissez Benoît vous dire : *tu*...

« — Oh ! certes oui ! Cela lui plaît, et il me semble que ce petit mot le rapproche de moi !

« — Alors... — et il y avait quelque chose de touchant, de presque tragique, dans ses yeux suppliants — alors, je veux faire comme lui... Je suis pour vous comme un autre enfant...

« C'était la première fois qu'il semblait se rendre compte de sa fatigue cérébrale. J'ai pleuré, et maintenant nous nous tutoyons. Cela aussi le rapproche de moi.

« Mlle Schaumann est partie, me promettant une petite visite de temps à autre. Elle se retire à Genève, près de sa nièce. J'ai eu un moment d'effarement, puis tout s'apaise, je suis contente. J'ai un nombre suffisant de pensionnaires et déjà des de-

mandes pour l'hiver. Une jeune fille très sûre, recommandée par le curé, promène bébé, et je trouve en Marga de telles capacités que je veux faire d'elle un second moi-même. Elle me remplacera quand j'aurai trop besoin de repos... Et puis, je peux maintenant confier Benoît à son père : ils s'aiment passionnément. Damien, avec lui, cause ; il reprend une mentalité d'enfant mais aussi un sens pratique qui m'ôte toute inquiétude.

« J'ai essayé de le ramener peu à peu à la vie intellectuelle. Mais quand je lui demande de me faire une lecture, il se fatigue, il bâille. Alors, j'ai eu l'idée de lui donner des livres enfantins ; il s'y intéresse, et c'est peut-être le commencement d'un progrès.

« Parfois, je reçois des hôtes agréables ; on les sent sympathiques. Puis ils passent, et ils ne reviendront sans doute jamais...

« En général, ils sont polis et aimables. Damien commence à tenir sa place à table. Il s'intéresse aux menus racontars et donne des renseignements sur les bateaux dont il est l'habitué. Mais comme il se fatigue encore vite ! Il a des moments d'atonie, d'absence, de tristesse vague...

« Il a toujours de ces sortes de lumières brusques sur le passé qui, en général, marquent le début d'une amélioration mentale. Il m'a dit ce matin, sans que rien eût amené sa question :

« — Est-ce que je devais de l'argent à...? Je ne me rappelle plus à qui, Pascale...

« — A la liquidation de cette Société dont tu étais l'un des administrateurs. Oui, tu devais de l'argent ; ce que nous avions a presque suffi, et Philippe de Cypriac a avancé une somme qui lui sera bientôt rendue, puisque nous sommes sur le chemin de la fortune, ai-je ajouté, essayant de plaisanter.

« Il a baisé ma main, comme il fait quand il a l'idée confuse de me rendre un hommage. Et il a ajouté, avec cet effort si pénible pour dissiper les ombres de sa mémoire :

« — Mais pourquoi suis-je parti ? Que m'avaient-ils dit ? Ne voulait-on pas m'arrêter ?

« Et il a eu un long frisson.

« O mon Dieu ! Vous seul savez ce que j'ai souffert, ce que je souffre pendant que se déroule ce cruel procès ! Le duc a obtenu — du moins des journaux lus dans notre milieu — qu'on ne donnerait que des initiales. Combien transparentes sont-elles, cependant ! Et avec quelles angoisses j'attends la fin !

« J'ai rassuré Damien, et, une fois encore, tout a paru se voiler en lui.

« Tout est fini. Comme la signature de plusieurs des membres du conseil d'administration figure dans des actes... — oh ! je ne peux pas écrire ce mot terrible !... — ils ont été, avec des circonstances atténuantes : bonne foi surprise, incapacité, condamnés par contumace.

« On ne meurt pas de douleur... Mais si Damien n'avait pas laissé une part de son être dans cette aventure qui a failli le tuer, j'aurais pu ressentir pour lui... de l'horreur... Maintenant je n'ai que de la pitié...

« O mon Dieu ! j'espérais encore que cette lie n'approcherait pas de mes lèvres ! La ruine, l'abandon, la déchéance sociale, ce n'est rien ! Mais la condamnation ! la honte !... Je plie sous le fardeau...

« Un vague instinct de crainte, gardé de sa fuite, empêche Damien, heureusement, de descendre sur la rive française. Il faut que j'entretienne cette frayeur, sans toutefois rien lui dire. Il pourrait être arrêté !

« Mon pauvre petit Benoît ! si beau, si joyeux, semblant s'emparer de la vie comme d'un trésor de bonheur ! Et que lui réserve-t-elle ? Son nom est terni, et une ombre planera toujours sur son avenir.

« Oh ! j'espérais tant que le calme se ferait après ce naufrage ! Mais j'ai reçu aujourd'hui une lettre de Philippe de Cypriac, une lettre qu'il eût pu m'épargner. Elle est fiévreuse, il retient à peine l'expression de sa colère. Ne sachant, dit-il, si les journaux français parviennent jusqu'à nous, il me redit la condamnation que le plaidoyer éloquent de Me Rollier n'a pu qu'atténuer. Il me recommande de ne pas revenir en France, insiste de nouveau pour que nous ne portions plus jamais le nom de Cypriac, et ajoute un mot cruel sur la fin d'une race, sur un passé d'honneur éclaboussé de honte...

« Quelles heures affreuses ! Je me suis réfugiée à l'église, non pas, hélas, pour y prier, car de nouveau je sentais monter en moi la révolte, avec la douleur de porter ce nom sali. J'avais peur de moi-même. Je ne savais pas qu'il pût y avoir en moi une telle puissance de souffrance et d'indignation... Et puis, presque tout de suite, l'apaisement s'est fait... Je regardais vaguement les anges de Fra Angelico... Comme ils étaient calmes !

« Je me suis courbée très bas... La douleur demeurait : une impression de fer rouge brûlant mon être et surtout, oh ! surtout ! marquant mon enfant ! Mais maintenant, je parlais familièrement à l'Hôte divin de l'église ; je lui disais que c'était trop dur, que la pensée de mon fils me brisait. Et, tout à coup,

je songeai à la Mère des douleurs, qui avait accepté l'ignominie pour son Fils...

« Alors, ô mon Dieu — le croiront-ils, ceux qui n'ont pas expérimenté ces profonds mystères? — alors une paix soudaine descendit en moi... Rien ne protestait plus... Cette paix se répandait dans mon âme, dans tout mon être; oui, il me semblait que même mon être physique avait part à ce repos étrange, plein d'une indicible douceur... Et cette douceur était aussi de la force, me pénétrant toute... Et j'entrevoyais de loin les secrets des saints qui aimaient la souffrance. Moi, je ne l'aimais pas, mais je ne la repoussais plus.

« Je suis rentrée calme, après avoir dit avec une douceur inattendue le *fiat* douloureux. Damien, qui est toujours inquiet quand je ne suis pas là, m'attendait sur la route... Oh! j'ai béni Dieu qu'il fût si pâle, si amaigri, si changé, car je puis le plaindre, et même... un flot d'amour a envahi mon cœur en voyant son geste tendre et heureux vers moi!

« Peut-être pourra-t-il toujours ignorer son malheur.

« Le temps adoucit tout. Je ne suis pas consolée, mais résignée. J'ose encore espérer un bonheur modeste pour mon chéri, en dehors de notre sphère ancienne. Après tout, son père n'a été coupable que d'imprudence, et lui est innocent de tout... Il deviendra un homme de valeur et se frayera une route dans la vie.

« Damien est beaucoup mieux. Il ne remontera jamais au niveau de jadis; il aura toujours des lacunes, des fatigues du cerveau, des troubles passagers, mais il y a des moments où il s'intéresse à certaines choses, que je lui dilue, pour ainsi dire. Il relève un peu le choix de ses lectures, et il s'est remis à dessiner avec tant de bonheur que Mlle Schaumann a fait exposer et vendre à Genève des aquarelles vraiment jolies. Oh! pas très cher!... Mais quand je lui ai remis cet argent — trois louis, — que je lui ai dit que le marchand demandait d'autres vues, il a eu un ravissement.

« — Moi!... Je peux encore être bon à quelque chose!... t'aider!... Oh! je t'en conjure, prends tout cela!

« — Oui, j'en prendrai une part... Mais je veux que tu jouisses aussi de ton travail... Il faut gâter Benoît...

« Il est parti mystérieusement pour Lausanne. Le soir, il est revenu avec des paquets : un jeu de construction pour son fils, et pour moi un délicieux col brodé.

« Et depuis il y a un réel progrès mental...

BCU

« Le temps passe. Benoît sait presque lire, et j'ai confié à son père le soin, dont il est fier, de le faire écrire et répéter ses courtes leçons. Et, chose inattendue, inespérée, en même temps que s'ouvre à Dieu cette petite âme, l'âme de Damien s'en va dans le même sillage et rapprend les choses trop oubliées.

« Mon labeur ne m'ennuie pas. J'essaie d'y mettre quelque chose de moi. D'abord, j'ai rendu la maison presque jolie, en remplaçant peu à peu les vieux meubles et en substituant aux ornements vulgaires : chromos, statuettes de faux bronze, etc., des objets sans grande valeur, mais de forme artistique.

« Damien jouit de ces changements comme d'une humble réminiscence des choses d'autrefois.

« Que pense-t-il de sa situation ? Se doute-t-il de ce qui est arrivé et manque-t-il de courage pour m'interroger ? Il évite toujours avec une sorte de peur la rive française : je n'ai pas eu besoin de le mettre en garde.

« Mes lettres à ma mère restent sans réponse ; souvent, elles me sont renvoyées. C'est encore une peine inconsolable. Quand Benoît me dit : « maman », je voudrais, moi aussi, crier ce mot qui brûle mes lèvres et remplit mon cœur...

« Cette succession de gens qui passent est parfois douloureuse. Des sympathies s'ébauchent, et puis ce sont des adieux, on ne se revoit jamais. Après en avoir souffert, je voulais me défendre contre ces attirances vers des inconnus qui m'oublient, naturellement très vite... Je ne peux pas... Je donne toujours quelque chose de moi, et, je l'ai reconnu, c'est la condition du peu de bien que je puis faire.

« Il y a aussi des froissements : les impolitesses de quelques-uns, la conscience qu'ils affirment brutalement de leur supériorité sociale...

« L'autre jour, Benoît a demandé à aller à Evian. Un petit camarade lui avait dit que c'était « très joli ».

« Damien est devenu livide.

« — Oh ! non, non, pas à Evian ! a-t-il dit en joignant nerveusement les mains.

« Et il a été sombre tout le jour.

« Benoît commence à comprendre vaguement que son père, selon un mot tristement consacré, « n'est pas comme tout le monde », et il n'a pas renouvelé sa demande.

« Une grande joie... D'abord une lettre de Sidonie de Kerlimon. Cela, c'était tellement inattendu ! Je me croyais tellement séparée des amitiés de jadis ! Et,

en outre, elle me demande un service : sa fille a été malade et reste délicate ; on lui ordonne un changement d'air, et elle n'a personne à qui la confier. Alors, elle me demande de lui indiquer une pension de famille très sûre dans la ville que j'habite.

« Je n'incriminais personne... Le silence des amis, je l'excusais... Ne sommes-nous pas devenus des indésirables ? Mais celui de Sidonie était involontaire ; elle avait vainement cherché à se procurer mon adresse, que ma mère disait ignorer, et elle n'avait pas pensé à s'adresser au duc, croyant qu'il avait aussi rompu avec nous. C'est par hasard qu'elle a rencontré une parente de Marga, qui habite Rennes d'ordinaire, et qu'elle a su où je suis. D'ailleurs, la bonne petite Marga avait simplement donné l'adresse : *Maison Schaumann*, sans parler de ce que nous faisons ici. Sidonie l'ignorait donc ; mais elle avait pensé que, puisque j'habite la Suisse et le côté abrité du Léman, je pourrais lui rendre ce service.

« Elle n'est pas diplomate, la bonne Sidonie ; je lisais, à travers ses petites phrases embrouillées, qu'elle avait eu quelque peine à obtenir de son mari la permission de s'adresser à moi. Guy craignait de nous importuner... Il croyait que nous serions peinés de revoir les témoins du passé... Mais il avait cédé — il cède toujours, — et elle serait si heureuse de me revoir, de me confier la surveillance de sa fille si je lui trouvais un gîte dans mon voisinage !

« J'ai répondu que je tiens une maison de famille très saine et bien située et que je la supplie de me confier l'enfant... Oh ! comme je m'attache déjà à cette idée, à cette douceur !

« Sidonie est arrivée. Sa fille a sept ans, deux ans de moins que Benoît. Elle est pâle et anémiée, et tousse un peu, mais l'analyse n'a révélé aucune trace de tuberculose. Point jolie, elle est attrayante, avec quelque chose de plus fin que sa mère. Elle s'est immédiatement familiarisée avec Benoît qui l'a emmenée en avant, tandis que Sidonie m'exprimait, avec sa volubilité ordinaire, des accès de larmes et des sourires, sa joie de me revoir et son chagrin de savoir que... que...

« — Que je gagne ma vie ? ai-je dit tranquillement. Cela ne vous ennuierait pas plus que moi si vous y étiez forcée. Mon mari, qui a été mourant lors de son arrivée en Suisse, s'est remis et s'efforce de m'aider en peignant des aquarelles... Mon fils resplendit de santé et montre une vive intelligence... Si ce n'était l'éloignement de ma mère, je serais... heureuse.

« — Oh ! quand je songe au passé !... Vous, la marquise de Maulgrand !

« — Pascale Maule a plus de joies que n'en a connues la marquise de Maulgrand dans une vie contraire à ses paisibles goûts de campagnarde... Nous voici arrivées... Reconnaissez-vous Marga sans sa coiffe bretonne ?

« Sidonie monta à sa chambre, celle qui a une vue un peu lointaine et restreinte du lac. Elle s'extasiait sur tout et déclarait la maison positivement luxueuse.

« Avant le déjeuner — maintenant, le repas de midi s'appelle un lunch — nous avons causé à cœur ouvert. Malgré toutes les précautions du duc lors du procès, on a su en Bretagne, naturellement, le malheur de Damien. A ce moment, Sidonie m'avait adressé à Paris une lettre que je n'ai jamais reçue, et n'ayant rien de moi, elle concluait que je voulais rompre avec tout le passé. Et ma pauvre mère refusait de la recevoir... Elle m'a fait donner mille détails sur la vie que je mène depuis bientôt huit ans... Tout à coup, elle a regardé la pendule et est devenue un peu nerveuse : je devinais que la pensée de revoir Damien l'impressionnait.

« Et lui aussi, le pauvre chèr, était terriblement agité. Mais tout s'est passé très bien. Sidonie a été un peu saisie de le revoir toujours élégant, quoique si changé, avec ses cheveux qui, maintenant, sont presque gris ; mais elle a eu une effusion, et elle ne quittait pas sa main.

« — C'est si bon à vous de prendre ma pauvre petite ! Je ne puis quitter Guy, ni les petits, ni la maison non plus.

« Elle est bonne. Elle a compris instinctivement que placer Damien en face d'un service à rendre le relèverait un peu à ses propres yeux. Et, chose inattendue, toute gêne a disparu très vite dans l'évocation du passé.

« Le lunch se passa à merveille. Noëlle avait un peu d'appétit et échangeait des sourires avec un jeune Russe qui est ici depuis une semaine. Benoît la servait comme un petit chevalier... Par bonheur, j'ai en ce moment des hôtes très agréables, et il n'y en a à craindre aucun froissement pouvant peiner Sidonie.

« Pauvre Damien ! La présence de cette vieille amie lui causait une excitation heureuse. Une Américaine, sensible aux titres, était impressionnée favorablement de se voir présentée à la comtesse de Kerlimon, amie de son hôtesse, et l'hôtesse bénéficiait à ses yeux de cette relation distinguée...

« Oh ! quelle trêve délicieuse ç'a été ! Marga peut maintenant me remplacer ; sa tenue, son langage se sont affinés, elle est une gérante irréprochable, et j'ai pu faire avec Sidonie des promenades reposantes.

Souvent Damien était notre guide : il connaît si bien ce pays ! Nous emmenions les enfants.

« Le médecin de Lausanne à qui j'ai conduit Noëlle nous a rassurés et a promis à Sidonie qu'après six mois sa fille serait complètement remise. Benoît s'est pris de passion pour elle. En le voyant si heureux d'avoir une compagne, j'ai encore regretté que Dieu n'ait pas envoyé d'autres enfants à notre foyer...

« Sidonie a un caractère heureux et me donne je ne sais quelle confiance en l'avenir. L'avenir ! En tout cas, j'ai appris maintenant la leçon d'abord difficile, mais ensuite très douce, de vivre au jour le jour et de remettre le lendemain à notre Père céleste qui sait ce qu'il nous faut...

« C'est fini, elle est repartie, me promettant de voir ma mère quand elle reviendra à la Pinnelaye. Mais elle mène une vie errante, cette pauvre mère, et elle fuit d'ordinaire cette maison où, sans doute, elle voit mon fantôme...

« Je me suis déjà attachée à la petite Noëlle, mais j'ai eu quelque peine à me réhabituer à cette solitude morale que mon pauvre Damien laisse subsister autour de moi, puisque je ne peux évoquer mes souvenirs avec lui, ni lui dire mes peines, mes découragements passagers. Je ne me plains pas, cependant, il m'aime tant !

« J'ai presque peur de la tendresse que Benoît éprouve pour sa petite amie. Pauvre petit ! Comme il souffrira, avec cette intensité d'impressions et de sentiments ! J'envisage avec angoisse le moment où je devrai rendre Noëlle à sa mère : mon pauvre enfant pourrait en être malade !... »

XXII

— ... Elle est toujours jolie, mais encore plus mince,... très pâlie, un teint transparent... Restée, avec cela, si distinguée ! Tout le monde raffole d'elle !

C'est la dixième fois, au moins, que Sidonie dépeint à son mari l'impression que lui a produite Pascale.

— Son fils lui ressemble, il est charmant !

— Et alors Damien va mieux ? demande Guy, pour la dixième fois, lui aussi.

— Toujours distingué et séduisant, touchant à force

d'avoir souffert. Il a les cheveux gris, le teint pâle, et il garde toujours ce quelque chose de tragique qui rappelle le drame de leur vie.

— Ah! ce drame! Il l'a déchaîné, dit Guy avec amertume.

Longtemps il a ressenti contre son ami une indignation profonde; longtemps il a lutté contre le désir de Sidonie de renouer des relations et surtout de demander un service à un homme qu'il n'estimait plus. Mais les lettres très vivantes, très sincères de sa femme l'ont attendri, et il admet maintenant que Damien est plus malheureux que coupable, que, même, il n'est coupable que d'une folle imprudence et d'une affreuse incurie.

Il regarde avec un intérêt profond les cartes postales, les vues de la maison et du jardin où vit sa fille.

— C'est toi qui iras chercher Noëlle dans six mois, dit Sidonie généreusement.

Mais il secoue la tête sans rien répondre.

— Et maintenant, reprend la jeune femme, il faut que j'accomplisse ce pénible devoir d'aller trouver Mme Bégard. Tu es sûr qu'elle est à la Pinnelaye?

— Oui, elle est arrivée avant-hier.

— J'essaierai d'être éloquente. Mais comment une mère peut-elle être si impitoyable!

Guy continua pendant quelques instants à tirer de sa pipe de longues bouffées.

— Oui, elle est dure et orgueilleuse; mais songe, Sidonie, à ce qu'elle doit éprouver pour celui qui a déshonoré le nom de sa fille!

— Cependant, comprends-tu qu'une chrétienne ait voulu séparer ces malheureux, pousser sa fille à manquer à son devoir?

— Ne me demande pas ce que j'aurais fait en pareil cas. Si le mari de Noëlle l'entraînait un jour dans un pareil abîme, je crains bien d'être comme Mme Bégard!

— Non, car toi tu es bon! Mais elle pourrait au moins voir sa fille, ne pas l'obliger à ce choix absolu, contre nature! Pascale confierait son mari à Marga pendant quelques semaines, j'en suis sûre, pour conduire le petit Benoît à sa mère... Et ne pas répondre à ses lettres!... Ah! elle n'a pas de cœur!

Et Sidonie se leva pour donner l'ordre d'atteler le panier.

— Si tu venais avec moi? dit-elle à son mari d'un ton insinuant.

— Moi, affronter la scène que tu vas essuyer! Merci! Si quelque chose me fait peur, c'est une femme en colère!

— Tu es encourageant! Enfin, j'ai promis à Pascale...

Elle mit son chapeau et monta dans le panier, attelé d'un vigoureux poney qu'elle conduisait elle-même pour ne pas déranger un domestique.

Elle aimait d'ordinaire la promenade de la Pinnelaye qui était vraiment pittoresque. Mais, aujourd'hui, elle était préoccupée de sa mission, et elle trouva qu'elle arrivait bien vite.

Les fenêtres du château étaient ouvertes, mais quelque chose dans l'ensemble trahissait l'abandon. Les plates-bandes de la cour étaient moins soignées, la grille était un peu dépeinte, et les rosiers qui grimpaient à l'angle de la maison retombaient échevelés.

Elle sonna, et le jardinier vint ouvrir la grille pour faire entrer la voiture. Sa maîtresse était revenue, mais parlait déjà de repartir.

Sidonie fut introduite dans la bibliothèque où, jadis, Pascale entretenait des plantes vertes et des gerbes fleuries. Aujourd'hui, les vases étaient vides; les housses demeuraient sur les sièges, et tout avait un air de tristesse. Sidonie s'approcha d'une fenêtre d'où l'on voyait l'orangerie. Les portes, grandes ouvertes, laissaient constater, là aussi, la négligence, l'abandon. Et les orangers, sortis en cette saison, semblaient malades, comme si tout, à la Pinnelaye, eût souffert de l'absence de la jeune maîtresse.

— Je ne m'attendais pas à vous voir, Sidonie, dit une voix froide, métallique.

Sidonie se retourna vivement et se trouva en face de Mme Bégard. Elle ne l'avait pas vue depuis de longs mois, et elle fut frappée du changement opéré en elle. Sa maigreur, ses cheveux devenus tout blancs, quelque chose de tragique dans le pli de ses lèvres, révélaient à quel point son inflexibilité lui avait fait mal à elle-même.

Mme de Kerlimon avait préparé vingt petits discours pour aborder la mère de son amie et essayer de l'attendrir. Mais elle en perdit le fil et, un peu suffoquée par l'émotion, dit brusquement le motif de sa visite.

— Madame, j'arrive de Suisse, et je viens vous donner des nouvelles de Pascale...

Les paupières de Mme Bégard battirent, et ses lèvres tremblèrent. Mais elle resta impassible et dit très froidement :

— Je vous remercie... Mais vous n'ignorez pas que je n'ai plus de rapports avec Pascale. Elle m'a préféré son mari, elle m'a refusé son fils, et c'est fini entre nous.

Sidonie éprouva un choc de cette dureté. Et cependant, si elle avait été psychologue, elle aurait senti, dans les paroles de Mme Bégard, une douleur intense mal cachée par ce ton froid et coupant.

— M. de Maulgrand, sans elle, serait mort... ou serait devenu fou, dit-elle vivement.

— Eût-ce été un très grand malheur? répliqua Mme Bégard d'un accent cruel.

Sidonie dut faire un effort pour retenir son indignation.

— Peut-être, malgré tout, serez-vous bien aise de savoir que sa santé est meilleure, reprit-elle, et que son fils est un enfant délicieux, dont on peut être fier...

Les paupières de Mme Bégard battirent de nouveau, et Sidonie comprit tout à coup que c'était là le point sensible de cette âme endurcie.

— Il ressemble à Pascale, continua-t-elle courageusement, avec quelque chose de vous. Il a les yeux des Plogartz et aussi leur vive intelligence. Il a des dispositions merveilleuses, et certainement il sera quelqu'un...

— Un homme qui n'osera pas porter son nom... Que n'est-il mort dans son berceau!

Mme de Kerlimon se leva, révoltée.

— Je vois, Madame, dit-elle, rouge d'indignation, que le but de ma visite est manqué. J'avais cru vous ôter un dur souci en vous disant que Pascale est bien et aussi heureuse qu'elle peut l'être sans vous voir, car elle vous aime toujours au point de pleurer à sanglots quand on prononce votre nom... Et elle fait prier chaque soir son fils pour sa grand'mère inconnue... Mais j'ai abusé de vos moments...

Elle s'était levée, et Mme Bégard, l'imitant, ne fit pas un geste pour la retenir.

— Je ne me désintéresse pas de l'avenir de cet enfant, dit-elle tout à coup. Lui ne m'a pas offensée. Il y a des moyens de tourner la loi qui empêche une mère de déshériter complètement une fille ingrate et des moyens aussi d'attacher à mon héritage le nom de Plogartz. Ainsi, Benoît pourra-t-il répudier un jour la honte que son père lui a léguée.

Mme de Kerlimon ne répondit pas. Elle mit sans empressement sa main dans celle que Mme Bégard lui tendait sans cordialité et se dirigea vers la porte.

— On m'a dit que votre fille est souffrante, Sidonie?

— Oui, elle l'a été, surtout, et Pascale a été assez bonne pour la prendre chez elle.

— C'est assez naturel; Ne tient-elle pas un hôtel? demanda Mme Bégard avec la même cruauté.

Sidonie ne comprit pas que sous cette parole méchante perçait un désir ardent d'entendre parler de sa fille. Elle regarda Mme Bégard avec des yeux étincelants.

— Une pension de famille, oui, Madame, comme en

ont tenu avant elle des femmes aussi bien nées... Et ma fille est son hôte... C'est mon amie, l'amie dont je suis fière, qui la reçoit et lui donne des soins maternels... Ah ! Pascale a un cœur admirable !

— Et moi, je n'ai pas de cœur, pensez-vous, dit Mme Bégard sans colère. Si un jour votre fille a le malheur d'épouser un homme comme Damien, vous jugerez sans doute autrement.

Elle resta voir Sidonie monter en voiture et la suivit des yeux jusqu'au premier tournant de l'avenue. Alors, elle eut un geste de désespoir et rentra précipitamment dans sa maison solitaire.

XXIII

Le petit Benoît s'amusait avec Noëlle dans le jardin public. L'automne commençait, un automne très doux qui dorait lentement les feuilles et faisait fleurir les dahlias et les asters.

Benoît avait été accoutumé à s'amuser seul et n'avait jamais souffert de son isolement. Mais il jouissait intensément du changement apporté dans sa vie par l'arrivée de Noëlle. Il eût peut-être tout d'abord préféré jouer avec un garçon de son âge, mais la faiblesse et la douceur d'une petite fille plus jeune que lui développaient ses instincts de protection, et il s'attachait à elle avec ravissement. Elle était d'ailleurs parfaitement tyrannique, mais il ne s'en apercevait même pas. Comme sa mère, il avait le don de s'absorber dans la vie des autres ; à son insu, il apprenait d'elle, chaque jour, cette obscure et sublime leçon à laquelle le prédisposait une nature à la fois délicate et généreuse. Et comme cela arrive immanquablement, l'oubli de soi produisait son fruit : il était aimé, et il se trouvait sincèrement heureux du bonheur d'autrui, heureux quand il avait fait sourire sa mère, heureux quand son père se distrayait avec lui, heureux, en ce moment, des rires qui fusaient sur les lèvres de Noëlle, grâce à ses inventions amusantes.

Plusieurs fois il avait vu passer près de lui une femme d'une taille élevée, dont le visage était voilé d'une dentelle très brodée, laissant imparfaitement distinguer ses traits et ses ardents yeux noirs. Elle s'arrêtait pour voir jouer les enfants, puis recommençait sa promenade inquiète. A un moment où Noëlle était revenue vers la servante qui les gardait, pour

faire natter ses cheveux, dénoués dans l'ardeur du jeu, Benoît, courant après son ballon, se rapprocha de l'entrée du jardin et s'arrêta un instant pour regarder un bateau qui s'approchait de l'embarcadère. Tout à coup, sans qu'il l'eût vue approcher, il aperçut près de lui la dame voilée.

Elle prit brusquement sa main.

— Tu t'appelles Benoît? dit-elle d'une voix étouffée.

Malgré sa surprise, Benoît ôta poliment son chapeau, montrant des cheveux blonds pareils à ceux de sa mère, oh! si pareils!

— Oui, Madame... Benoît Maule...

Il vit la dame frissonner, quoique le temps fût très doux, et elle prit sous son manteau un petit objet enveloppé de papier de soie.

— C'est pour toi... Tu porteras cela en souvenir de moi.

Le bruit des roues du bateau se rapprochait...

Benoît la regarda, de plus en plus surpris, sans prendre l'objet qu'elle lui tendait.

— Maman ne serait peut-être pas contente, Madame... Est-ce que vous la connaissez?

Elle se baissa tout à coup, le serra dans ses bras avec une violence douloureuse et le couvrit de baisers.

— Je suis grand'mère, dit-elle de la même voix étouffée.

Puis, se redressant, elle commença à courir vers l'embarcadère.

Benoît, saisi d'émoi et aussi d'une vague frayeur, avait tressailli à ce mot inattendu, mais il ne sut pas tout de suite se rendre compte que cette inconnue était la grand'mère lointaine qu'il recommandait chaque soir au bon Dieu. Quand il reprit assez de sang-froid pour courir après elle, les rares passagers embarquaient, et il la vit sur le pont, immobile et tournée vers lui.

— Oh! grand'mère!... Grand'mère, revenez!

Mais elle fit un geste impitoyable. Le bateau quittait déjà l'embarcadère, et Benoît vit un visage pâle, encore beau, inondé de larmes.

Il pleurait aussi, sans savoir pourquoi, suivant des yeux le bateau qui s'éloignait. Alors, il songea à ce qu'elle avait mis de force dans sa main et déplia le papier... Il y avait un écrin, contenant une montre en or avec sa chaîne.

Ebloui, croyant rêver, il courut à Noëlle qui le cherchait :

— Regarde... C'est une dame qui me l'a donnée... Peut-être maman voudra bien que je la porte, quoiqu'elle soit trop belle pour un petit garçon de mon âge... Rentrons, dis? J'ai hâte que maman voie cette superbe montre.

— Mais il est trop tôt pour rentrer! dit Noëlie. Tu vois bien qu'Anna ne range pas son ouvrage, et moi, je m'amuse... Et je ne crois pas du tout que ce soit une vraie montre qui marche!

Benoît, sans protester, glissa le précieux cadeau dans sa poche et, étouffant un soupir, reprit le jeu qui plaisait à sa petite amie. Cependant, il comptait les minutes. Deux autres bateaux s'arrêtèrent et repartirent avant qu'Anna se décidât à plier la serviette qu'elle reprisait. Benoît était à bout de patience, quoiqu'il n'en montrât rien. En rentrant à la maison, il demanda sa mère et courut au jardin, où elle rangeait dans une corbeille des poires que cueillait Damien.

— Maman! maman! regarde ce qu'on m'a donné! Je suis encore petit, mais peut-être me laisseras-tu la porter le dimanche; j'en aurai grand soin!

Il ouvrit l'écrin d'une main tremblante et découvrit la jolie montre, qui brillait au soleil couchant.

Damien s'était approché et regardait curieusement.

— Qui t'a donné cela? s'écria-t-il.

— Mon chéri, dit doucement Pascale, c'est un objet de grand prix que tu n'aurais pas dû accepter d'un étranger!

— Mais, maman, je ne voulais pas la prendre! J'ai dit que tu n'aimerais pas qu'on me fît un si beau présent! Mais elle me l'a mis de force dans la main et m'a embrassé si fort qu'elle m'a fait mal... Et alors, elle a dit : « Je suis grand'mère! » et elle est partie si vite que je suis arrivé seulement quand le bateau partait...

Damien poussa une exclamation étouffée. Et la jeune femme, regardant son fils avec égarement, tomba évanouie dans les bras de son mari.

Quand Pascale revint à elle, le soir tombait. Elle s'agita, voulut partir, aller à la recherche de sa mère; mais le dernier bateau était passé, et elle n'avait pas le temps d'aller prendre le train, le seul qu'il y eût encore. Maintenant, elle se rappelait avoir vu, de la fenêtre, une dame dont le visage était couvert d'une de ces voilettes à dessins épais qui ne laissent guère reconnaître les traits. Cette dame s'était arrêtée devant la maison, et Pascale avait cru d'abord qu'elle allait entrer; mais elle avait rebroussé chemin d'un pas rapide!...

Damien semblait consterné, presque égaré; Benoît était triste du chagrin de sa mère et n'osait plus parler de sa montre.

Quand, le soir venu, Pascale vint le border dans son lit, il avait beaucoup songé à cette étrange aventure, et il avait vingt questions sur les lèvres.

— Maman,... grand'mère, c'est ta maman, à toi?

Elle fit un signe affirmatif, sa gorge se serrant.

— Et... elle n'est pas venue te voir?
— Non... quelque chose l'en empêche... Ce n'est pas ma faute; je l'aime... comme tu m'aimes.
— Alors, c'est de sa faute à elle?
— Tu ne peux pas comprendre ce qui est arrivé... Je demande tous les jours à Dieu de la revoir, de l'entourer de mon amour et de mes soins. Aime-la, toi aussi, et, surtout, ne crois jamais que je ne suis pas une fille tendre pour ma mère à moi...

Le petit regarda un instant le pauvre visage ravagé de sa mère.

— Oh! cela, dit-il, je ne le croirai jamais! J'aimerais mieux penser que... que c'est grand'mère qui n'est pas... bonne pour toi!
— Ne pense pas cela non plus! Elle se trompe, mais elle a été pour moi la meilleure des mères.

L'enfant soupira. Il y avait pour lui de l'angoisse dans cette chose obscure, inexplicable.

— C'est triste d'être un petit garçon et de ne pas comprendre les choses, dit-il d'un ton qui avait quelque chose de pathétique. Parce que, si je comprenais, je pourrais peut-être te consoler et puis... faire revenir grand'mère.

Pascale le serra dans ses bras.

— Il faudra lui écrire, mon chéri, et demander que nous lui fassions une visite dans la chère maison où je suis née.
— Oui, j'écrirai! Tu me feras une lettre?
— Non, il faut que tu écoutes ton cœur et que tu écrives tout seul.

Il resta un instant silencieux, puis reprit, hésitant :

— Est-ce que je pourrai porter ma jolie montre?
— Oui, si tu veux être très soigneux.
— Alors, s'écria-t-il, tressaillant de joie, il faut la monter, pour que j'entende son tic tac en m'endormant...

XXIV

La lettre de Benoît

GRAND'MÈRE,

« J'ai le cœur qui bat quand je me rappelle comme vous m'avez embrassé. J'ai rêvé, la nuit, que la montre disait : « Grand'mère, grand'mère », de sa petite voix qui ne s'arrête jamais. Quand je l'ai rapportée à la maison, maman est devenue toute blanche

et elle est tombée ; elle ne parlait plus, j'ai eu si peur qu'elle ne soit morte ! Et le lendemain, elle m'a emmené dans le train ; nous sommes allés à Lausanne, à Genève, dans tous les hôtels, et au chemin de fer pour voir partir les trains. Et elle pleurait, parce qu'elle ne vous a pas trouvée.

« Alors, je viens vous demander de revenir et, cette fois-ci, d'entrer chez nous... Ou bien de nous permettre d'aller vous voir. Je serais très content de vous embrasser, car j'aime beaucoup avoir une grand'mère. Et maman serait si heureuse !... Et j'aimerais aussi à voir votre maison, où maman jouait quand elle était une petite fille.

« Je vous embrasse très fort, comme vous m'avez embrassé, et je suis votre petit garçon respectueux.

« BENOIT. »

« Maman dit que je suis bien petit pour avoir une si belle montre ; mais, comme elle vient de vous, elle veut bien que je la porte. Je suis si content ! »

Quelle impression cette lettre naïve fit-elle sur Mme Bégard ? Nul ne le sut. Elle ne répondit pas et ne renouvela pas ce voyage qui avait à demi brisé son cœur. C'était au-dessus de ses forces de se trouver si près de sa fille, de l'entrevoir à une fenêtre, maigre et pâlie, de constater la beauté et le charme de son petit-fils. Et son orgueil invincible l'empêchait de revenir sur sa cruelle décision.

Cependant, chaque année, à l'anniversaire de cette entrevue qui laissait de si profonds souvenirs à Benoît, celui-ci recevait un présent anonyme : des livres, une bicyclette, plus tard une carabine, enfin, un objet de prix qui le ravissait, mais qui renouvelait le chagrin de sa mère.

XXV

Journal de Pascale

« Je ne me remets guère de l'émotion causée par la visite de ma mère. Elle me semble, maintenant, hanter les lieux où je vis, mais elle a tout imprégné de sa rancune et a laissé derrière elle comme une saveur amère.

« Benoît commence à me questionner. Il se rend

compte, confusément, que notre situation n'est pas normale. La grand'mère qui lui a fait un si riche cadeau ne pourrait donc pas empêcher sa maman de prendre tant de peine? Sa petite tête travaille; il cherche involontairement la clef du mystère qu'il pressent. Il me demande si nous n'avons pas de parents, comme Noëlle, qui parle tout le temps de ses tantes, de ses cousins, qui va en visite chez eux. Que lui répondrai-je quand il ne se contentera plus d'explications vagues et incomplètes?

« Damien a été très ébranlé par le passage de ma mère, par la pensée que lui seul est un obstacle à notre réunion. Il se remet lentement de la dépression mentale qui a suivi ce choc...

« L'hiver est passé. Noëlle est fraîche, joyeuse, toute trace d'anémie a disparu, et j'ai dû dire à Sidonie que sa fille peut lui être rendue. Quel effet son départ produira-t-il sur mon pauvre Benoît? Il l'aime si tendrement, sa vie très terne a été tellement illuminée par cette enfant rieuse, aimante, un peu tyrannique, mais pleine d'élan, que je redoute doublement pour lui la solitude si peu faite pour son âge.

« Encore la joie de revoir Sidonie et la douceur d'avoir pu lui rendre un service réel. Mais comme je redoute le moment de son départ! Benoît sait qu'elle est venue enlever sa fille, et il ne peut plus regarder sa petite amie sans que ses yeux se remplissent de larmes.

« C'est fini : elles sont parties ce matin. Mon cœur s'est déchiré en me séparant de cette enfant que j'ai soignée comme ma fille; mais combien plus encore j'ai souffert en entendant les sanglots convulsifs de mon pauvre petit! Sidonie, attendrie, promettait de revenir; mais il savait que le temps serait long d'ici là, oh! si long, si triste!

« Noëlle pleurait aussi ; mais elle allait revoir son père, ses frères, et son chagrin était tempéré par l'attente de ce prochain bonheur... Quand ç'a été fini, quand le train les a emmenées, Benoît a eu une telle crise de larmes que j'ai eu vraiment peur... Alors, j'ai fait appel à ce petit cœur brisé ; je lui ai dit que son père a besoin de lui... Il aime Damien très tendrement; il sait que ce père très bon, qui le gâte et l'amuse, est, en quelque manière, un être faible ou malade qu'il faut distraire et soutenir. Et pour lui, pour moi aussi, il a refoulé sa douleur comme un homme...

« ... Refoulée, oui, mais pas oubliée ni adoucie,

Il n'est plus le même. Il s'ennuie inconsciemment; il y a un vide trop grand dans sa jeune vie : l'absence d'un contact jeune, d'un milieu joyeux que la présence de Noëlle lui avait révélé. J'avais souvent entrevu avec angoisse le moment où nous devrions nous séparer de lui pour ses études; je pensais retarder ce déchirement, le curé ayant consenti à lui donner des leçons. Mais il est si triste, si détaché de tout ce qui lui plaisait naguère que j'ai dû penser à l'éloigner... pour son bien!

« Oh! que ferai-je sans lui!

« J'ai eu de la peine à faire accepter à Damien cette séparation. J'ai dû recourir à des arguments, à des encouragements enfantins... Si Benoît entrait au collège de Lausanne, il irait le voir souvent, il le ramènerait le dimanche... Et puis il y aurait les vacances... Et enfin, Benoît travaillerait bien, sans nul doute, et son père le conduirait, pour le gâter, dans les magasins de jouets ou de livres...

« L'idée de ces diversions l'a un peu remonté.

« J'ai parlé du collège à Benoît. Je craignais que la perspective d'une séparation ne provoquât un accès de douleur. Mais j'ai enveloppé cette perspective dans les mêmes consolations qui avaient agi sur son père : des visites fréquentes, des plaisirs les jours de congé; j'ai parlé des camarades joyeux, des bruyantes récréations, des promenades en bande. Et enfin, j'ai trouvé un argument décisif : quand il sera un homme et aura une situation, sa chère maman ne travaillera plus... Il riait et pleurait à la fois... Je sens qu'il sera heureux au collège, à proximité de ses parents...

« Le sacrifice est accompli. Quel vide quand nous sommes rentrés dans la maison où quelques objets, oubliés çà et là, soulignaient l'absence de notre petit aimé! Mais je ne puis épancher mon chagrin près de Damien : il me faut, au contraire, le consoler, le distraire, être d'autant plus avec lui que son petit compagnon lui manque si terriblement.

« La vie a des heures très lourdes. Comme on méconnaît son bonheur! Car, après tout, j'étais heureuse quand nous étions tous les trois ensemble...

« Il se plaît au collège; il y conquiert l'affection de ses maîtres, la sympathie des élèves. Les voyages de Damien sont pour le père et le fils un bonheur véritable. J'ai découvert que, pour Damien, un peu d'initiative est nécessaire. Je le charge de quelques affaires, il en est heureux. Quand il revient, il a beaucoup de choses puériles à me conter, et dans ma vie monotone elles m'intéressent.

« Les vacances! Oh! les jours bénis! Benoît est

plus vivant, plus gai, plus décidé. Son pauvre père ne comptait guère dans l'œuvre de son éducation, et une femme ne suffit pas tout à fait pour former une âme masculine. J'avais craint qu'il ne me devînt un peu étranger... Mais non ; le lien se resserre, il se replonge en notre vie de famille comme en son élément retrouvé, et je constate l'influence de mes lettres, de mes visites, de tout son passé d'enfant, aussi, sur sa formation morale.

« Nous avons fait ensemble un colis pour sa petite amie, à qui il pense toujours : du chocolat, un joli col brodé et d'amusants petits animaux sculptés. Il sautait de joie en me redisant vingt fois : « Te figures-« tu, maman, sa surprise en déballant le colis ! »

« Pauvre chéri ! Comme il eût été heureux d'être gâté par une grand'mère et d'aller chaque année passer ses vacances près de nos amis là-bas ! Mais ils m'ont tous abandonnée. J'avais espéré une visite de Guy... Hélas ! lui non plus ne veut pas revoir Damien !

« Un avis de Philippe de Cypriac, bref, bien qu'avec une note affectueuse pour moi, m'annonce qu'une amnistie rend à Damien la liberté de rentrer en France. Il ajoute, cependant : « A votre place, ma « chère enfant, je garderais Damien dans le pays que « vous habitez déjà depuis plusieurs années et où « vous pouvez arranger un avenir à votre fils. »

« Ah ! il n'a pas à craindre notre retour ! Nous ne nous imposerons pas à lui ! D'abord, nous avons besoin du gagne-pain trouvé ici, et puis nous aimons ce pays.

« J'ai dû dire à Damien qu'il n'a plus rien à redouter. Que savait-il ? Que supposait-il ? Je craignais d'éveiller en lui des émotions violentes, mais je ne pouvais cependant le priver de cette joie de remettre le pied sur le sol de son pays. Je lui ai dit très doucement :

« — Damien, si nous allions à Evian, aujourd'hui ? Il n'y a plus aucune raison qui nous en empêche...

« Il est devenu très rouge, puis très pâle, et a marché vers la fenêtre pour cacher le bouleversement subit de ses traits. Mon cœur battait : toutes les expériences sont dangereuses pour cette pauvre nature ébranlée. Tout à coup, il est revenu vers moi, il a appuyé ses bras sur la table et caché sa figure dans ses mains pour ne pas me voir, tandis qu'il me questionnait enfin :

« — Qu'est-ce qu'il y a eu... autrefois,... après mon départ ?

« — Ils ont tenu compte de ta bonne foi, mon cher,

cher Damien... Mais cependant... oui, il y a eu une... condamnation...

« Oh ! ce mot me blessait à dire !

« Un silence... Alors, je me suis penchée sur lui et ai pris sa tête dans mes mains pour l'embrasser.

« — Mais c'est fini... Une amnistie... Tu es libre...

« Il pleurait amèrement, me disant des mots entrecoupés.

« — C'est affreux... J'ai été lâche, je n'osais rien te demander... Et pour le misérable que je suis, tu as sacrifié ta mère, ton bien-être, ton repos !... Tu as entrepris un travail qui n'était pas fait pour toi !

« Et, tout à coup, il a relevé sa pauvre figure couverte de larmes, et, prenant mes mains, il les baisait avec ferveur.

« Je pleurais aussi, mais je pouvais lui dire du fond de mon cœur que je l'aime, qu'il m'est plus cher que jamais, que tout labeur m'est facile pour lui et mon fils...

« Après cette scène, à la fois douce et cruelle, il a eu une crise de prostration, et il a fallu deux jours pour qu'il redevienne le même.

« Alors, j'ai de nouveau parlé d'aller en terre française...

« Il m'a demandé d'aborder à Saint-Gingolph... Nous avons franchi sans parler le petit torrent qui sert de frontière... Il ne parlait pas, mais tout à coup il s'est baissé pour cueillir une petite fleur blanche qui poussait au bord de l'eau. Il l'a baisée, puis me l'a donnée sans rien dire. Pauvre Damien ! c'était comme s'il me rendait un peu de ma patrie.

« Maintenant, il a des joies nouvelles : il va « en France ».

« Il a emmené Benoît à Evian dimanche dernier.

« — Oh ! j'avais toujours eu envie d'y aller, dit le cher petit, et papa ne voulait jamais !

« — Ton père était souffrant, et il avait des souvenirs pénibles que le passé seul pouvait effacer.

« Il s'est contenté de cette explication. Il se rend compte que, dans l'état de son père, il y a... des lubies. Il les respecte sans les comprendre.

« Il est revenu ravi de son excursion.

« — Car je suis Français ! répète-t-il, très fier.

« J'ai eu, ce jour même, une joie profonde. Benoît avait eu une moins bonne place, n'ayant pas compris un problème difficile.

« Son père écoutait. Il a dit tout à coup :

« — As-tu ce problème ?

« Benoît, un peu surpris, sans confiance, mais poliment, a tiré de sa poche une feuille chiffonnée. Damien y a jeté un coup d'œil.

« — Ce n'est pas si difficile...

« Et, prenant un crayon, il a fait le problème rapidement et l'a expliqué très clairement à Benoît, d'abord saisi d'étonnement, puis transporté de joie.

« — Mais, papa, tu es très fort ! Et comme tu expliques bien !

« Damien était content. Cependant, quand nous avons été seuls, il m'a dit, en redevenant un peu triste :

« — J'étais, jadis, fort en sciences ; cela m'est revenu... Mais le trou sombre peut se creuser de nouveau dans ma mémoire... Je ne suis qu'une épave...

« Un cri sincère a jailli de mon cœur :

« — Damien, tu es mon bonheur !

« — Oh ! quel pauvre bonheur vacillant ! »

XXVI

Télégramme de Mme de Kerlimon à Pascale

« Votre mère souffrante. Conseille venir avec Benoît. »

Pascale chancelle. Quel est le sens réel de ce mot trop bref ? Certainement il s'agit d'une maladie grave, dangereuse. Mme Bégard a-t-elle sa connaissance ? Si elle avait demandé sa fille, Sidonie l'eût certainement dit. Et si c'était la mort ? Alors, tout l'espoir de l'avenir serait brisé. Si souvent, dans ses heures lourdes, Pascale avait fermé les yeux, rêvant qu'elle appuyait sa tête sur le cœur de sa mère, disant à demi voix ce cher petit mot familier de « maman » qui semblait doux à ses lèvres, se revoyant de nouveau accueillie dans la maison de sa jeunesse ! Ah ! pourquoi, malgré la menace de sa mère de la chasser, n'était-elle pas allée l'implorer ? Hélas ! elle avait redouté un esclandre, et elle avait eu peur d'en mourir.

Elle pouvait prendre l'express du soir à Genève, mais ne serait à la Pinnelaye que le surlendemain matin. Elle rédigea un télégramme, demandant qu'on lui envoyât des nouvelles dans les gares qu'elle indiquait, puis télégraphia au collège de Lausanne, afin que Benoît se trouvât au train. Puis elle plaça rapidement dans une malle les objets nécessaires à un séjour dont elle ne pouvait prévoir la durée.

Le cœur déchiré, mais soutenue par un effort de volonté, elle attentit fiévreusement Damien. Le laisser

lui coûtait. Mais Marga pourrait veiller à son bien-être.

Il rentra, plus gai qu'à l'ordinaire ; mais il fut bouleversé par la nouvelle qu'elle lui annonça.

— Veux-tu que je t'accompagne, dit-il vivement, non pour voir ta mère malgré elle, mais pour t'adoucir l'angoisse de ce voyage ? Je pourrais rester à Rennes...

Mais il fut visiblement soulagé quand elle refusa son offre, sachant bien ce qu'eût été pour lui la torture de revoir ce pays, de rencontrer peut-être d'anciens amis qui feindraient de ne pas le reconnaître.

Pascale, malgré son inquiétude mortelle, dut s'appliquer à des détails matériels, vulgaires, donner des instructions minutieuses à Marga. Mais le devoir revêt mille formes, et elle était familiarisée avec chacune d'elles, même les plus humbles.

Elle laissa Damien lui prendre son billet et lui choisir un compartiment. Il éprouvait une satisfaction un peu puérile à remplir, fût-ce en de si petites choses, un rôle de protecteur. Il essayait en vain de lui cacher sa tristesse, et il monta sur le marche pied du wagon pour lui murmurer un dernier mot.

— Si elle parle de moi, dis-lui que je regrette profondément... Que je lui demande pardon... Mais si tu peux, en conscience, ajouter que, toi, tu ne te repens pas de m'avoir suivi...

Sa voix mourut.

— Elle saura qu'en toi était mon bonheur, dit Pascale avec une solennité inconsciente.

Et le train s'ébranla...

Benoît était avec un maître à la gare de Lausanne. Il était très agité. Sincèrement fâché que sa grand'mère fût malade, il ne pouvait s'empêcher d'être ému, presque content d'aller en France et de faire un voyage avec cette mère qu'il aimait si passionnément.

Mais en regardant dans la voiture, il fut déçu.

— Papa n'est pas là ? s'écria-t-il.

Car il aimait aussi son père, avec un sentiment complexe, fait de protection inconsciente et de tendresse infinie.

— Le voyage l'aurait fatigué, mon chéri.

— Grand'mère guérira, dit Benoît avec confiance. On priera pour elle, au collège, on me l'a promis... Elle vous a demandée ? reprit-il après un silence.

— Je ne sais pas... J'espère que Dieu touchera son cœur...

Benoît resta silencieux. De nouveau les choses inexpliquées s'agitaient dans son esprit. Il constatait de plus en plus, dans leur vie, ce quelque chose de mystérieux qui le rendait différent de ses compagnons. Ils racontaient beaucoup d'incidents de leur vie de

famille ; comme Noëlle de Kerlimon, ils avaient des oncles, des cousins, des demeures familiales, où l'on se réunissait pour passer de joyeuses vacances. Lui n'avait jamais rien à raconter ; il ne pouvait évoquer aucune parenté. Le séjour de Noëlle à Vevey avait été l'unique épisode vraiment joyeux de sa vie, malgré les efforts de ses parents pour le distraire et le rendre heureux.

Et maintenant il s'en allait vers un inconnu. Que verrait-il ? Qu'apprendrait-il ? Dans l'excitation du voyage, beaucoup de souvenirs confus s'éveillaient, beaucoup de petits mystères revenaient à la surface.

Il se réveilla au jour pâle d'une matinée d'automne. Il n'y avait plus de montagnes, le paysage était nouveau, et sa mère, les larmes aux yeux, l'embrassa en lui disant : « Nous sommes en France... »

Elle lui avait insufflé l'amour ardent de sa patrie. Il était fier d'être Français. Il connaissait l'histoire de son pays, et il fut remué, lui aussi, d'une émotion mal définie, mais profonde, en regardant les arbres rougis par l'automne, les champs dépouillés, où le chaume restait d'or, le ciel d'un bleu tendre, sur lequel couraient des nuages légers...

Il y avait une chance d'arriver à la gare Montparnasse pour le départ de l'express.

Pascale chargea un employé de lui expédier sa malle et courut appeler un taxi, promettant un pourboire élevé si l'on arrivait à temps. Et, avec un soulagement infini, ils purent prendre le train et recevoir un télégramme les attendant en gare : la malade vivait encore, le danger ne semblait pas immédiat.

Ils furent seuls à partir du Mans. Damien avait exigé que sa femme voyageât en première classe : cela constituait maintenant un petit luxe qui la reposait. Mais que de souvenirs se pressaient en elle sur cette route si connue, parcourue jadis dans le plaisir d'un voyage d'agrément ou dans la joie du retour à un logis aimé ! Par moment, elle s'abandonnait au charme amer de ces réminiscences, mais tout de suite l'angoisse revenait l'envahir.

Cependant, la petite tête de Benoît travaillait toujours et il se décida à adresser à sa mère des questions nouvelles.

— Maman, tu m'as dit que tu n'as pas de parents... Pas même des cousins éloignés ?

— Oh ! si, beaucoup de cousins éloignés ! Mais quand nous avons été ruinés, ils n'ont plus cherché à se rapprocher de nous.

— C'est très mal ! dit énergiquement Benoît.

Et il reprit, très grave :

— Autrefois, tu me disais que je ne pouvais pas comprendre les choses, que j'étais trop petit... Je

suis grand, maintenant, et je t'assure que je comprendrais très bien.

— Que veux-tu comprendre? demanda sa mère, essayant de sourire.

— D'abord, nous n'avons donc pas toujours été pauvres? Tu ne dirigeais pas toujours la maison Schaumann?

Pascale revit dans un souvenir rapide le joli hôtel de Passy.

— Non, je ne tenais pas de maison de famille; je ne croyais pas devoir travailler. Mais je n'en suis pas plus malheureuse, mon chéri.

Un silence...

— Grand'mère est riche, elle? Est-ce qu'elle n'aurait pas pu empêcher *cela*?

— Oui, mais elle ne nous pardonnait pas d'être ruinés. Il ne faut pas juger grand'mère, elle s'est trompée.

Encore un silence...

— Et... ce n'est pas indiscret de te dire cela, j'espère, maman?... Je regardais un jour la bague que papa porte toujours... Il m'a dit que c'est un cachet, et quand je lui ai demandé ce qui est gravé dessus, il m'a répondu que ce sont des armoiries. Il n'avait pas l'air content, et je n'ai pas osé lui demander ce que c'est que des armoiries. Maintenant, je le sais... Ce sont les familles nobles qui en possèdent... Le papa de Jean de Ginichen ferme ses lettres avec un cachet comme celui de papa, et il est comte. Est-ce que notre famille est noble aussi, maman?

Pascale ressentit un peu d'angoisse. Benoît ne pouvait pas toujours ignorer leur nom. Même, dans quelques heures, elle allait être reçue chez sa mère comme Mme de Maulgrand.

— Oui, Benoît, dit-elle, notre famille est noble, comme tu dis. Nous nous appelons Maule de Maulgrand.

Benoît battit des mains.

— J'en suis content, maman! Je le dirai à Jean et aussi à Ernest d'Appenbach qui est très fier de sa noblesse.

— Il vaut mieux n'en pas parler, dit Pascale très sérieusement. Quand nous avons perdu notre fortune, ton père était très malade, incapable de travailler, et j'ai été heureuse de trouver cette occupation, cette maison de famille. Je n'ai jamais eu honte de mon labeur, mais le nom de Maulgrand était un peu trop sonore pour cette modeste position. Et puis, il faut faire un peu de réclame dans les journaux : ton père aurait souffert d'y voir son nom. Alors, nous avons retenu notre autre nom, Maule, et nous désirons le garder.

— C'est dommage, dit Benoît en souriant, Maulgrand sonnâit très bien.

— Sous le nom de Maule, il y a des siècles, deux de tes ancêtres sont allés à la croisade... Deviens un homme distingué, arrive à une situation brillante, et alors tu redeviendras un Maulgrand et tu nous feras honneur.

— Oui, maman. Je veux être ingénieur, tu sais, et je gagnerai beaucoup d'argent, pour que tu ne travailles plus jamais, et j'inventerai des choses ; je serai célèbre !

Et ils redeviennent silencieux.

Pacale était trop maîtresse d'elle-même pour laisser voir à son fils la cruelle anxiété qui la dévorait. Elle restait en apparence impassible. Tout à coup, elle fit un signe à Benoît.

— Nous arrivons à la station...

L'y attendait-on, seulement? Reviendrait-elle en étrangère dans son pays, dans sa maison?

La bonne Sidonie était là. Pascale l'aperçut de loin et tressaillit.

— Oh ! Benoît, nous ne sommes pas abandonnés ! Mme de Kerlimon nous attend !

Elle n'aurait pas cru, en un pareil moment, être sensible à une si petite chose. Benoît cherchait Noëlle des yeux, mais Sidonie était seule.

Elle étreignit Pascale.

— Elle vit ?

— Oui... Elle est paralysée, mais a toute sa connaissance. Le recteur lui a annoncé votre arrivée...

— Et elle ne s'est pas fâchée?

— Elle a pleuré... Après tout, elle est chrétienne, et il y a des heures où tout le reste s'efface... Elle sait que Benoît vient... Mon cher petit Benoît ! comme il a grandi !... Noëlle sera contente de le retrouver... La voiture de la Pinnelaye est là, Pascale. Je vais avec vous... Je resterai cette nuit, si vous voulez de moi.

Pascale l'embrassa.

— Est-ce que... il n'y a pas d'espoir?

— Pauvre chérie !... Elle est encore forte... Vous savez, tant qu'il y a de la vie...

Pascale baissa la tête, comme sous un fardeau très lourd. Mais, enfin, sa mère ne la repoussait pas !

Benoît, silencieux, mais très ému, monta dans la voiture de sa grand'mère, la voiture dont les portières étaient timbrées de la couronne des Plogartz.

On parcourut les chemins étroits et pittoresques, nouveaux pour lui, où Pascale retrouvait des lambeaux de sa jeunesse... La voiture entra dans la belle avenue pittoresque, longue et sinueuse, jonchée de

feuilles jaunes et rouges et d'aiguilles de pins... Là où elle avait fait jadis entrer Damien sans se douter qu'il prenait ainsi possession de sa vie... Oh! cette avenue, bordée d'ajoncs dorés, ombreuse et charmante, dont les méandres tantôt montraient, tantôt cachaient les tourelles et les toits élevés de la Pinnelaye!... Benoît était de plus en plus impressionné. Il mesurait involontairement, en s'approchant du château, la distance qui séparait cette noble maison de la vieille maison aux volets verts de Vevey... Il avait l'idée confuse qu'un changement se produisait dans leur vie... Et puis, il était malgré tout effrayé d'aller voir une femme très malade et de rencontrer, pour la première fois, cette chose solennelle et terrible : la mort.

La voiture s'arrête dans la cour. Deux vieux domestiques accourent, pleurant de joie.

— Mademoiselle Pascale!...

— Madame la marquise!...

Le petit garçon regarde sa mère, saisi. Est-ce à elle que s'adresse ce titre?... Pascale embrasse les deux vieux et pousse Benoît dans leurs bras. Puis, après quelques mots rapides échangés avec eux, elle prend la main de son fils.

— Il faut que tu entres avec moi, dit-elle d'un ton ferme ; c'est toi surtout qu'elle désire, j'en suis sûre... Elle est certainement très changée, et tu n'as jamais vu de mourants ; mais tu dois être un homme et faire ton devoir.

Et Benoît se raidit pour calmer l'impression nerveuse qui fait trembler ses lèvres.

Jamais il n'avait vu de maison si belle, de meubles si riches... Sans l'angoisse qu'il essaie de dominer, il penserait vivre un conte de fées.

Sa mère s'arrêta dans un petit salon, au seuil d'une porte ouverte. Par-delà ce seuil, il voyait un grand lit à colonnes, avec un rideau de soie tiré du côté de la porte. Pascale et Sidonie entrèrent d'abord, et Benoît entendit des paroles confuses. Puis Sidonie l'appela d'un signe, et Pascale prit d'une main ferme la main moite de son fils.

Etait-ce sa grand'mère, cette femme amaigrie, pâle, dont deux nattes toutes blanches encadraient la figure tirée? Etait-ce la même qui lui était apparue, encore belle, dans le jardin de Vevey?... Il la regardait, surpris, ému, ne pouvant l'identifier avec l'image qu'il gardait d'elle. Sa mère l'entraînait et le menait près du lit...

— Maman, je vous amène votre petit-fils, et je viens vous soigner, dit-elle d'une voix tendre, mais décidée.

Elle fit signe à Benoît de baiser ce front pâle, et

elle-même s'agenouilla pour serrer sa mère dans ses bras.

Mme Bégard ne fit aucun mouvement pour la repousser. Elle la regardait avec des yeux effrayés, et elle dit avec peine :

— Comme tu es changée !

Quelle douleur dans ces mots à peine intelligibles ! Et deux larmes lourdes, lentes, coulèrent sur les joues creusées...

— Mais mon fils vous rend ma jeunesse, maman chérie ! Regardez-le !

Les yeux mouillés se tournèrent vers l'enfant.

— Je pensais toujours à vous, grand'mère, dit-il, un peu tremblant, et j'ai bien soin de votre jolie montre...

Avec un grand effort, elle prit sa main dans la sienne, qui était à demi paralysée, et elle le regarda avec ravissement. Elle murmurait des mots entrecoupés ; cependant, Pascale comprit qu'elle demandait à vivre, maintenant.

Hélas ! ses heures étaient comptées.

— Il doit se reposer, balbutia-t-elle, laissant aller la main de Benoît.

— Je vais le faire dîner, dit une religieuse qui, restée à l'écart, s'approchait maintenant, en souriant au jeune garçon. Et vous, Madame ?

— Oh ! moi, je ne veux plus la quitter ! dit Pascale avec douleur.

Le revoir fut court... Toute sa vie, Pascale devait ressentir l'amertume de ces heures douloureuses. Quand elle rêvait cette réconciliation, elle songeait aux épanchements, aux douces paroles échangées, aux détails pleins de bonheur d'une reprise de possession de la maison paternelle. Mais la tendresse enfin réveillée de sa mère ne pouvait plus s'exprimer que par des regards chargés de pleurs et des paroles incohérentes, faibles comme un souffle.

Dans la nuit même, elle s'éteignit.

Pascale avait couru chercher son fils, afin que le regard de la mourante, encore lucide, eût, en le voyant, un dernier rayonnement... Et elle commença à prier. Oh ! des prières si douces, si belles, si tendres !... Benoît ne les oublia jamais.

La paix descendait sur ce visage, maintenant presque figé ; des soupirs inégaux, mais tranquilles, et de plus en plus faibles, soulevaient sa poitrine... Et puis elle ne respira plus.

La Sœur murmura une prière. Pascale, agenouillée, appuya son doigt sur les paupières blanches et colla ses lèvres sur les joues refroidies.

XXVII

Il y eut deux jours lents, solennels, lugubres, dont Benoît ne perdit jamais le souvenir.

Mme Bégard resta exposée sur son lit antique, soudain rajeunie et plus belle qu'il ne l'avait jamais vue. Tout le pays défila devant elle : des châtelains, des paysans, des vieux à la démarche branlante, qui la regardaient avec une sorte de curiosité et un retour sur eux-mêmes, des enfants endimanchés, à la main de leur mère, qui la croyaient peut-être endormie et promenaient des regards d'admiration sur le riche mobilier et la quantité de cierges dont la lumière rendait par instant à la morte une apparence de vie.

Pascale ne quitta point le chevet de sa mère. Benoît, naturellement, ne resta pas là tout le temps : Sidonie l'avait emmené chez elle ; mais, malgré sa joie de revoir Noëlle, il avait demandé à revenir près de sa mère, et il entrait de temps à autre dans la chambre, regardant cette belle figure, regrettant de n'avoir plus de grand'mère et remarquant aussi comme chacun semblait content de revoir sa chère maman. Il en éprouvait un étonnement confus. Ces gens-là, qui embrassaient Pascale ou qui la saluaient très bas, étaient-ils donc les mêmes qui, elle l'avait dit, l'avaient abandonnée lors de sa ruine ? Aucun d'eux ne lui écrivait jamais... Et cependant, il y en avait qui l'appelaient « ma cousine », qui s'approchaient de lui et disaient qu'il était un beau garçon. Par exemple, personne ne semblait connaître son père, personne ne demandait de ses nouvelles... Et il remarqua aussi que sa mère recevait avec froideur ou indifférence ces marques d'affection et de sympathie ; mais c'était peut-être parce qu'elle avait tant de chagrin...

Le convoi fut très solennel. Il y vint une foule nombreuse, riches et pauvres... L'église était tout illuminée, avec des tentures noires, et sur le cercueil étaient posées les fleurs du jardin, coupées par sa mère et par lui.

Au cimetière, il y eut un long défilé. Il se tenait près de Pascale, on lui serrait la main comme à un homme. Et au retour, alors qu'il projetait d'emmener sa mère dans un coin du jardin pour parler de sa grand'mère et du ciel, il y eut quelque chose d'inat-

tendu : des tables étaient dressées pour tous ceux qui étaient venus de loin ; dans la salle à manger pour les châtelains, et pour les fermiers dans la vieille orangerie, là où Pascale, en représentant Antigone, avait conquis, pour le malheur de sa vie, le cœur de Damien, marquis de Maulgrand-Cypriac.

Pendant l'heure étrange qui suivit, il resta près de sa mère. Le repas, composé de viandes froides, était abondant, et il fut choqué de l'appétit des convives qui, il faut le dire, étaient, pour la plupart, venus de loin et s'étaient levés à une heure très matinale. On ne parlait pas, ou bien l'on échangeait quelques mots à voix basse. Pascale ne toucha à aucun des mets. Après, on se hâta de partir. Une vieille dame lui demanda si elle reviendrait habiter la Pinnelaye. Elle répondit non d'un ton décidé, puis ajouta que sa santé ne supporterait probablement pas l'air vif de ce pays. La dame lui demanda alors si M. de Maulgrand allait bien, et elle répondit avec une douceur soudaine qu'il était mieux portant, mais pas assez bien pour faire un long voyage.

Les autos et les voitures partirent en longues files. Sa mère les regardait près de lui, évoquant peut-être le souvenir de ces jours de fête où les mêmes amis étaient venus voir les tableaux vivants, puis assister à son brillant déjeuner de noces...

Alors, elle se retourna vers son fils.

— Il faut aller voir les fermiers, dit-elle, je veux qu'ils te connaissent...

Dans l'orangerie, le repas des funérailles, qui se prolongeait, avait une autre physionomie. Non qu'il fût bruyant : les paysans bretons ont un sens singulièrement aigu des convenances funèbres ; mais enfin, pour ces braves gens, un déjeuner pareil était chose inaccoutumée, leur appétit étant encore plus robuste que celui des châtelains, et ils s'attardaient à siroter leur café, régal suprême, avec le petit verre de cognac servi par les vieux domestiques.

Tous se levèrent en voyant entrer Pascale avec son beau garçon.

— Je viens vous remercier d'être venus, quelques-uns d'entre vous de si loin, dit-elle, leur faisant signe de se rasseoir. Ma mère méritait votre respect... J'espère qu'entre vous et mon fils il y aura les mêmes liens qui vous unissent à notre famille depuis tant de générations.

Ils auraient volontiers été loquaces. Ils commençaient à lui demander si elle viendrait souvent ou pour toujours, et si elle renouvellerait les baux aux conditions anciennes. Mais elle leur dit doucement qu'elle était très lasse, et, ayant fait le tour des tables pour serrer les mains qui se tendaient vers elle, elle

sortit avec Benoît et put enfin se retirer dans sa chambre pour se jeter sur son lit.

Sidonie et son mari insistèrent autant que possible pour l'emmener, et les yeux de Benoît, ardemment attachés sur elle, la suppliaient aussi. Mais elle fut inébranlable; d'abord elle avait besoin de solitude pour y baigner son cœur malade, puis elle avait remarqué quelque embarras dans la manière dont Guy lui parlait — le moins possible — de son ancien camarade. Benoît ne voulut pas la quitter; il s'installa près de la fenêtre avec un livre qu'elle avait lu dans son enfance, et elle ferma les yeux, non pour dormir, mais pour penser avec une indicible amertume à ce qui aurait pu être et ne serait jamais... Car elle ne connaissait même pas les détails intimes de la révolution opérée en cette âme fermée. Yvonne lui avait raconté que sa mère était malheureuse, qu'elle menait une vie errante, qu'elle ne permettait à personne de prononcer le nom de Pascale. Elle avait eu une attaque et était restée paralysée. Le recteur était venu... La mort éclaire terriblement les consciences et abat les volontés les plus opiniâtres... Quand Mme de Kerlimon, toute tremblante, était venue avouer qu'elle avait prévenu son amie, le recteur avait dit : « J'allais vous demander l'adresse de Mme de Maulgrand, sa mère veut bien la voir. »

C'était tout ce que Pascale avait su. Et elle ne se consolait pas de cet inconnu, de ces lacunes qui avaient marqué leur revoir. Mais il fallait supporter cela aussi, lever les yeux très haut, songer à une mystérieuse expiation, puis au bienfait que pouvait devenir sa propre douleur pour l'âme de sa mère.

XXVIII

Les jours qui suivirent parurent très durs à Pascale. Alors qu'elle eût voulu revivre ses souvenirs et les partager avec son fils, elle fut obligée de s'occuper d'affaires. Chose inattendue, Mme Bégard ne laissait pas de testament. Elle avait évidemment cherché à distraire de son héritage tout ce que la loi lui permettait d'ôter à sa fille, mais il n'y avait que des dispositions ébauchées, variant entre elles, ni signées ni datées. Tout se trouvait ainsi simplifié; cependant, il fallut de nombreuses conférences avec les hommes de loi.

Pendant que sa mère était ainsi occupée, Benoît passait ses journées chez les Kerlimon. Noëlle n'était plus capricieuse ni tyrannique, ils s'entendaient à merveille, sans que, comme jadis, Benoît fût obligé de céder toujours. Personne ne pensa, alors, que ces heureux jours laisseraient dans l'âme de ces enfants des souvenirs profonds, des germes qui lèveraient avec le temps, pour leur bonheur ou leur amer désappointement...

Pascale s'était promis de ne pas laisser voir à son mari la profonde douleur qu'elle emportait. Mais elle fut elle-même presque surprise du flot de joie qui l'envahit en revoyant son pauvre Damien, si heureux de la retrouver, si profondément sympathique, si jaloux de connaître ses impressions, de partager sa douleur. Elle eut alors la douceur de s'appuyer vraiment sur cette tendresse et le soulagement de lui dire sa peine...

Alors de graves questions furent débattues. Naturellement tout labeur devenait superflu : leur vie devait changer. Marga avait été si fidèle qu'ils eurent ensemble l'idée de l'installer dans la maison qu'elle était parfaitement capable de diriger. Un employé d'une banque de Montreux l'aimait depuis longtemps et attendait, pour l'épouser, que sa situation se fût améliorée. Il n'y aurait plus d'obstacles maintenant, et la reconnaissance de la bonne Marga n'eut d'égale que sa douleur de la séparation.

— Mais nous reviendrons chaque année, répétait Damien. Et vous serez fière de gâter votre ancienne maîtresse.

— Mon ancienne maîtresse! Ah! je serai toujours sa fidèle Marga, et tout ici sera à elle, Monsieur... Oh! oui, tout le long de l'année je penserai à votre promesse, et j'en jouirai d'avance.

Ils décidèrent de s'établir provisoirement à Fribourg, où Benoît suivrait les cours du collège des Jésuites. Et ayant ensemble prié dans la chère église, pris congé du curé et remis à Marga un don généreux pour lui permettre de commencer, sans soucis, sa nouvelle vie, ils s'en allèrent vers un avenir plus facile et plus large, ayant clos une période qui, ils le reconnaissaient maintenant, n'avait pas été sans douceur...

XXIX

Journal de Pascale

« Je n'écris guère. Ce sont surtout les peines secrètes qu'on épanche avec ce confident muet. Si la mort de ma mère ne me laissait une amertume profonde, je serais presque heureuse. Mais, hélas ! c'est parce qu'elle n'est plus que nous avons cette vie facile, ce confort, cette possibilité de donner à Benoît une éducation brillante et à Damien la distraction des voyages et les jouissances d'art.

« Mes loisirs m'ont d'abord désorientée. Il a fallu du temps pour que je m'accoutume à une existence si différente. Je me suis lentement réhabituée à lire, à me promener, à faire de la musique avec Damien. J'ai tâché de mettre un peu de bien dans cette vie nouvelle. J'ai des œuvres : je vois des pauvres, je travaille pour les églises, je m'occupe d'un ouvroir. C'est doux, après tout, d'avoir du temps et de pouvoir beaucoup donner.

« Damien aime ce pays et ne veut pas le quitter. Ma présence, continuelle maintenant, lui fait du bien. Il voit deux ou trois Pères très intelligents qui ont compris sa mentalité et qui lui donnent une nourriture intellectuelle sous la forme qu'il peut supporter.

« Les mois, les années s'écoulent très calmes, très doux. Il me semble que j'ai épuisé la lie de mon calice et qu'il n'y reste plus que de la douceur. Dieu est bon...

Benoît a de grandes dispositions pour les sciences. Il a commencé à suivre les cours pour préparer Polytechnique ; il aime le travail, et, quoiqu'il n'ignore pas notre fortune nouvelle, il vise toujours au diplôme d'ingénieur, à une situation industrielle.

« Cette perspective, qui se rapproche, effraie Damien. Malgré les instances de son fils, il ne peut supporter l'idée de retourner en France, du moins pour y séjourner. J'ai peine à faire accepter à Benoît ce refus qu'il ne peut s'expliquer.

« Il a été reçu dans un bon rang et ses deux années d'école se sont bien passées. La mort d'un vieil oncle m'a été un prétexte pour lui demander de ne pas sortir et de consacrer ses loisirs au travail.

« Il fait son service à Belfort et nous habitons Bâle pour le voir souvent.

« Il est soldat dans l'âme. Maintenant, il exprime un regret mélancolique de n'être pas entré à Saint-Cyr... « C'était, dit-il, à cause de vous deux... Depuis « que j'ai foulé ce sol, que j'ai rempli mes poumons « de l'air de France et mené cette vie qui, monotone « en temps de paix dans beaucoup de villes, est ici « frémissante, comme si la terre tremblait sous nos « pieds, ah ! je regrette du plus profond de mon âme « de n'être soldat que pendant trois ans ! »

« Moi, j'en bénis Dieu... Non parce que la guerre pourrait éclater et que sa vie serait menacée, mais parce que, avec la tare qui est sur son nom et qu'il ne soupçonne pas, la vie d'officier eût été dangereuse pour son repos... En vivant près de nous, à l'étranger, il peut continuer à tout ignorer.

« Sur son livret militaire, naturellement, il est inscrit comme Maule de Maulgrand-Cypriac. Nous lui avons demandé, toutefois, de s'appeler seulement Maule. Il nous obéit, mais je vois qu'il regrette son beau nom, qu'il croit immaculé. »

XXX

Lettre de Benoît

« Ma chère Maman,

« Il m'arrive une petite aventure plutôt pénible... Il n'en faudra rien dire à mon père ; mais si tu peux me donner une explication, écris-moi bien vite...

« De nouveaux officiers sont arrivés. L'un d'eux s'appelle de Maulgrand-Cypriac... C'est le petit-fils du duc de Cypriac, ancien sénateur, et son père, qui est colonel, commande un régiment à Nancy.

« A première vue, nous avons sympathisé. Il est charmant... Il m'a dit, en entendant mon nom : « Maule ! C'est notre nom patronymique, à nous... « Maule de Maulgrand-Cypriac... Est-ce que nous se- « rions parents ? »

« — C'est probable, ai-je répondu, tout joyeux, et j'allais vous faire la même question... Je m'appelle aussi de Maulgrand. Mais nous ne portons pas ce nom parce que... — pourquoi n'aurais-je pas dit la simple vérité ?... — parce que mon père a eu des

revers de fortune et qu'il trouvait « Maule » mieux harmonisé avec la situation modeste qu'il a eue pendant plusieurs années.

« Il m'a regardé, comme effrayé, et m'a demandé brusquement : « Quel est le prénom de votre père ? » Et quand j'ai eu répondu, ah ! ma pauvre maman, son visage, qui était ouvert et souriant, s'est figé, son regard s'est durci, et d'une voix changée il m'a dit : « Je crois qu'entre votre famille et la mienne il y a « eu... des dissentiments... Peut-être mon père,... nos « pères, a-t-il repris avec un effort pour être très poli, « ne seraient-ils pas contents que nous eussions des « rapports plus intimes que ceux des autres cama- « rades... »

« J'ai frémi de fierté et de chagrin aussi, et j'ai répondu que je ne prétends m'imposer à personne.

« Mais peux-tu me dire quels sont ces « dissentiments » qui, après tant d'années, ont un écho dans la vie des garçons de notre âge et glacent une sympathie naissante ? Mon père aurait-il été réellement fâché de me voir lié avec François de Cypriac ?... Je cherche ce qui a pu se passer jadis. Ces cousins-là auraient-ils, comme les vôtres, l'horreur des parents pauvres, et nous ont-ils reniés lors de votre ruine ?... »

Pascale ne peut cacher à son mari cette situation imprévue... Il est assez fort, maintenant, pour supporter un peu de souffrance ; mais elle est si malheureuse de la lui infliger !

Le résultat de cette confidence ? Elle l'écrivit à Benoît :

« Mon cher, cher enfant, nous sommes désolés de ton désappointement. Il y a eu quelque chose d'irrémédiable entre les Cypriac et nous. Ton père ne peut supporter l'idée de rencontrer le colonel à Belfort s'il y venait voir son fils... Il te demande de quitter un régiment où tu es exposé à ressentir une mortification de tous les instants, une ville où nous ne pourrions plus aller. Ne peux-tu obtenir un changement ? Je te le demande instamment. Tu sais comme ton père a encore besoin de ménagements, si hors de proportion que puisse te sembler cette décision avec l'incident qui l'amène... »

Benoît à sa mère :

« Je vais vous obéir... Je pensais qu'à mon âge je pourrais cependant connaître les affaires de famille que Cypriac, lui, n'ignore pas... Il est correct avec moi, mais ne me parle pas sans nécessité... Je souffre de cette attitude et du mystère qui me la rend plus

pénible... Et c'est de mon plein gré que je vais demander un changement. Mais alors, chère maman, il faudra venir près de moi longuement ! Car je suis un peu meurtri... »

XXXI

Benoît a vainement cherché à rester dans l'est. Il a enfin dû, un peu à contre-cœur, permuter pour le centre, loin de cette frontière qu'il aimait. Il a cependant trouvé une compensation lors de son arrivée : il a rencontré un camarade qui, lui, l'a accueilli avec affection, avec enthousiasme : c'est Robert de Kerlimon, le frère de Noëlle, arrivé au régiment un an avant lui. Ils ne s'étaient jamais vus depuis l'époque où ils étaient des bébés inconscients, mais ils se reconnaissent de par les souvenirs qu'ils ont entendu évoquer. Benoît n'est plus seul, il n'est plus triste, il a oublié sa récente déconvenue. Il peut parler de la Pinnelaye, de Pontarlez, et surtout de l'enfant dont le passage rapide a illuminé son enfance solitaire et dont le souvenir est resté au fond de son cœur. Il regarde avec un intérêt profond les photographies du manoir, de la campagne, surtout les groupes d'amateurs dans lesquels Noëlle figure, plus ou moins flattée, plutôt moins, assure son frère... Ils partagent fraternellement les colis qui leur sont adressés par leurs mères : produits rustiques de Bretagne, gâteries raffinées de Suisse.

Damien et sa femme sont venus et ont traité comme un second fils l'ami de Benoît. Aussi, Mme de Kerlimon, reconnaissante, a-t-elle recommandé à Robert d'amener son camarade à Pontarlez quand ils auraient une petite permission.

Damien veut bien venir souvent. Mais un sentiment maladif écourte ses séjours et le ramène irrésistiblement vers son pays d'adoption, comme si, y ayant jadis trouvé le salut, il ne se sentait tranquille que derrière cette frontière et parmi des inconnus.

... La permission désirée a été obtenue. C'est un ravissement. Et Benoît épanche aussitôt une joie dont la révélation inattendue est comme un coup de foudre pour la pauvre Pascale.

« Mes parents chéris, savez-vous d'où je vous écris ?

Oui, si vous avez vu le timbre de ma lettre... Je suis chez les chers, excellents Kerlimon, dans cette vieille maison basse et solide qui a l'air de s'enfoncer en terre pour marquer sa possession du sol, chez Noëlle qui est maintenant une jeune fille, avec une robe allongée et des cheveux relevés!

« Est-elle jolie? Je n'en sais rien. Elle est mieux que cela : elle possède un charme que je ne puis définir, qui se dégage à la fois de sa taille menue et souple, de son teint un peu doré par le hâle, de ses yeux bruns qui rient, même quand elle essaie d'être grave, de ses jolis cheveux châtains, mousseux comme ceux de maman, de son sourire si franc, si heureux...

« Oh! quel paradis!... C'est certes moins beau que la Pinnelaye, mais je l'aime davantage, parce que j'y suis heureux; tandis qu'à la Pinnelaye j'ai vu grand'mère morte. Mais le bonheur pourrait y rentrer un jour, avec une petite fée joyeuse...

« Devinez-vous?

« Oh! oui, je l'aime, mais ce n'est pas d'aujourd'hui... Je comprends maintenant que je l'ai aimée, là-bas, à Vevey, comme une aimable petite compagne qui me révélait la jeunesse, la gaieté; puis toujours depuis, son souvenir se transformant en moi à mesure que je devenais un homme...

« Oh! je vous entends! Vous vous récriez sur ma jeunesse! Je suppose que les parents ont peine à voir dans l'enfant qu'ils ont choyé, qu'ils appellent toujours « mon petit », la métamorphose cependant tangible... Quand j'aurai fini mon temps, je serai, je vous l'assure, mûr pour fonder un foyer, si, pour cela, il suffit d'aimer avec passion la vie digne, haute, laborieuse, d'avoir horreur de ce qui rabaisse le cœur, d'avoir été accoutumé, surtout, à l'idée du devoir en toutes choses, du devoir tracé par Dieu même à chacun de nous. Vous savez que je n'ai jamais pensé à rien d'autre... Alors!...

« Oh! je ne parlerai pas avant que vous jugiez le moment venu. Mais, en attendant, quelle vie intérieure intense, enchanteresse je vais mener! Et elle vous aime... Elle n'a jamais oublié les douces heures de Vevey, les soins de ma chère mère, les peines de papa pour nous amuser...

« Dites-moi bien vite que mon rêve est le vôtre, et aussi que vous êtes assurés que cette nouvelle source d'amour ne ravit rien à l'amour ancien et si tendre que je vous garde. Dites-moi que vous êtes heureux! »

XXXII

Pascale, qui a ouvert cette lettre en l'absence de son mari, la relit dans une sorte de stupeur. D'abord, il y a cette surprise presque inconsciente de trouver en celui qui, pour elle, est toujours « l'enfant » les sentiments, les rêves d'un homme... Puis la terreur qu'il n'aime en vain... Elle connaît Guy de Kerlimon. Elle sait quelle rectitude absolue, presque brutale, il possède quel sens rigoureux, inexorable de l'honneur de son nom, quel respect, poussé jusqu'au préjugé, pour les traditions de famille. En dépit des lettres pleines de gratitude qu'il leur a jadis écrites, elle a toujours compris qu'il ne désirait pas revoir Damien, qu'il en voulait à son ancien ami de sa triste aventure. Tel qu'elle le sent, jamais il ne donnera sa fille au fils d'un homme dont la réputation a subi une pareille atteinte. Certes, Sidonie exerce sur lui, dans les choses ordinaires de la vie, une influence très grande. Mais lorsqu'il croirait en jeu une question d'honneur, il ne céderait jamais. Et sa femme elle-même consentirait-elle à cette union?

Quel passé réveillé! Quels jugements sévères!

Damien n'aurait jamais le courage de reparaître dans un milieu où on l'avait connu brillant, riche, portant fièrement son grand nom... Oui, elle le savait, elle le sentait, c'était impossible, et il s'agissait maintenant d'éviter une démarche dont le résultat humilierait et déchirerait son enfant... Déchiré? Ah! il le serait quand même, qu'il essuyât un refus ou qu'il coupât les ailes à son beau rêve!

Pascale comprenait — et avec quelle douleur! — que cet amour était né, avait grandi sans que ni elle ni Benoît s'en rendissent compte; il faisait maintenant partie de l'être de son pauvre enfant. L'arracher de son cœur, c'était, dans un certain sens, détruire quelque chose de lui-même. Car elle savait trop que le cœur de son fils était de même race que le sien : singulièrement fidèle, de ceux, très rares, qui n'aiment qu'une fois, dans le sens où l'amour signifie la joie, la poésie, la plénitude.

Il pourrait peut-être, plus tard, par raison, par devoir, édifier un foyer; mais ce ne serait plus pareil : un vent dévastateur aurait passé sur son âme, la dépouillant de la fleur de jeunesse, un flot amer lui aurait laissé une saveur de larmes.

Et il fallait qu'elle détruisît de ses mains ce plan si noble, si pur, qui, sans la honte d'antan, eût semblé tellement désirable, lui eût promis à elle-même tant de joies!

« Mon enfant chéri, oh! oui, certes, c'eût été pour moi une douceur ineffable d'appeler Noëlle ma fille! Et j'aurais oublié, dans cette joie, toutes les peines de ma vie! Mais j'ai peur que tu n'aies rêvé quelque chose d'impossible... Je crois,... je suis sûre que les parents de Noëlle ont d'autres vues pour elle...

« Mon pauvre aimé, c'est affreux de te dire cela, de te porter, moi qui t'aime si chèrement, un coup si douloureux! Mais il vaut mieux que ce soit maintenant, n'est-ce pas? Peut-être cet amour n'est-il pas encore profondément enraciné dans ton cœur... Peut-être oublieras-tu ce qui ne peut pas être...

« Je n'ai pas montré ta lettre à ton père... Que Dieu te soutienne, te console, Lui qui nous donne ou nous ôte les bonheurs humains, selon des vues infiniment sages... En ce moment, tu ne peux pas croire qu'il y ait dans la vie des consolations, ni pour le cœur un renouveau. Mais, moi, je veux espérer que la vaillance que je te demande sera un jour récompensée.

« O mon enfant!... Mon enfant chéri!... »

De Benoît :

« Chère maman, ta lettre m'a d'abord anéanti. Je revenais de Pontarlez si heureux! Ma vie me semblait transformée, comme on voit tout à coup un paysage s'irradier sous un rayon de soleil. Avoir revu Noëlle dans un prestige, telle que je la rêvais, que je l'ai toujours aimée, penser que ma joie était l'épanouissement d'une longue et confuse espérance, ah! c'était un tel bonheur que, dût-il m'être ôté, je ne regretterais pas d'avoir, une fois dans ma vie, touché à ce sommet... Mais lorsque des sommets on est précipité, c'est si horrible que la seule pensée m'en fait défaillir... J'ai senti comme la menace de ce choc, de cette chute, en lisant ta lettre, et puis, tout à coup, j'ai souri de ma frayeur et de tes craintes aussi, chère petite maman! S'il y avait un projet de mariage, je l'aurais su... Par Robert d'abord qui, j'en suis sûr, m'a deviné... Puis Mme de Kerlimon a parlé de l'avenir devant moi dans des termes qui le montraient incertain, qui prouvaient, je t'assure, qu'on n'a rien arrangé pour Noëlle...

« J'ai été traité par ton amie, non pas seulement comme un hôte sympathique, mais comme un enfant. M. de Kerlimon est moins expansif, c'est un taciturne; mais lui aussi est affectueux... Les frères de Noëlle

m'ont adopté... Et elle? Ah! je n'ose lire en ce cœur de jeune fille, j'éprouve devant elle comme un respect religieux; mais quelque chose me dit que je puis espérer.

« Naturellement, je ne prononcerai sans que vous m'y autorisiez aucune parole décisive. Mais laisse-moi à mon rêve, mère chérie! Je sens que Dieu nous destine l'un à l'autre, que le lien noué naguère dans ta maison, quand tu soignais Noëlle comme ta fille, deviendra la récompense de ton héroïque dévouement! »

De Pascale :

« Benoît, crois-moi! Essaie du moins de ne pas trop espérer! Ne te prépare pas à toi-même la plus cruelle déception!... Remets tout entre les mains de Dieu et tâche de fermer les yeux sur l'avenir!... »

XXXIII

Benoît a une permission de huit jours. Sa mère est un peu souffrante, et il a été convenu que, cette fois, c'est lui qui viendrait trouver ses parents dans la villa qu'ils ont louée à Ouchy.

... Ils vont au-devant de lui à Genève : ils ont décidé de prendre le bateau pour l'amener dans leur joli coin, qu'il ne connaît pas.

Damien est rayonnant et Pascale angoissée, car depuis deux mois les lettres de son fils sont brèves, et il est pour elle comme un livre fermé.

Elle tressaille en le voyant sauter du wagon, si beau, si svelte.

— Tu es sergent! Quelle bonne surprise!...

Il les embrasse, il sourit, il parle, il parle même beaucoup, avec un entrain que Pascale trouve forcé. Il la regarde un instant, puis détourne vivement les yeux et entame avec son père une autre histoire de régiment. Mais ce regard fugitif a suffi : elle n'a plus reconnu les yeux tendres et rieurs de son fils. Quelque chose a passé, quelque chose de profond, de tragique. C'est le regard d'un homme, d'un homme qui a souffert. Et son cœur à elle se tord d'inquiétude et de douleur.

Maintenant, elle sent que tout est faux, sauf la joie de Damien qui ne se lasse pas de questionner son fils.

Damien fait à Benoît les honneurs de la villa. Comme c'est différent de la maison meublée de Vevey! Comme la pelouse fleurie qui descend vers le lac est plus riante que la rue propre et froide de la petite ville endormie! Tout est agréable, luxueux, même, et, en temps ordinaire, Benoît eût été enthousiasmé des arrangements de la maison paternelle qui, semblable à la tente des jours antiques, se déplace souvent, mais où sa mère maintient, en dépit du site et du cadre, quelque chose de pareil, une physionomie qui pourrait bien, après tout, être son reflet.

Le dîner est soigné, délicat. Mais Pascale devine l'effort de son fils pour parler, manger, paraître heureux. Elle meurt d'anxiété. Quelque chose est survenu, et elle doit attendre pour apprendre de sa bouche qu'il est malheureux, pour essayer de mettre un baume sur la blessure qu'il cache, mais dont ses traits contractés trahissent parfois les élancements.

Damien prolonge la soirée. Ils restent à causer devant le lac, percevant dans le calme du soir le bruit très léger des toutes petites vagues, suivant des yeux les bateaux qui errent encore le long de la rive, mais qui ont replié leurs voiles et dont les rames frappent l'eau avec un mouvement cadencé.

Il est tard quand Damien donne enfin le signal du repos. Jamais il n'a semblé aussi heureux. Il fait des projets, il promet à son fils de passer l'hiver près de lui. Et enfin, il se retire, après l'avoir conduit dans sa chambre, en lui disant gentiment qu'il lui laisse sa mère pour un nouveau petit bavardage.

Enfin, ils sont seuls. Mais Benoît ne semble pas désirer l'épanchement dont Pascale est avide jusqu'à l'angoisse.

— Tu dois être terriblement fatiguée, maman. Tu étais si pâle pendant le dîner! Ne serait-il pas raisonnable de te reposer maintenant?

Mais elle lui prend la main et le force à s'asseoir auprès d'elle.

— Me reposer! Mon enfant, j'ai senti ton cruel effort... Tu es malheureux... Et tu voulais me le cacher!

Quelque chose se détendit en lui, sans toutefois qu'il semblât moins malheureux.

— Te le cacher, à toi! O maman! je ne le pourrais pas!

— Mon pauvre aimé! Mon pauvre amour!...

Et elle retrouvait sans y penser, pour le câliner et l'apaiser, les mots tendres et puérils qu'elle lui disait lorsqu'il était un bébé et les gestes doux, caressants, d'autrefois.

— Dis-moi tout, murmura-t-elle enfin; je veux tout partager!

Alors un flot d'amertume jaillit du cœur de son fils... Il ne l'avait pas crue tout d'abord, quand elle essayait de le mettre en garde. Mais bientôt la froide et désolante lumière s'était faite... C'était à Pâques... En voyageant deux nuits, Robert et lui pouvaient passer deux jours à Pontarlez, en surprise. Ils étaient arrivés, rayonnants... Il avait d'abord cherché les yeux de Noëlle et y avait vu le reflet de sa joie... Mais Mme de Kerlimon n'avait pas eu son élan ordinaire. Avec un effort pour paraître contente, elle avait dit qu'elle n'aimait pas les surprises, que Robert aurait dû les prévenir... Et quand M. de Kerlimon était rentré, il s'était montré embarrassé, presque contrarié.

— J'avais le cœur serré, continua Benoît. Avais-je donc eu tort de venir comme un ami, comme un parent, après l'accueil que j'avais reçu d'abord, après, surtout, l'hospitalité donnée à Noëlle chez nous, jadis?... Il y eut un embarras, quelque chose de lourd pesant sur nous tous... Le lendemain M. de Kerlimon m'emmena, malgré moi, à la Pinnelaye et m'y retint plusieurs heures pour me parler de réparations et de je ne sais quelles affaires... Le jour suivant, ce fut Mme de Kerlimon qui obligea Noëlle, malgré ses protestations désolées, à faire avec elle une longue visite dans les environs... Je l'ai à peine vue... et j'ai dû reconnaître que tes amis agissaient ainsi exprès pour nous empêcher d'être réunis... Robert, qui avait protesté d'abord contre la manière étrange dont on employait les courtes heures de permission, semblait tout à coup embarrassé, malheureux. A la vérité, quand je suis parti, Mme de Kerlimon m'a demandé de revenir; mais quoique j'aie cherché à me raccrocher à cette invitation sans cordialité, j'ai senti qu'elle ne me désirait plus...

« Noëlle a exprimé vivement l'espoir que « la prochaine fois il n'y aurait pas de visites ennuyeuses... » Et M. de Kerlimon s'est presque attendri en m'embrassant... Alors, je me suis dit que je reviendrais une fois encore et que je verrais alors si je m'étais trompé... Et je suis revenu, reprit-il après un silence pénible; je suis revenu avec une défiance douloureuse. Cette fois-là, M. de Kerlimon était lui-même au-devant de nous. Il était à la fois cordial et embarrassé, et, en s'efforçant de rire, il nous dit qu'il était seul, sa femme et sa fille ayant dû se rendre auprès d'une parente malade. « Qui? demanda Ro« bert. Ce n'est pas la tante Emilie? Elle m'a écrit, « il y a huit jours! — C'est elle, dit brièvement son père. Elle a eu... une attaque... » Ah! comme il mentait mal! Car c'était clair, ils avaient voulu éviter une nouvelle rencontre entre leur fille et celui dont

ils ne voulaient pas pour gendre, et ils avaient trouvé ce misérable prétexte qui laissait même Robert incrédule... »

Alors, Benoît raconta ce qu'il avait souffert pendant ces deux jours... Sans Noëlle, cette maison lui semblait un tombeau où il laisserait ses espérances, son amour, sa jeunesse... Il trouva des prétextes, lui aussi, pour rester absent de longues heures... Il éprouva un soulagement en partant ; mais il n'était pas libre de se livrer à son chagrin : Robert était là, sombre, troublé, cherchant des sujets d'entretien dans lesquels il ne fût pas question de sa famille... De ce jour, du reste, leur intimité avait été purement extérieure ; même ils arrivèrent à se fuir, Benoît ne pouvant supporter l'expression navrée, presque repentante des yeux de son ami qui avait l'air d'implorer un pardon silencieux...

Il n'avait pas voulu écrire, parce que son père aurait souffert s'il avait lu ses lettres. Il avait porté ce fardeau tout seul, ayant maintenant la sensation d'errer, selon le mot du Psalmiste, « dans une terre déserte, sans chemins et sans eau ». Mais il y avait dans tout ce qui s'était passé quelque chose d'incompréhensible qui exaspérait encore sa douleur. Il avait conscience qu'un inconnu, une énigme pesait sur lui. Pourquoi les Kerlimon, qui avaient de nombreux enfants et qui étaient soucieux de leur avenir, le repoussaient-ils de parti pris? Il était le fils d'anciens amis, desquels ils avaient accepté le plus grand service qu'on puisse recevoir... Il était riche, ses parents possédaient un des plus beaux domaines du pays; surtout il était, comme eux, fidèle à sa foi, et Robert pouvait témoigner de la dignité de sa vie. Et enfin il était sûr que Noëlle, consultée, eût consenti avec joie à être sa femme...

Alors?...

— Et tu avais prévu ce qui arrivait, reprit-il avec un redoublement de chagrin. Tu m'avais supplié de ne pas espérer... Etais-tu donc la confidente d'un projet dont je n'ai pu découvrir de traces et qui eût certainement trouvé Noëlle rebelle? Y a-t-il quelque chose que tu sais depuis longtemps et que moi j'ignore? En ce cas, il faut me le dire, parce que tout vaut mieux que l'angoisse dans laquelle je me débats...

Ah! Pascale croyait avoir touché le fond des abîmes de douleur! La ruine, la colère de sa mère, le déshonneur, la déchéance mentale de son mari, tout cela lui avait paru l'extrémité de la souffrance... Hélas! elle n'en avait pas connu le terme, puisqu'elle n'avait pas souffert dans son fils!

Mais, maintenant, elle comprenait qu'auprès de cette torture nouvelle le reste n'était rien, ou plutôt

tout semblait revivre, se concentrer, s'aggraver dans ce jeune cœur déchiré par la faute d'un autre, ce cœur qui ne pouvait être atteint sans que le sien fût percé...

Sa douleur prenait quelque chose de farouche. Et cependant, elle restait muette, serrant convulsivement contre elle ce fils qui lui demandait du secours et qui, en même temps, réclamait... la vérité. La vérité ! Pouvait-elle la dire, sans trahir le pauvre être auquel elle s'était sacrifiée ? Jamais plus horrible alternative ne s'était offerte à elle pour la torturer !...

Et tout à coup, il arriva une chose imprévue, vraiment terrible... Une main se posa lourdement sur son épaule, et, se retournant avec un cri involontaire, elle vit près d'elle Damien, pâle d'une pâleur surnaturelle, les yeux dilatés par une sorte de folie. Mais il ne la regardait pas, il ne voyait que son fils qui, lui aussi, s'était redressé avec épouvante.

— Je t'ai entendu, dit-il d'une voix étrange, sans intonations, comme celle d'un homme qui parlerait endormi — et cette voix formait une anomalie presque effrayante avec le feu et l'égarement du regard — je t'ai entendu, et c'est moi qui te répondrai... Or, c'est moi qui suis l'obstacle à ton bonheur ; c'est à cause de moi qu'on te repoussera de tout foyer honorable ! Je suis ta honte, comme j'ai été la honte et le fardeau de ta mère !

— Damien ! cria Pascale dans une agonie de douleur.

Et comme son mari voulait poursuivre, elle saisit les mains de son fils qui les regardait tous deux avec une indicible expression de terreur.

— Ne le crois pas ! Il a été malheureux ! Il a été trompé ! On a abusé de sa bonne foi et, responsable d'une situation qu'il n'avait pas comprise, il a été... condamné à une légère peine... qu'il n'a pas accomplie et qu'une amnistie a effacée... La voilà, la vérité que tu voulais connaître ! La voilà toute, sans réticences... Et je te l'affirme, ton père mérite toujours ton respect !

Les yeux de Benoît, fou d'épouvante, allaient de l'un à l'autre.

— J'ai été trompé, oui, mais c'était ma faute, reprit Damien, de la même voix blanche dont l'absence d'intonations avait quelque chose de terrible. J'avais vendu mon nom à une société d'escrocs, parce que j'étais un prodigue...

— Il ignorait leurs manœuvres, il les croyait honnêtes ! cria de nouveau Pascale.

Comme jadis, elle se jetait au-devant de lui pour que son amour fidèle lui fût un bouclier contre son enfant qui, tout à coup, semblait devenu un justicier.

— Benoît ! reprit-elle, tordant ses mains Ah ! c'est

moi qu'il faut croire ! L'aimerais-je comme tu m'as vu l'aimer, s'il était l'être indigne qu'il dépeint dans son désespoir ? Va à lui, dis-lui que toi aussi tu l'aimes !

Benoît, écrasé de stupeur, restait immobile. Lui aussi avait cru toucher le fond d'un abîme en voyant détruit son espoir juvénile. Qu'était cette douleur, cependant, auprès de l'épouvantable naufrage de son honneur !... Tout le passé s'éclairait d'une lueur sinistre et l'avenir s'écroulait devant lui. Comment pourrait-il retourner parmi les soldats de la France et leur serrer la main, aujourd'hui qu'il savait son nom souillé ?

Damien le regardait avidement.

Pascale serra plus fort les mains de son fils.

— Ah ! veux-tu renverser les pierres du foyer que j'ai reconstruit à force de tendresse ? Veux-tu nous abandonner ? Car, moi, je ne le quitterai jamais ! Je l'aime ! Et il t'a tant aimé, lui aussi !

Et, tout à coup, elle se retourna vers son mari. Damien s'éloignait précipitamment. Mais Benoît lui barra le chemin... Son enfance se levait soudain devant lui ; il revoyait la patiente tendresse, la douceur presque enfantine de ce père malade, que son contact avait contribué à guérir. Son cœur se fondit brusquement. Et de ses lèvres jaillit le doux petit nom, tendre, familier, qui sauva tout à coup Damien de la mort ou de la folie :

— Papa !...

. . . . . .

Lui et sa mère sont agenouillés près du divan où il a porté son père évanoui. Damien revient à lui, les regarde, scrute les yeux aimants et inquiets... La conscience confuse de l'amour qui les unit — oui, qui les unit malgré tout — les enveloppe d'une douceur vague, sentie même dans cette indicible souffrance.

Et alors, calmée, de nouveau maîtresse d'elle-même, devant son mari presque anéanti et de son fils suspendu à ses lèvres, Pascale raconte la douloureuse histoire. Il y a quand même un baume secret dans ses paroles. Elle explique, elle excuse, elle plaide. Ah ! comme elle est éloquente ! Benoît est pris de vertige devant la révélation inconsciente d'un amour si haut, si pur. Qu'est son amour à lui, tout vrai, tout ardent qu'il soit, auprès de ce sentiment qui est un héroïsme, *qui est une vertu*, devant lequel il voudrait se prosterner ?...

Les yeux de Damien sont maintenant ardemment attachés sur sa femme. Peut-être n'a-t-il jamais compris jusqu'à ce jour quel trésor lui a été prodigué

sans compter, quel enveloppement de tendresse est devenu pour lui une atmosphère de paix, de salut...

Maintenant le calme descend en eux, le calme qui est une réaction après les crises violentes, et puis la notion plus juste, moins exaspérante d'une situation, certes douloureuse, mais moins terrible que ne la peignait le pauvre Damien dans son remords désespéré.

Benoît, surtout, apprend une leçon suprême, ou plutôt c'est le terme des leçons que sa mère lui a inconsciemment données : en la voyant telle qu'elle s'est révélée à lui, il a honte de ce qu'il y a d'égoïste dans son propre chagrin, et il comprend que, si cruellement qu'on souffre, il reste dans la vie des devoirs... et Dieu, dont la volonté souvent mystérieuse, parfois austère, poursuit notre âme, pour la dégager d'elle-même et l'élever à Lui...

XXXIV

Après, le temps passa plus lourdement. Damien demeurait en proie à une mélancolie profonde, avec des accès de désespoir que sa femme ne calmait qu'à grand'peine. Elle s'appliquait à le distraire, elle s'efforçait surtout d'entretenir de plus en plus son âme dans les courants religieux. Car la douleur fraie d'ordinaire un chemin à Dieu dans les âmes, et c'était bien, en effet, l'excès de la souffrance qui jetait Damien au-devant du Consolateur céleste. Ainsi, de plus en plus, le lien jadis formé entre eux dans l'adversité, allégé par l'amour, ce lien se transformait, se divinisait, en quelque sorte, dans la commune foi et l'espoir ravivés...

Benoît aussi puisait avec une force virile dans le trésor d'énergie déposé en lui par sa mère... Le premier moment passé, il n'avait pas cru que sa vie dût être perdue ou stérilisée. Il était au service d'un Maître qu'il avait appris à aimer; alors, peu importait le mot d'ordre. Soldat, il obéissait aveuglément aux consignes, sachant que l'idée de la patrie relève les plus humbles tâches ; chrétien, il savait que se résigner, faire son devoir sans joie, c'était, qu'il le comprît ou non, glorifier et servir son Chef.

Ses parents lui faisaient de fréquentes visites, mais Damien ressentait plus que jamais cette inquiétude

maladive qui lui rendait pénible tout séjour prolongé en quelque lieu que ce fût.

Et une année se passa encore. Ils étaient revenus — pour combien de temps?... — dans la villa d'Ouchy, à laquelle Pascale avait donné un aspect de home, lorsque les premiers bruits de guerre éclatèrent comme un coup de foudre dans une atmosphère que les masses inconscientes croyaient tranquille.

La guerre... La France menacée — la France qui, hélas! n'était pas prête. — Benoît marchant à l'ennemi... Pascale ressentit, pendant ces jours d'attente angoissée, ce que ressentirent toutes les mères et toutes les Françaises... Le souvenir en est trop proche, trop poignant pour qu'on ose toucher à des blessures ouvertes, remuer des douleurs, dépeindre des anxiétés, des angoisses. Ce n'est pas là matière à littérature : la chair et le sang de France, les âmes et les cœurs de France sont choses saintes et ont été, depuis, consacrés par trop de souffrances, d'inconsolables deuils...

Benoît, lui, tressaillit de joie. Ses lettres prenaient, à son insu, des allures d'épopée. Il voyait enfin sa vie relevée, utile, féconde, ne fût-ce que par une belle mort; il voyait la victoire, les provinces reprises. Déjà autour de lui un grand frémissement annonçait le réveil sublime de l'âme française, ce sursaut de la race qui a émerveillé le monde. Et sa mère frissonnait de fierté et de terreur à le voir ainsi.

Mais les rumeurs d'avant-guerre produisirent sur Damien un effet extraordinaire. Il fut tout à coup galvanisé. Ce quelque chose d'affaissé, de découragé, qui était demeuré en lui comme le triste cachet du passé, disparut brusquement. Son allure même changea, une énergie inconnue sembla modeler ses traits de nouveau. Les ombres qui, de temps à autre, voilaient encore légèrement sa pensée, se dissipèrent comme la brume sous le feu du soleil. Il dévorait les journaux et les résumait à Pascale avec une lucidité nouvelle. Un jour, en parlant de Benoît, il dit : « Nous sommes une race militaire. » Et ce mot était vrai de lui-même, car ces choses nouvelles semblaient réveiller en lui quelque chose d'atavique, une personnalité que sa femme n'avait pas connue, même aux jours de leur jeunesse.

— Il faut revoir Benoît, dit-il avec décision. Les voyages deviendront difficiles. Nous devons partir,... plutôt ce soir que demain...

Ils partent... Déjà les lignes s'encombrent, les trains ont du retard...

Benoît, lui non plus, n'est pas le même. Il a retrouvé l'ardeur, la joie de vivre. Quelque chose d'inconnu brûle son âme. Il est tendre pour ses parents,

mais sa tendresse est dépassée par la grande, la virile, l'héroïque passion, l'amour fou de la France...

Oh ! Pascale aussi sent ce feu sacré. Autrement, pourrait-elle regarder son fils, lui sourire, lui parler de sa voix ordinaire ?

... La mobilisation est décrétée...

— Je suis fier de toi, maman, dit Benoît gaiement Je savais bien que tu étais trop forte pour m'amollir, mais tu es si délicieusement Française !...

Et elle souriait toujours, quoique chaque fibre de son être se tordît de douleur.

Damien, maintenant, subissait un changement nouveau. Une tristesse soudaine l'envahissait. Il ne pouvait regarder Benoît sans détourner la tête, et son angoisse évidente trompait même sa femme.

— Il t'aime tant ! disait-elle à Benoît. Te voir partir le brise...

Et puis, par un de ces brusques revirements que rien n'expliquait ni ne pouvait même faire prévoir, il reprit une allure vivante et énergique et sembla presque heureux.

... Le régiment partait à la fin de la journée. Ils allèrent dire adieu à leur fils à la caserne. La grande cour, ombragée d'arbres sur un de ses côtés, offrait un aspect animé, pas triste, parce que ces jeunes hommes ardents et joyeux insufflaient aux vieux parents, aux femmes, aux fiancées, le sentiment qui remplissait leurs cœurs. Pas de larmes : le feu intérieur les brûlait avant qu'elles eussent pu couler... Pas de cris ni de démonstrations inutiles : ce qui est grand s'empreint de calme ; mais des mots d'espérance, et puis, invisiblement, mais en vérité, Dieu planant sur les suprêmes séparations, la pensée de l'au-delà, et le nom maternel de Marie glissé dans les oreilles attentives par les autres mères impuissantes...

— Sois glorieux, héroïque, dit Damien, étreignant son fils. Fais tant d'honneur à ton nom qu'il redevienne désirable !

Benoît tressaillit ; dites à cette heure et de cette voix dont l'accent nouveau le remuait, ces paroles lui semblaient prophétiques.

Pascale ne put d'abord parler. Elle l'embrassa passionnément, puis le regarda avidement de ses yeux brillants et secs.

— Tout ce que je te dirais est dans ton cœur... Il te rappellera tout...

— Oui, tout... Le bon Dieu, et mon autre Mère du ciel, et la France... Vive la France, maman !

— Vive la France ! dit-elle d'une pauvre voix brisée.

Mais elle ne pleurait pas.

Ils se revirent encore à la gare. Le régiment défilait

de ce pas alerte des soldats de France, musique en tête, *Sambre-et-Meuse* retentissant au fond des cœurs. Sur ces jeunes visages, il y avait plus que de la joie : c'était une gravité résolue, une énergie nouvelle durcissant ces traits encore mous et allumant des lueurs dans les yeux portés en avant. Des fleurs s'épanouissaient au canon des fusils.

Benoît passa, très droit, svelte et dégagé dans sa capote aux pans relevés.

— A vous, le bel officier ! cria une voix vibrante.

Et une petite fille du peuple lui jeta une rose rouge, qu'il piqua en souriant à son fusil. Oh ! cette rose couleur de sang ! Cela semblait l'hommage de la terre natale à celui qui allait affronter la mort pour elle...

Il tourna légèrement la tête, sans ralentir sa marche, en défilant devant ses parents, et fit rapidement le salut militaire...

C'est fini... Ils ont encore la vision de son sourire... Et Pascale, défaillant un instant, s'appuie lourdement sur le bras de Damien.

— Je n'ai plus que toi ! dit-elle d'un ton plaintif.

Il tressaille.

— C'est un trop pauvre appui... Tu as Dieu, répond-il d'un accent étrange.

La chambre d'hôtel si banale... La ville tout à coup morne et silencieuse sans ses deux régiments... La nuit longue et anxieuse, pendant laquelle Pascale suit le wagon où les soldats, entassés, mais joyeux, se sont endormis, elle en est sûre, d'un tranquille sommeil, à moins que les rêves de victoire ne viennent les agiter sur la jonchée de paille fraîche.

Le réveil est un peu tardif, parce qu'elle n'a fermé les yeux qu'à l'aube... Damien n'est pas là... Elle suppose qu'il l'a précédée à l'église, et elle s'habille en hâte, soupirant après ce lieu de refuge, le seul, désormais, où elle pourra trouver la force et la paix...

Il n'y est pas. Elle assiste à la messe, puis revient par les rues tranquilles...

Il n'est pas rentré. Alors, l'inquiétude s'empare d'elle. Qu'est-il devenu ? Quelle crise les émotions de ces derniers temps, la séparation de la veille, ont-elles pu amener dans cette nature encore imparfaitement équilibrée ?... Elle n'ose pas quitter l'hôtel, espérant toujours qu'il va rentrer ; et d'ailleurs, où le chercherait-elle ? Elle reste au balcon, guettant les rares passants et se souvenant, le cœur serré, de cette autre attente, vingt ans auparavant, à Passy, cette attente anxieuse qui avait été le commencement de ses tortures...

Le déjeuner sonna. Damien n'était pas revenu. Défaillante, elle fit monter un peu de café, puis reprit son poste à la fenêtre, songeant déjà comme un autre

jour terrible, à Genève, à aller au bureau de police...

Mais un pas vif résonne sur les pavés, une silhouette familière apparaît, et Damien lui fait un signe empressé.

Le cœur de Pascale bondit. Tout est oublié : il est revenu et il semble plein d'entrain et de vie.

— Damien!... Oh! comme tu m'as effrayée! Comment as-tu pu rester si longtemps absent sans m'avoir prévenue?

Dans les yeux de Damien, il y avait maintenant quelque chose de nouveau, une lueur singulière, une beauté qu'elle n'avait pas connue, même autrefois. Il la prit dans ses bras.

— Pardonne-moi de ne t'avoir rien dit! J'avais peur — oh! j'ai eu tort, j'en suis sûr! — que tu ne luttes contre mon désir, ma résolution... *Maintenant* je peux tout t'avouer...

Elle eut, comme à la lueur d'un éclair, la vision de ce qu'il avait fait... L'angoisse, d'abord, fut la plus forte.

— Ah! s'écria-t-elle, ne me dis pas que tu vas partir!... On ne t'appelle pas! Je l'accepterais si tu avais la force, la santé, si tu ne subissais trop souvent ces crises de dépression; mais tu ne peux pas!...

Il la regardait toujours de ses beaux yeux brillants, maintenant un peu humides.

— Pascale, j'ai lutté pendant bien des jours... A cause de toi, et puis, surtout, parce que je craignais, moi aussi, de n'être pas assez fort... Mais quand j'ai dit adieu à Benoît,... quand je l'ai vu partir,... un sang lointain a reflué à mon cœur... Nous sommes une race de soldats... Il me semble que je suis devenu un être multiple,... que tous ceux qui m'ont enfanté à travers les siècles crient en moi et me disent : « Continue-nous! Fais-nous revivre!... » Alors,... alors, je suis soldat...

Elle poussa un cri étouffé. Etait-ce la douleur, la crainte, ou la joie soudaine de le voir tel qu'elle l'avait rêvé jadis, tel qu'elle ne pensait pas le voir jamais, ardent aux grandes causes, vibrant pour son pays? Elle ne protesta pas... Elle posa la tête sur son cœur et en sentit les battements, les battements nobles, presque violents sous l'afflux du sang lointain dont il avait parlé, le sang qui avait coulé sur tous les champs de bataille de France et qui avait formé ce cœur haletant... Elle oubliait en ce moment que les ombres pourraient de nouveau envahir son esprit surexcité, ou peut-être croyait-elle confusément qu'un miracle les avait dissipées à jamais. Elle était à la fois fière et déchirée, et de son cœur jaillit le cri qui devait élever encore Damien, le pousser en avant et devenir le prix de son élan :

— Oh! comme je t'aime!

Le soir même, il devait partir pour rejoindre le régiment de Benoît. Il retrouvait maintenant, pour parler de leur rencontre prochaine, ce quelque chose d'un peu enfantin et puéril qui lui était toujours demeuré.

— Non! mais vois-tu sa surprise, à ce petit! Il sera content, n'est-ce pas? Et il me verra maintenant autre qu'il m'a connu... Car je veux me donner, me prodiguer, puisque je sens en moi tant de vies mystérieuses, tant d'énergies invisibles... J'espère que mon sang — leur sang — rougira de nouveau la terre de France, et alors Benoît pensera que j'ai lavé la souillure... Qui sait?... Guy le pensera peut-être aussi...

Pascale, pâle d'une soudaine angoisse, lui prit violemment les mains.

— Damien!... Ce serait un crime de chercher la mort! Pas seulement parce que mon cœur se briserait, mais surtout parce que Dieu le défend!

Il secoua la tête.

— Je ne chercherai pas la mort, mais je ne la redouterai pas. Que de fois j'ai pensé que, moi disparu, beaucoup de choses s'apaiseraient, s'oublieraient! Il sera légitime d'épargner d'autres vies, plus belles, plus utiles, de demander les missions où de meilleurs que moi périraient... O ma pauvre Pascale! malgré ton amour, ne comprends-tu pas que je ne puis plus être heureux, et que ce serait une bonté de Dieu de m'accorder la plus belle des morts, pour mon pays?

— Tu seras heureux quand, après cette guerre, tu reviendras, ayant fait honneur à ton fils, ayant tout effacé!

— Eh bien! Dieu en décidera... Il sait mieux que nous... Mais le temps presse, et nous avons des décisions à prendre...

— Damien, tu avais un grade dans la réserve... Tu le reprends, n'est-ce pas? Je serais ainsi plus tranquille, tu auras moins de fatigues!

— J'étais lieutenant de chasseurs, oui,... mais j'aime mieux être près de Benoît. D'ailleurs, si je demandais à rejoindre mon ancien corps, on objecterait mon âge et l'on me garderait à l'arrière... Ce n'est pas ce que je veux... Il valait mieux m'engager, et j'y ai même eu quelque peine... Heureusement, jadis, en quittant Paris, tu avais emporté des papiers personnels, parmi lesquels, par un heureux hasard que je ne m'explique pas encore, il y avait mon livret militaire... Je l'avais pris en quittant Ouchy... J'avais déjà l'idée confuse qu'il me servirait... Un ancien officier n'a pas besoin de subir une période d'entraînement... Tout m'a été facilité... Et quant aux fa-

tigues, elles seront égales pour tous, ma pauvre aimée... Et ne seras-tu pas fière, si je reprends mes galons à la pointe de mon sabre ?

Il souriait, et il ajouta, sans la laisser protester :

— Je me sens en pleine vigueur, et le seul mot de guerre semble avoir déchiré un voile en moi... Je t'assure que dans les bureaux ils m'ont trouvé lucide et décidé... Et puis, Benoît sera là... Je le protégerai, mon petit ! Mais toi, Pascale ? J'ai beaucoup réfléchi, cette nuit... Il peut devenir difficile de franchir la frontière. Pourquoi n'irais-tu pas à la Pinnelaye, près de tes amis ?

Elle secoua vivement la tête.

— Moi, mon choix est fait... J'ai, grâce à Dieu, un brevet d'infirmière, et j'irai aussi près que possible de vous, afin que, si ce qu'à Dieu ne plaise, vous étiez blessés, je puisse vous voir, vous soigner...

Le soir même, il partit, sous cet humble et glorieux uniforme de fantassin qui semblait souligner son élégance et sa distinction. Comme pour son fils, Pascale trouva des sourires... Puis, restée seule, croyant rêver, ayant donné tous les trésors de son cœur, fière aussi, cependant, indiciblement fière de ce geste qui lui rendait son mari si noble, si grandi, elle s'occupa de son voyage, afin de gagner, fût-ce à prix d'or, la région où elle serait près de ses bien-aimés

XXXV

Journal de Pascale

« Je reprends, dans mon angoisse, le cahier délaissé pendant une longue période de calme et de monotonie. Je suis si seule dans cette ambulance, cependant encombrée, parmi des femmes bienveillantes, mais inconnues, et des blessés, étrangers aussi, qui m'appellent Madame ou ma Sœur, mais dont la plupart ne semblent pas supposer qu'en me penchant sur leurs plaies je songe à deux êtres chers !

« O mes bien-aimés ! Un inconnu nous sépare. Les petites cartes ouvertes, irrégulières, brèves, souvent presque illisibles, ne disent même pas où ils se battent, où ils affrontent la mort. C'est par les communiqués que je suis en vague communion avec eux, que je devine ce qu'ils sentent... On recule... Ils souffrent, bien que, j'en suis sûre, ils ne perdent pas

l'espoir de ce retour heureux auquel la France entière croit aveuglément...

« Leur régiment a été décimé, presque tous les officiers tués ou blessés, et aussi les gradés. Benoît a son galon de lieutenant et mon cher Damien l'humble insigne de laine rouge...

« Je répète chaque matin la belle et poignante prière de la martyre du Temple : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu !... » Avant que le soleil se couche, je puis être une veuve ou une mère sans enfant... Chaque fois que je ferme les yeux à un pauvre mort, je pense, avec une angoisse indicible, qu'ils sont peut-être tombés sur un champ de bataille, sans qu'aucun doigt pieux ait abaissé leurs paupières... Les regards vitreux, tournés vers le ciel de midi ou vers les étoiles, me hantent dans mes courts sommeils... Des impressions physiques de peur et d'horreur traversent l'amour que je voudrais seulement chrétien et immatériel, quand je pense que des dépouilles aimées sont couchées dans un sillon sanglant par la rude main des compagnons devenus presque insensibles, à force d'affronter le danger et les spectacles poignants... O mon Dieu ! venez à mon aide !...

« Car il faut être calme, tranquille en apparence, et même sourire à ces pauvres petits, leur parler, les rassurer, écrire à leurs mères — celles-là sont heureuses ! — qu'ils vivront, que, pour quelque temps, ils sont à l'abri du danger.

« Cependant, quel bienfait est cette tâche qui m'arrache à mon idée fixe et distrait parfois mes craintes !

« Benoît me parle surtout de son père, et Damien de son fils. Ils font leur devoir, plus que leur devoir, avec toute l'ardeur de leur être. Benoît me dit que jamais il n'a vu son père ainsi : calme, joyeux, lucide, adoré des hommes et les entraînant avec un élan irrésistible. Ils le suivraient partout...

« La Marne... Oh ! comme ce mot de victoire fait tressaillir ! Ils ne reculent plus ! Ils ont opposé un mur infranchissable aux envahisseurs, non pas tant, hélas ! le mur d'airain qu'on forge en hâte et qui n'est pas encore assez prêt, mais les poitrines vivantes, frémissantes, animées de tout le courage, de tout l'héroïsme de la race...

« Ils ont une citation. Damien m'envoie un bout de ruban de sa croix de guerre. Je le garde sur mon

cœur qui bat ainsi encore plus à l'unisson du sien. Dans quelques semaines, je les verrai !

« Il y a de longs jours que je suis sans nouvelles... Les blessés arrivent, nombreux... Ce matin, un pauvre petit de vingt-deux ans — l'âge de Benoît — s'est éteint entre mes bras. Il avait peine à se résigner... « Madame, c'est ma mère... Elle aura tant de peine ! « Vous lui écrirez, n'est-ce pas ? » Il pleurait, et ses larmes tombaient sur mon cœur... Je lui parlais de Dieu qui compte chaque goutte du sang versé, de la France, du Ciel... Il m'a offert sa vie, puis j'ai essayé de lui donner l'espoir d'un miracle... « Demandez-le « pour moi ! » disait-il, ses yeux brillant de l'idée qu'il pouvait guérir. Mais le miracle, c'est que, ainsi que des milliers de jeunes hommes, il a accepté si généreusement de mourir pour son pays.

« Si Benoît était frappé, s'il devait s'en aller avant que j'arrive, y aurait-il une autre mère pour consoler son agonie et le tenir dans ses bras ?...

« Enfin, une lettre ! Le régiment a été de nouveau terriblement éprouvé. Benoît a une nouvelle citation, et Damien est sergent. Oh ! les revoir ainsi !...

« Leur colonel a été tué. Celui qui le remplace, c'est Jean de Cypriac, le second fils de Philippe... Il les a traités avec bienveillance, mais en étrangers. Damien souffre, je le sens ; mais il m'écrit que la présence de Jean lui cause une excitation nouvelle. Et il ajoute : « Je veux qu'il m'admire ! » Mon Dieu ! Je suis lâche, peut-être, mais j'ai peur qu'il ne fasse plus, beaucoup plus que ne l'exige son devoir...

« Encore un silence très long... « Que m'arrivera-t-il « aujourd'hui, ô mon Dieu !... »

« On a amputé ce matin un sergent qui ressemble à Benoît. Oh ! si un jour mon fils devrait être ainsi mutilé ! Et cependant, sa mère, à celui-là, écrit une lettre passionnée : « Si tu dois être amputé,... du moins tu vivras, et je serai parmi les heureuses ! »

XXXVI

— La marquise de Maulgrand ?...

C'est un vieillard en deuil qui demande Pascale à la porterie de l'ambulance. Le concierge ouvre de grands yeux : il ne connaît pas de marquise parmi les infirmières.

— Elle est très... modeste et se fait peut-être appeler de son premier nom : Maule, dit brusquement le visiteur.

— Ah ! Mme Maule ! Oh ! oui, elle est là, elle est toujours là. Elle veille depuis trois nuits, on ne sait pas comment elle y tient... Qui faut-il annoncer, Monsieur ?

Le vieillard prend une carte et écrit quelques mots... Le concierge jette sur la carte un regard presque involontaire et enveloppe d'un œil ébloui ce petit homme à l'aspect ordinaire, mais remarque qu'il a des yeux « de commandement ».

Il court à la salle où Pascale, la visite médicale terminée, prend note des recommandations du docteur.

— Madame, il y a là un monsieur qui vous demande... Voici sa carte...

Une carte bordée de noir... Tout le monde, hélas ! est en deuil. Et, saisie de surprise, elle lit la ligne imprimée : *Le duc de Maulgrand-Cypriac*, et les autres lignes tracées au crayon : « Demande instamment à voir sa cousine, la marquise de Maulgrand. »

Pascale devient plus blanche que son voile. C'est la première fois, depuis vingt ans — sauf à la Pinnelaye, — qu'on lui donne son titre... Et lui, Philippe de Cypriac !...

— Recevez ce visiteur dans mon bureau, où il n'y a personne en ce moment, dit le docteur avec un bon sourire... Et surveillez bien le commandant : une nouvelle hémorragie l'emporterait si elle n'était pas arrêtée à temps.

Pascale, ayant donné des instructions rapides à l'une de ses compagnes, se dirige vers les constructions provisoires parmi lesquelles se trouve le réduit du médecin en chef et où le concierge, reparti en courant, doit ramener le duc de Cypriac.

Un poêle répand une chaleur un peu lourde... Il y a des casiers remplis de papiers, des échantillons dans des fioles ou des cartonnages, une table en bois blanc et trois chaises de paille.

Elle se demande ce que le duc vient faire dans cette ambulance improvisée, aussi près du front qu'elle peut l'être... Comment a-t-il eu l'autorisation de pénétrer dans la zone ? Elle cherche, parmi les blessés, qui peut lui tenir de près et fait, en ces quelques instants, toutes les suppositions possibles, sans toutefois que l'ombre d'une inquiétude effleure son imagination. Philippe de Cypriac a tellement disparu de sa vie qu'il ne semble devoir être mêlé à aucune crise intime, heureuse ou fatale.

Il entre, et tous deux se regardent un instant en silence, comme pour s'identifier après vingt ans...

Lui, naturellement, est devenu un vieillard un peu

courbé, avec des cheveux gris épais et drus et d'innombrables rides. Elle, toujours idéale, toujours jolie, est amincie, pâlie; ses yeux cernés semblent immenses, et ses cheveux tout blancs forment un contraste avec la délicatesse de son teint.

Elle se ressaisit la première et tend la main d'un geste empressé et gracieux.

— Que c'est bon à vous de venir à moi! Qu'est-ce qui vous amène dans ce lieu, qui n'est guère accessible? Auriez-vous un blessé dans l'ambulance, ou... avez-vous un rendez-vous avec votre fils?

Mais, tout à coup, elle se rend compte qu'il est troublé, visiblement ému, et elle remarque alors qu'il est en deuil.

— Oh! Philippe, dit-elle avec compassion, avez-vous été frappé dans un être cher? Je n'ai pas ouï dire qu'il soit arrivé malheur à vos fils...

Il secoue la tête et commence à trembler imperceptiblement.

— Oui, j'ai perdu un parent...

Mais alors elle prend peur sans savoir pourquoi et sa pauvre figure si mince semble se fondre encore.

— Philippe!... Vous venez me dire qu'il est arrivé un malheur!... Jean vous a écrit... Lequel?

Et elle joint les mains avec angoisse, attachant sur lui des yeux agrandis par l'épouvante.

— Je vous apporte une lettre de votre fils... Il est seulement blessé... Ils ont eu une affaire très chaude...

— Blessé seulement! Oh! que Dieu soit loué! Et pas très grièvement, s'il écrit! Et... c'est tout? Son père, lui, n'a pas été atteint?...

Pas de réponse. Elle saisit le bras de son cousin et le serre convulsivement.

— Damien!... Dites-moi donc qu'il vit!

— Il est... très blessé...

— Mais vivant? répète-t-elle d'une voix stridente.

Un silence suit sa question pleine d'angoisse. Alors, elle comprend tout. Elle ne crie pas, elle ne parle pas... Le choc affreux se répercute tout au fond d'elle-même ; tout son être est atteint, il lui semble qu'elle descend dans un abîme, dans un tombeau où quelque chose d'elle restera muré avec Damien...

Et, avec la vision éperdue de ce qu'elle a été pour lui, des années pendant lesquelles elle ne l'a pas perdu de vue, elle se répète à elle-même, sans prononcer un mot : « Sans moi! Mort sans moi!... » Et cela semble mettre entre eux une sorte d'espace infini, de désert, un inconnu...

Le duc s'effraie de cette douleur muette qui fige ses traits dans une sorte d'impassibilité tragique. Il lui prend les deux mains, la force à s'asseoir et lui parle très doucement, avec une pitié, une bonté

qu'elle ignorait en lui, mais qui, hélas! n'empêchent pas le rôle qu'il est venu remplir.

— Je suis ici, dit-il d'un accent profond et ému, envoyé par mon fils, parce que lui était le chef de Damien et que je suis, moi, le chef de notre famille, destiné aux missions solennelles... Je viens vous dire, au nom de Jean et au mien, que votre mari est tombé en héros, qu'il honore notre nom et que son fils, comme vous, doit être fier de lui...

Elle ne rêve pas! C'est Philippe de Cypriac qui, naguère, lui enjoignait de renoncer à son nom, qui a parlé ainsi?... Alors il arrive quelque chose d'étrange. Au milieu de la douleur qui l'étreint, elle éprouve une sensation de joie si soudaine, si intense, si folle, qu'elle étouffe et croit un instant mourir de bonheur...

— Mon enfant, lisez la lettre de votre fils, un brave, lui aussi... Peut-être jugerez-vous ensuite que j'ai le droit de la lire à mon tour... Et puis, je vous mènerai vers lui...

Il lui tendit la lettre et ajouta :

— Vous aimerez à être seule pour connaître ces choses suprêmes... Je reviendrai dans une heure, et nous déciderons votre départ.

Il la baisa au front, comme un père, et sortit, bouleversé. Elle, serrant dans ses mains froides la lettre de son fils, sortit, chancelante, du petit bureau de planches. Le docteur était tout près. Il comprit, à sa pâleur étrange, presque surnaturelle, qu'un malheur venait de lui être annoncé. Elle parla la première, d'une voix basse et changée :

— Mon mari a été tué... Je vous demande une heure, j'ai tant besoin d'être seule!

— Pauvre Madame! dit-il avec pitié, lui serrant la main d'une étreinte vraiment sympathique. Et avez-vous les tristes détails?

Elle montra la lettre qu'elle n'avait pas encore ouverte. Il eut une inspiration du cœur.

— Allez à l'oratoire, dit-il vivement, vous y serez seule et tranquille.

Oh! oui, elle y avait déjà pensé...

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu!... »

Il était arrivé qu'elle était veuve et que son fils, la chair de sa chair, était blessé... Et Dieu seul pouvait la soutenir, lui donner la force de rester debout...

Seule dans le petit réduit transformé en chapelle, devant l'autel qu'elle avait, le matin même, fleuri de pâles chrysanthèmes, elle ouvrit la lettre de Benoît...

Des petites feuilles détachées d'un carnet, couvertes d'une écriture un peu changée... Mais elle eût, en ce moment, déchiffré les hiéroglyphes : une espèce de divination suppléait à tout...

« Maman chérie, chère maman !... Quand cette lettre te sera remise, tu sauras, par le père de notre colonel — il me l'a promis, — que nous sommes à la fois fiers jusqu'à l'orgueil de ce qu'*il* a fait et malheureux presque jusqu'au désespoir de l'avoir perdu... Je dis presque, mère chérie, pour nous qui sommes Français et avions tout offert à la patrie, qui sommes chrétiens et croyons au prix du sacrifice, qui avons foi en une réunion éternelle...

« Maman, il a été un héros ! J'ai vu la citation que le général a rédigée et qui, dans quelques jours, dira à la France entière que Damien de Maulgrand-Cypriac était digne de ses ancêtres...

« C'est à moi, son fils, à te raconter sa fin admirable... Elle adoucira le coup qui t'est porté, elle remplira de gloire ta pauvre vie, désormais si vide...

« C'était le 12... Après une lutte acharnée, nous avions gagné du terrain, j'avais sauté le premier dans une tranchée qu'on disait redoutable. Mais, tout à coup, l'ennemi contre-attaqua, et notre régiment, avec le ...e, se trouva sérieusement menacé. Le colonel nous retrancha dans une position de fortune qui ne devait pas tenir longtemps. Plus de téléphone... La brume empêchait l'action des aéroplanes, mais les Boches, eux, nous avaient repérés et nous arrosaient d'obus, alors que l'artillerie française, n'étant pas guidée par le service d'aviation, tirait à faux. Naturellement les deux colonels demandèrent des hommes de bonne volonté pour avertir le général à deux ou trois kilomètres. Naturellement aussi, il s'en présenta un grand nombre. Nous, les officiers, nous fûmes refusés : trop d'entre nous venaient d'être mis hors de combat. On élimina d'abord les gradés, très diminués aussi... Mon père s'était offert le premier... Les hommes partirent. Il fallait ramper, pour abréger, à travers des fils de fer, tout près des tranchées ennemies ; le danger était mortel, on le vit bien : tous furent atteints, et nous ne pûmes ramener qu'un seul d'entre eux, au prix de grands sacrifices. D'autres les suivirent : même sort. Mon père insistait toujours avec fièvre pour partir. A la fin, il s'approcha du colonel... J'étais là avec ce qui restait d'officiers... Il le regarda en face, avec des yeux que je n'oublierai jamais, où il y avait des lueurs d'acier. Il lui dit d'une voix frémissante : « Mon colonel, vous devez comprendre que « je dois aller là-bas,... à la place d'un jeune ou d'un « père de famille... » Le colonel devint pâle et dit : « Oui, je comprends... » Et tout à coup, il ajouta brusquement : « Embrasse-moi ! »

« Oh ! ce n'est pas une chose rare de voir un chef embrasser le soldat qu'il envoie à la mort ! Mais en ce moment, je savais ce que signifiaient cette étreinte

et ce tutoiement, souvenir d'enfance... C'était comme la réhabilitation de mon père, comme sa rentrée dans la famille qui l'avait rejeté... Mon père me vit, m'embrassa, et me dit avec un sourire que je verrai toujours : « Pour Dieu, la France et ta mère... »

« Oh ! jamais je n'ai tant souffert ! Et il fallait rester impassible et accomplir les ordres qui déjà m'étaient donnés... Je vis mon père partir, d'un pas à la fois vif et tranquille. Puis un obus siffla, éclata ; il arrivait aux fils de fer, il dut ramper, après avoir secoué avec calme la terre qui l'avait recouvert... Le soir tombait, mais des projecteurs éclairaient le trajet qu'il devait parcourir : il était repéré. Des balles sifflaient, des obus éclataient... Notre tranchée continuait à être arrosée... A la lenteur des mouvements de mon père, je compris qu'il était blessé... Il rampait maintenant sur la poitrine, comme si ses jambes étaient inertes... Puis il disparut sous l'abri de maigres buissons... Ce qui suivit, je ne l'ai pas vu, hélas ! Mais nous comprîmes qu'il avait réussi à gagner nos lignes, car tout à coup le tir français changea d'objectif et visa les troupes ennemies à droite et à gauche... Et sous le feu protecteur de nos canons, nous pûmes regagner les lignes en emmenant nos blessés... Le colonel était plus anxieux qu'il ne l'avait jamais été pour personne... Hélas ! c'était une belle et triste histoire ! Criblé de blessures, il fallut à mon pauvre père une énergie surhumaine, un courage inouï pour arriver au but... Deux brancardiers coururent au-devant de lui, en le voyant de loin se traîner sur le sol qu'il rougissait de sang... L'un d'eux était un prêtre, à qui il demanda de l'absoudre... On le ramena tout brisé... Il ne souffrait pas beaucoup, cependant : la moelle épinière avait été atteinte et la paralysie gagnait rapidement. Il put rendre compte de la situation des régiments, de l'emplacement où se trouvaient les Allemands, puis il dit : « Je suis « heureux », et il mourut dans l'extase de cette parole...

« Je ne pus tout de suite le revoir, parce que, moi aussi, j'étais blessé. Mais on me porta près de lui... Sa belle et calme figure était si rajeunie, si souriante !... On l'avait couvert d'un drapeau, et le général avait épinglé, sur sa pauvre vareuse déchirée et sanglante, la croix de la Légion d'honneur. Je ne te dis pas ma douleur, mais j'étais encore plus fier que malheureux, vois-tu !... fier jusqu'à l'ivresse ! Je l'ai embrassé pour toi... Les hommes lui ont fait un cercueil, et nous retrouverons un jour sa glorieuse dépouille.

« J'ai écrit ces détails en bien des fois et à l'insu du docteur qui me défend toute application et toute

émotion. Mais rassure-toi, il n'y a pas de danger pour ma vie, et après avoir craint l'amputation, qui m'eût empêché de servir, je suis tranquillisé.

« Mais j'ai soif de t'embrasser, mère chérie ! Quoique le colonel ait été si bon, quoique tout le monde m'entoure, je suis si seul ! Quand cette lettre te parviendra, tu sauras où je suis évacué, et tu viendras, et je pourrai te redire tout ce qui nous comble de joie, oui, de joie ! et de douleur. »

Un autre feuillet était joint à cette lettre, un mot du colonel de Cypriac.

« Ma chère cousine, permettez au chef de Damien de vous exprimer l'admiration que m'a causée son héroïsme et mon regret profond de l'avoir perdu. Soyez sûre de ma sollicitude pour votre fils, qui est digne de son père et de tous les nôtres, et de la protection qui lui est assurée si, comme je veux l'espérer, sa blessure lui permet de rejoindre son régiment. Agréez mes plus respectueux hommages, ma sympathie la plus profonde... »

Ah ! oui, ils lui rendaient son nom, sa place... Il était trop tard, elle ne pouvait plus jouir de *cela* : elle en eût été heureuse pour lui. Mais c'était lui, cependant, qui les ramenait tous à elle, et puis il y avait Benoît...

Elle regarda autour d'elle avec un peu d'égarement. Elle venait, à travers le récit de son fils, de vivre en plein champ de bataille, sur le sol qu'avait rougi le sang de Damien, ainsi qu'il en avait un jour exprimé l'espérance... Les murs étroits de la chapelle se resserraient autour d'elle, la lampe du sanctuaire vacillait doucement devant le tabernacle, et les chrysanthèmes dégageaient une vague odeur mouillée, rappelant celle des cimetières fleuris le jour des Morts...

Elle sentit tout à coup une âpre joie de penser qu'elle pleurerait toujours son mari, qu'elle serait fière de porter son nom et... heureuse d'être inconsolable...

Comme elle sortait de la chapelle, elle vit le docteur qui l'attendait avec le duc. Et la pensée de son devoir professionnel lui revint, même à ce moment.

— Vous allez partir, dit le médecin, un peu soucieux. Je vais télégraphier pour qu'on vous remplace...

Elle songea tout à coup au commandant qui avait eu une hémorragie et pour qui l'on était inquiet.

— Philippe, lit-elle vivement, tournant vers son

cousin sa pauvre figure marbrée de larmes, vous m'affirmez que Benoît n'est pas en danger?

— Je vous l'affirme... Il est à ...., et l'on attend le moment de l'envoyer dans le Midi. Vous pouvez lire la lettre de Jean.

— Alors, reprit-elle avec effort, s'il peut m'attendre quelques heures de plus, il vaut mieux que je reste cette nuit : l'hémorragie pourrait recommencer...

Les deux hommes la regardèrent avec une admiration dont elle n'eut même pas conscience, et le docteur dit simplement :

— J'accepte, Madame... Ce pauvre homme a huit enfants, vous savez... Demain, vous serez libre... Je vous aurais remplacée si je ne devais aller cette nuit à ... où l'on m'annonce un convoi...

Alors Pascale, ayant confié à son parent la lettre de Benoît, rentra dans la salle où des blessés impatients la réclamaient... Jamais elle ne se montra plus douce, plus patiente.

Le commandant eut, dans la nuit, un commencement d'hémorragie. Mais elle veillait, et elle réussit à arrêter le flot mortel.

Le docteur revint à l'aube et se montra satisfait.

— Elle vous a sauvé, dit-il au blessé. Et savez-vous à quel prix? Son mari a été tué, elle ne s'est pas donné le temps de le pleurer... Son fils est blessé, et elle a attendu douze heures pour aller près de lui...

Si quelque chose d'humain eût pu sembler à Pascale une récompense pour le dévouement qu'elle appelait un devoir, c'eût été la lueur qui brilla tout à coup dans les yeux un peu durs de l'officier, pendant qu'il lui tendit la main sans pouvoir dire un mot...

XXXVII

Elle retrouva son fils à une ambulance voisine du front. Il avait été, au début, très malade. On avait craint le tétanos et, ainsi qu'il l'avait écrit, l'amputation avait été discutée. Elle ne le quitta plus; ils s'en allèrent ensemble vers l'hôpital nouveau, dans les régions ensoleillées du Midi. Elle n'avait pas seulement la tâche de le soigner, mais celle de le relever dans ses défaillances, car il n'était pas assuré de guérir assez complètement pour reprendre son service

et en éprouvait un désespoir. En lui aussi, l'ardeur sacrée s'était éveillée. Il brûlait de retourner sur les champs de bataille, de mettre encore de l'éclat sur le nom que son père avait lavé.

— Quoi qu'il arrive, lui disait Pascale, c'est beau de rester marqué toute sa vie d'une blessure de guerre... C'est un glorieux stigmate ; tu as donné quelque chose de ta jeunesse, puisque, toute ta vie, ta pauvre jambe demeurera raidie...

Puis elle l'encourageait. Avec le temps il pourrait remonter à cheval, servir encore, sinon dans les tranchées, du moins dans un état-major : l'aîné des Cypriac, le général, demandait déjà à l'avoir près de lui...

Les citations avaient paru, et Pascale les savait par cœur...

« Le lieutenant Maule de Maulgrand-Cypriac, du ...e d'infanterie, n'a cessé de faire preuve du courage le plus remarquable. Officier d'une haute valeur, d'un allant extraordinaire, a été gravement blessé, le 12 novembre. Avait déjà été l'objet d'une citation, pour avoir enlevé une tranchée ennemie. »

Et l'autre, encore plus belle...

« Le sergent Maule de Maulgrand-Cypriac, du ...e d'infanterie, engagé volontaire à quarante-huit ans. N'a cessé de montrer un entrain admirable, une valeur froide et irrésistible, se riant du danger. S'était fait une spécialité de remplir les missions les plus dangereuses. Déjà cité deux fois à l'ordre du régiment, puis du corps d'armée. Le 12 novembre, a demandé à être envoyé comme agent de liaison, alors que six de ses camarades étaient tombés. Criblé de blessures, les jambes broyées, a rampé sur la poitrine et est parvenu à atteindre les lignes, permettant ainsi de dégager deux régiments. Est mort aussitôt après avoir rendu compte de sa mission, en disant : « Je « suis heureux. » Décoré de la Légion d'honneur. »

Pascale tressaille en pensant que ceux qui ont jadis renié Damien liront cette citation, qu'elle paraîtra dans toute la France. Elle est fière de son fils, mais elle sait que l'avenir qui maintenant s'offre à lui, il le doit à son père...

. . . . . .

— Mme Maule ?

— Mme Maule ?... répète le concierge, hésitant.

— Oui, une infirmière dont le fils, un lieutenant blessé, est dans cette ambulance...

— Ah! serait-ce Mme de Maulgrand? Oui? Je vais l'appeler; entrez, sergent...

Et le concierge se rend à la salle où Pascale arrange l'oreiller d'un blessé, en lui disant de bonnes paroles encourageantes.

— Un sergent demande Mme Maule... C'est bien vous, Madame?...

Qui peut demander ici Mme Maule? Quelque témoin de son ancienne vie? Un camarade de son mari?

Elle suit l'employé, vaguement émue. Cette ambulance, établie dans un des grands hôtels de la Côte d'Azur, est autrement confortable que l'abri temporaire qu'elle a quitté. Il y a un petit salon où les visiteurs sont reçus, un salon tendu de lampas bleu et blanc, meublé de sièges pseudo Louis XV. En entrant, elle voit une figure vaguement familière, qu'elle hésite cependant à reconnaître... Un homme de moyenne taille, que les années ont épaissi, dont les cheveux ont grisonné et que l'uniforme d'un bleu moyen contribue à transformer... Tout à coup, elle pousse un cri :

— M. de Kerlimon!...

Lui reste saisi. Il ne l'a pas vue depuis qu'elle était jeune, blonde, pimpante, et un instant il est déconcerté. Mais il reconnaît enfin ce regard si doux; comme un frère, il la prend dans ses bras, respectueux, attendri, et l'embrasse...

— Oui, c'est bien moi... Depuis que j'ai lu ces deux admirables citations, surtout celle de Damien, de mon ami, j'étais hanté du désir de vous voir... Alors, Sidonie, qui pense à tout, a écrit à Marga, et nous avons su où vous trouver...

— Oh! c'est bon!... si bon!... Et Sidonie est ici?

— Non; nous ne pouvons nous absenter ensemble, vous savez...

Il reste vaguement troublé, et maintenant Pascale éprouve une réaction, embarrassée, elle aussi, se demandant pourquoi il est venu et craignant qu'il ne demande à voir Benoît.

— J'ai pensé... Nous avons le désir, reprend-il, la voix étranglée, que votre fils vienne achever avec vous sa convalescence chez nous... Et alors, je suis venu... Et... Oh! Pascale, dit-il brusquement, je ne suis pas un faiseur de phrases, vous le savez. Sidonie m'avait fait des recommandations... « Dis-lui cela doucement... » Même, elle m'avait arrangé un discours... que j'ai oublié... Alors je viens vous demander simplement si Benoît pense encore à ma fille, comme l'assure Robert, parce qu'alors, quoique ce soit le monde renversé, je viens la lui donner...

— Oh! Guy!...

Est-ce vrai? Est-ce possible? Et se peut-il aussi que

le cœur brisé de Pascale puisse goûter ce flot de joie ?...

Guy pose brusquement sa forte main rugueuse sur son bras :

— Puis-je le voir, si vous croyez vraiment que cela va le rendre content ?

Elle ne peut répondre. Elle serre sa main plus fort et l'entraîne...

Benoît est dans le jardin, un jardin rempli de palmiers et de roses épanouies. Il s'exerce en ce moment à marcher avec deux cannes, sans la béquille qui lui semble si triste.

Ce spectacle fait toujours tressaillir sa mère de fierté et de souffrance...

— Benoît, je t'amène un ami...

— Un vieil ami qui, devant son glorieux officier, a honte d'être à l'arrière, quoique ce ne soit pas de sa faute, dit Guy, s'efforçant de rire pour cacher son émotion... Mais je vois que ma présence t'étonne, mon garçon, mon lieutenant ! Je ne veux pas te faire languir, ni laisser se rouvrir une autre blessure que tout le monde ne voit pas, mais que nous avons devinée... Je viens te dire que, si tu aimes toujours ma fille, je te la donne...

Un cri... Puis, comme le pauvre Benoît n'est pas encore très fort, il lui semble que la terre se dérobe sous ses cannes, et Guy se précipite pour l'empêcher de chanceler.

— Pauvre petit !... Je peux te le dire, elle aussi avait du chagrin... Du reste, elle te le dira elle-même, car si tu n'étais pas une poule mouillée, s'écria-t-il d'une grosse voix pour cacher son émotion, je te promettrais sa prochaine visite... Très prochaine... Elle est ici, tout près ! acheva-t-il, secrètement fier d'avoir ainsi dosé la joie à ce pauvre petit, qui supportait moins bien le bonheur que les éclats d'obus...

On décrit, hélas ! mieux la douleur que la joie... Comme en rêve, Benoît revit Noëlle dans ce jardin de palmes et de roses...

— Ecoute, dit Guy de la même voix altérée, qui se faisait brusque, si je te la donne, ce n'est pas surtout pour tes galons, ni pour ta glorieuse blessure... C'est pour ton père, pour mon ami...

Et, de nouveau, Pascale se sent enivrée de devoir à Damien le bonheur de son fils.

XXXVII

Journal de Pascale

« Je clos ces pages sur le bonheur de mon enfant...
« Jadis, quand j'étais jeune et que je lisais des romans, je m'étonnais, même lorsqu'ils finissaient bien, que l'épreuve, la tristesse, remplît leurs pages, et que la joie tînt dans un court et dernier chapitre...
« Ah ! c'est la vie ! Et rares encore sont les existences dans lesquelles il y a un dernier chapitre heureux...
« Après le long récit des années douloureuses, au sens humain, je note en quelques lignes le bonheur que mon fils tient de son père...
« Nous sommes à la Pinnelaye, dont Noëlle sera la maîtresse et où j'aurai toujours une place, que je tâcherai de ne pas faire encombrante... Mais Benoît — ils le veulent tous deux — restera soldat...
« Les anciens amis ont eu raison de ma froideur, en me parlant de Damien avec tant d'admiration. Et hier, un paysan me disait : « Après la guerre, Ma« dame, vous ramènerez M. le marquis dans notre ci« metière, n'est-ce pas ? Il y aura une foule à son con« voi, je vous l'assure ! Et chaque dimanche, après la « grand'messe, tout le bourg ira prier sur sa tombe... »

« Philippe, quoique très fatigué, assistera au mariage de Benoît, avec ses fils, s'ils peuvent s'absenter quarante-huit heures. Ah ! cela m'est doux pour mon fils et doux pour son père... Il est au-dessus de ces petites choses humaines, mon Damien, mais Dieu, j'en suis sûre, permet qu'il voie le fruit de son sacrifice, le fruit d'abord pour la France, que chaque goutte de sang mûrit pour la victoire, puis pour son fils qui, au sommet social qu'il a retrouvé, pourra faire plus de bien...
« Je prépare la Pinnelaye... En des temps plus heureux, il y aurait eu pour le jeune ménage, selon l'expression jolie du pays, une « bienvenue » rassemblant des foules... Les parents seuls seront là, avec les serviteurs fidèles qui, depuis des générations, vivent sur notre terre...

« Je suis entrée dans l'orangerie... J'ai fermé les yeux et revu les scènes joyeuses d'antan... Où sont-ils tous, ceux qui figurèrent dans ces tableaux organisés avec tant de complaisance par ma pauvre mère ? Dans quelles autres scènes, autrement vivantes, sont-ils apparus ? Esther, derrière les grilles d'un Carmel, implore maintenant le Roi des cieux pour un peuple éprouvé... Les joyeux garçons de la « bergerie » sont devenus des soldats, quelques-uns sont tombés glorieusement ; les petites filles d'alors sont des jeunes mères ou des infirmières vaillantes.

« Moi... Ah ! je suis ici comme l'ombre du passé. Je n'ai plus de vie propre, ni de bonheur personnel... Mon bonheur est dans la tombe où Damien repose sous les plis du drapeau, ou plutôt au séjour où il m'attend... Mais, grâce à Dieu, je peux goûter la joie des autres, et... oh ! oui, je suis une mère heureuse ! »

FIN

Madame,
Mademoiselle,

Puisque vous aimez les ROMANS

abonnez-vous à

MES ROMANS

Dans chaque numéro :

Deux Romans inédits

en cours de publication.

■

CHRONIQUES, JEUX ET RÉCRÉATIONS

Demandez **5** *spécimens gratuits assortis en vous recommandant de la* **Collection "STELLA"** *à*

MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14e

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour **35 francs par an** seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-**poste** ou mandat-**chèque,** à

M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14e

(Compte chèque postal Paris 28-07).

Le gérant : J. Lugaro. -- Imp. Montsouris, Paris- 4e. A. C. -- R. C. Seine 53879